IT

6 fr.

A NE PAS LIRE LA NUIT

CHARLES DE RICHTER

LA LUMIÈRE QUI SAUTE

ROMAN POLICIER

LES EDITIONS DE FRANCE
20 AVENUE RAPP. PARIS

LA LUMIÈRE QUI SAUTE

DU MÊME AUTEUR

BERNERETTE ET MON AMOUR, poésies (Chiberre).
PETITE LAVANDE, roman (Gautier-Languereau).
LA COMÉDIE DE DEAUVILLE, un album illustré par Sennep, Bib, Gir, Plus, Pol Rab. (Éditions du Calame).
LE MYSTÈRE DU YACHT BLANC, roman (Fayard).
EUX ET LUI, comédie (Éditions du Lama).
LE SIGNE DE LA BÊTE, roman-mystère (Tallandier).
LE CARNET D'UNE TRAIN-BLEU, essai de psychologie féminine moderne. (Éditions du Lama).

Pour paraître prochainement.

L'HOMME QUI ÉTAIT MOI, roman-mystère.
LA MORT DE LA TOUR EIFFEL, roman-mystère.

En préparation.

LE RETOUR D'ISIS, roman-mystère.
LE CRIME DE 5 HEURES 42, roman-policier.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

CHARLES DE RICHTER

LA LUMIÈRE QUI SAUTE

ROMAN POLICIER

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1933, by Les Éditions de France.

A ALBERT DUBARRY

Qui, le premier, aima cette aventure du Dragon,

En sincère sympathie.

Ch. de R.

LA LUMIÈRE QUI SAUTE

I

L'ÉNIGMATIQUE JOUEUSE

Il se passait, ce jour-là, dans les salons privés du Casino de Monte-Carlo, ce qui s'y passe tous les jours. Il pouvait être cinq heures. L'on était en février — au gros de la saison — et autour des tables s'élevait l'habituelle rumeur des foules, entremêlée du cliquetis des jetons et des appels rituels des croupiers.

La partie de baccara à deux tableaux venait de commencer, et ce qui suscitait l'intérêt du public et des oisifs était moins la physionomie du banquier assis devant une masse de plaques représentant environ un million, que celle d'une joueuse lui faisant vis-à-vis, et dont la chance depuis le début ne s'était pas une fois démentie.

On aurait dit qu'une intuition spéciale lui permettait, avant chaque coup, de lire dans le jeu de son adversaire. Misait-elle une grosse somme? On pouvait être certain qu'à son huit ou à son neuf répondait de la part du banquier un point inférieur. S'abstenait-elle ou jouait-elle une somme minime? La chance alors cessait de lui sourire, mais la perte était si dérisoire qu'elle ne compromettait en rien le gain précédent.

Elle pouvait avoir dans les vingt-huit ans et avait quelque chose d'hiératique dans le visage et de mystérieux dans les yeux.

L'impression d'étrangeté qu elle donnait au premier abord semblait encore rehaussée par la stylisation de ses gestes.

Elle avait tiré une cigarette, au papier rose, d'un étui en or et, l'ayant allumée au briquet que lui avait tendu un valet de pied, demeurait perdue dans la contemplation des volutes bleutées de la fumée.

Sa main était petite, aux ongles rouge vif et, au poignet, elle portait un bracelet de brillants auquel pendait une plaque ronde de platine bizarrement ajourée. Un porte-bonheur, fétiche, sans doute.

On eût dit que toutes ses poses étaient étudiées, et l'on ne pouvait s'empêcher, en la contemplant, le menton posé sur le dos de la main, d'évoquer les danseuses d'Extrême-Orient dont chaque geste est un poème, ou encore ces silhouettes entrevues aux murs des hypogées égyptiens.

La voix du croupier, reprenant sa monotone litanie, la tira de sa contemplation.

— Faites vos jeux, messieurs ! psalmodia-t-il. Les jeux sont faits?

Il s'arrêta, car l'inconnue, immobile jusqu'alors, venait d'étendre la main vers sa masse de plaques. Lentement elle joua avec plusieurs et, se décidant brusquement, en fit glisser cinq de l'autre côté de la ligne.

— Les jeux sont faits? répéta le croupier.

Les petits doigts si merveilleusement effilés répétèrent leur manège.

Le croupier attendit, mais apparemment que la joueuse n'entendait pas augmenter sa mise, car cette fois c'est son poudroir qu'elle tira de son sac.

— Plus rien ! laissa tomber la voix.

Sous la main du banquier, les six cartes réparties par paquets de deux avaient quitté le sabot.

— Non, au premier tableau ! annonça le croupier.

Sans se soucier que toute la table — et surtout le banquier — attendait, l'énigmatique joueuse n'en continua pas moins sa toilette. Elle ajouta un peu de poudre sur la joue droite, se tapota le menton et le nez, et s'étant assuré d'un dernier regard que l'opération était parfaite, rentra, enfin, dans la réalité.

— Carte ! déclara-t-elle d'une voix chantante où perçait un accent anglais avec quelque chose de rude qui étonnait.

D'une pareille créature au regard si nostalgique et si pur, on se serait attendu à une voix angélique. Quelque chose où aurait passé le frisson des harpes de séraphins.

Le banquier retourna son jeu.

— Sept à la banque ! annonça le croupier.

Déjà, le banquier avait tiré la carte demandée et l'avait jetée à son adversaire.

La jeune femme n'eut même pas un sourire de contentement, et ce fut de la même voix égale et chantante qu'elle annonça en jetant ses cartes sur le tapis :

— Neuf !

Un brouhaha s'éleva du public massé autour de la table. Une pareille chance devenait insolite et marquait la journée d'une pierre blanche. Pas un seul des spectateurs eût accepté de céder sa place pour un empire. Car, chose curieuse, après l'émotion du gain pour soi-même, c'est encore la vision du gain pour autrui qui passionne le plus le joueur.

Tous les yeux étaient braqués sur la jeune femme vers qui le croupier poussait dix plaques de dix mille. Elle les reçut sans manifester l'ombre d'un plaisir, et tirant une nouvelle cigarette de son étui, parut se désintéresser complètement de ce qui l'entourait.

Dix minutes plus tard, les cinq cent mille francs du banquier avaient vécu, et ce dernier, faisant un effort pour garder son sourire, se demandait s'il allait abandonner la partie ou tenir le coup jusqu'au bout, quand il vit l'énigmatique joueuse faire signe au valet de pied :

— Changeur ? prononça-t-elle laconiquement en montrant une partie des plaques.

Le valet de pied s'inclina, et quelques secondes plus tard, sept cents billets de mille s'entassaient tant bien que mal dans le sac aux mailles d'or.

Jetant négligemment plusieurs plaques aux croupiers et changeur, elle se leva, et assemblant ses affaires, se fraya une sortie hors de l'enceinte sacrée

Comme elle passait à proximité d'un inspecteur, celui-ci, qui bavardait avec le chef de la surveillance, glissa à mi-voix :

— Qui est-ce ?

L'autre sourit, en homme que l'on ne prend pas sans vert.

— Lady Lydia Clara de Vere.

— Anglaise ?

— Non ! Russo-Asiatique. Mais mariée à un Anglais.

— C'est bien compliqué.

— Plus encore que vous ne le croyez. Du moins s'il faut croire ce que l'on raconte. Elle serait la fille d'une danseuse chinoise et d'un officier russe. Ce qui expliquerait ce côté à la fois hiératique et stylisé. L'âme slave unie au mysticisme chinois. Vous voyez ce que cela peut donner.

— Quelque chose d'admirable et d'une pureté qui enchante l'âme.

— N'est-ce pas ? En tout cas, c'est tout ce que l'on sait sur la dame, car sur son passé avant son mariage, néant. Elle sort brusquement du mystère et toutes nos recherches pour remonter plus haut sont restées vaines.

— Y avait-il nécessité à vouloir remonter plus haut?

— Il y a toujours nécessité. Mais lord de Vere est puissant et nous avons dû laisser là nos recherches.

— On lui donnerait le bon Dieu sans confession ! constata l'inspecteur après un nouveau coup d'œil.

— Le bon Dieu sans confession, tant que vous voudrez. Le danger commence quand il s'agit de donner, non pas le bon Dieu, mais un million sur simple chèque. Jusqu'à présent, je dois dire que la banque de la délicieuse créature a toujours fait honneur à sa signature. Ce qui ne m'empêche pas de garder l'œil ouvert.

— Vous voyez tout en noir ! soupira l'inspecteur.

— Non, mais je me méfie de trop de candeur et de trop de chance, rétorqua le chef de la surveillance en riant.

Pendant cet échange de vues, l'énigmatique joueuse s'était arrêtée à une table de roulette où un valet de pied empressé lui offrit une chaise.

Elle la refusa d'un signe de tête et se posta derrière le chef de partie.

Sans doute, avait-elle, elle aussi, un système copié dans quelques-uns de ces manuels qui s'offrent dans toutes les devantures de Monte-Carlo, car, fouillant dans son sac, elle en tira un petit papier et après l'avoir consulté, tendit une plaque de mille francs au chef de la partie, en lui indiquant le numéro sur lequel elle désirait miser.

Celui-ci le répéta à haute voix et jeta la plaque au croupier le plus proche.

La table étant presque couverte par les mises, le lanceur après un regard à droite et à gauche, jeta la petite boule qui, allégrement se mit à décrire ses cercles de plus en plus petits pour sauter de rayon en rayon et s'arrêter enfin dans l'un d'eux...

— Le 24 rouge, pair et passe, annonça la voix claironnante du croupier,

Ce n'était pas le numéro sur lequel avait misé l'énig-

matique joueuse, et celle-ci, haussant les épaules, et froissant nerveusement le papier, le jeta par terre.

Elle se tournait pour partir quand la voix d'une jeune femme l'arrêta.

— Vous avez fait tomber quelque chose, madame, annonça-t-elle en se baissant pour ramasser la boulette de papier.

L'énigmatique joueuse eut un sourire narquois.

— Merci, ce système m'a si bien réussi du premier coup que je n'ai pas envie de continuer.

— Qui sait ! rétorqua la jeune personne.

— Si le cœur vous en dit !

Ne voulant pas poursuivre cette conversation, l'énigmatique joueuse pivota sur ses talons et bientôt fut perdue dans la foule, de plus en plus dense.

Restée seule, et sans se blesser de ce départ hâtif, l'inconnue déplia le papier froissé et y jeta un coup d'œil.

— Après tout, pourquoi pas ! murmura-t-elle, à voix assez haute pour être entendue.

Elle dut vite se rendre à l'évidence : si l'énigmatique joueuse avait connu une chance inespérée au baccara, il n'en était pas de même à la roulette. Aucun des numéros ne sortit. Ce qui ne l'empêcha pas de persévérer avec une ténacité digne d'un meilleur sort.

La joueuse inconnue indiqua encore une dizaine de coups qu'elle ne toucha pas plus que les autres ; puis parvenue, sans doute, à la fin de son système, elle leva les épaules d'un air de dépit et déchirant en mille morceaux le petit papier, qui ne l'avait pas mise sur la voie de la fortune, le jeta devant elle, dans un cendrier.

Redevenue insouciante, elle se dirigea vers une table de trente et quarante sans s'être rendu compte du manège d'un joueur assis au bout de la table qu'elle venait d'abandonner. Désireux sans doute de connaître tous les systèmes pour découvrir, enfin, le secret de vaincre la

roulette, celui-ci, au fur et à mesure qu'elle jouait, avait noté les numéros sur un carnet. La malchance persistante de son vis-à-vis ne sembla pas le troubler, le moins du monde, et lorsque la jolie joueuse s'en fut vers d'autres aventures, lui aussi, fermant son carnet, le mit dans sa poche et se dirigea vers le bar.

Il s'y attarda quelques secondes à peine et traversant une nouvelle salle, fut bientôt à la porte du vestibule de sortie du Privé.

Un ascenseur le conduisit au rez-de-chaussée où un chasseur eut tôt fait de lui amener sa voiture.

— A la maison ! jeta-t-il au chauffeur. Mais ayant allumé la lampe électrique, et après avoir étudié, les sourcils contractés, le petit carnet qu'il avait tiré de sa poche, il haussa les épaules et frappa à la vitre.

Le chauffeur ralentit et tendit l'oreille.

— Ordre numéro un, déclara le maître de la voiture, de la voix monotone de quelqu'un qui récite une leçon. Prendre la route de la Moyenne Corniche, jusqu'au début de la montée de la Corne d'Or, et attendre. Il y aura du travail.

L'instant d'après, l'auto, accélérant sa vitesse, franchissait la Porte Rouge et, passant sur le pont Sainte-Dévote, attaquait la rampe qui mène vers la Moyenne Corniche et, de là, à Nice.

Dans la voiture, où la lumière avait été de nouveau éteinte, l'étranger, tenant toujours le petit carnet entre ses mains, fumait un cigare dont les clartés à chaque bouffée mettaient une teinte rouge sur les pages. Il semblait rêver a quelque chose de lointain et pourtant très proche.

II

L'IMPOSSIBLE NUMÉRO

Il pouvait être six heures et demie. Maintenant l'attention de la foule se portait vers un blond joueur hollandais qui, quelques jours auparavant, s'était retiré avec un bénéfice d'un million. Il l'avait d'ailleurs allégrement reperdu le lendemain, et l'on chuchotait qu'il en était actuellement à son troisième. Aussi, chaque coup de perte faisait-il passer dans la foule des curieux un remous de sympathie et de regret ; on eût aimé le voir gagner. Car ici, comme à guignol, on désire toujours voir rosser le commissaire, représenté en l'occurrence par la caisse du Casino. Hélas ! en vain couvrait-il de plaques de mille francs la presque totalité des petits carrés du tapis vert, toujours un sort contraire s'obstinait à faire sortir l'un des numéros qu'il avait dédaignés.

Un autre eût enragé ou abandonné la partie. Lui, avec son beau flegme néerlandais, se contentait de sourire et continuait à jouer.

— Voilà mon auto qui fiche le camp ! remarqua à haute voix une jeune femme blonde assise à ses côtés, et qui suivait attentivement le jeu, comme une fois de plus la

palette du croupier rafiait une cinquantaine de mille francs.

Il secoua la tête pour la rassurer, mais ne prononça pas une parole.

— Heureusement que mon vison a été acheté et payé hier ! conclut-elle en riant philosophiquement.

Elle s'effaça pour laisser passer un joueur qui se retirait, et dans ce mouvement, se trouva nez à nez avec lady Lydia Clara de Vere.

Un instant, elle la contempla avec curiosité, intriguée par cette physionomie étrange, où il y avait à la fois de l'ange et du démon. Mais se rendant compte combien son insistance pouvait paraître déplacée, elle tourna la tête et s'absorba dans la contemplation de la roulette.

La voix de lady Lyda la tira pourtant de sa réserve :

— Pouvez-vous me dire, mademoiselle, s'il vous plaît, le numéro qui vient de sortir? interrogea-t-elle de son accent un peu rauque et chantant.

La jeune femme lui fournit le renseignement demandé, et allait se replonger dans l'étude comparée des numéros du tapis vert, quand lady Lydia, à nouveau, se pencha vers elle :

— Je n'ai jamais joué à la roulette, mademoiselle, et je brûle d'envie d'essayer. Seulement, j'ai peur d'être ridicule. Vous ne voudriez pas mettre ces deux plaques pour moi, sur le 2 et le 37?

Elle lui tendit deux plaques, mais s'arrêta, étonnée du regard amusé suscité par sa phrase.

— J'ai dit une bêtise?

— Oui et non ! Seulement, on voit bien que vous êtes novice. Il n'y a que 36 numéros.

Un petit pli barra le front de lady Lydia.

— Qu'est-ce que je vous disais ! Heureusement que peu de personnes m'ont entendue.

— Voulez-vous jouer le 2 et le 36 ?

Lady Lydia secoua la tête.

— Non, merci. J'avais croisé une voiture qui portait le numéro 237 et je m'étais imaginé... mais ça ne fait rien. Que je ne vous dérange pas plus longtemps, mademoiselle. Et merci encore.

Lady Lydia observa silencieusement la marche du jeu pendant plusieurs coups, puis, cessant de s'y intéresser, parvint, non sans peine, à se libérer de la foule des joueurs qui se pressaient pour assister au duel du jeune Hollandais contre le sort.

Elle s'attarda à regarder la partie qui se déroulait à une table de trente et quarante et après avoir erré, de table en table, se dirigea enfin vers la salle menant à la sortie.

Elle passait près d'une table du bar où un bonhomme d'allure étrange, adipeux et à la peau luisante, au triple menton et aux cheveux coupés ras, buvait en compagnie d'une jeune personne dont toutes les allures proclamaient la profession, quand elle s'arrêta pour tirer une cigarette de son étui.

Au même moment, le consommateur adipeux, désirant remettre un peu d'eau de seltz dans son verre, appuyait sur le levier du siphon.

Sans doute, n'en était-il pas à son premier verre, et sa main tremblait-elle un peu, car, dirigeant le jet au petit bonheur, c'est le tapis de la salle qu'il aspergea copieusement.

Quelques gouttes s'égarèrent même sur la jambe de lady Lydia qui, furieuse, se retourna vers le couple et le toisa d'un air hautain.

Le bonhomme au crâne tondu n'y fit aucune attention, mais sa compagne crut bon d'intervenir.

— Attention, voyons, mon gros ! Un peu plus et tu mouillais Madame !

Posant son pied sur un fauteuil libre, lady Lydia avait tiré son mouchoir et s'épongeait.

— Dites à Monsieur que c'est fait, madame ! répliqua-t-elle durement. Je ne comprends pas qu'on soit aussi maladroit... et aussi impoli.

La jeune personne exagérément blonde continua son rôle de médiatrice :

— Mais tu ne vois donc pas ce que tu as fait, mon gros ? Excuse-toi, au moins !

Le bonhomme adipeux consentit enfin à poser le verre.

— Qu'est-ce qu'elle dit, la dame ? Que c'est fait ? Eh bien ! *puisque c'est fait*, tant pis ou tant mieux ! Il n'y a pas à y revenir !

— Goujat ! murmura lady Lydia en remettant son mouchoir dans son sac et en s'éloignant.

Rapidement, maintenant, comme si elle eût hâte de quitter le Casino, elle fendit la foule et parvint à la sortie du Privé. Elle fut bientôt sur la première terrasse.

Il faisait une de ces nuits comme Monte-Carlo en réserve à ses habitués. On y goûtait à la fois la joie de vivre et la nostalgie douloureuse de l'appel des sens.

Lady Lydia entr'ouvrit un instant son manteau de fourrure comme si elle eût voulu se baigner dans l'air du large, et aspira voluptueusement. Un petit frisson la rappela à plus de prudence. S'emmitouflant soigneusement, et relevant son col, elle s'accouda à la terrasse de marbre.

Devant elle, au delà du tir aux pigeons où des drapeaux claquaient mélancoliquement dans le vent du soir, il y avait la mer où un paquebot arrivé du matin dessinait sa blancheur mise en relief par des projecteurs.

— Ah ! Fuir ! murmura-t-elle. Monter sur ce paquebot et s'évader ! Mais non !

Elle soupira et acheva sa pensée.

— A quoi bon rêver alors ?

Elle se redressa comme pour s'arracher à l'obsession,

et dans ce mouvement, se tourna vers cette partie de la montagne qui surplombe la route de Menton.

Au sommet les lumières d'un hôtel brillaient, évoquant par leur disposition la croix de Saint-André, et semblant, dans le mystère de la nuit, piquer en plein ciel quelque constellation nouvelle.

— Le signe qui doit venir ! murmura-t-elle avec cette fois, dans sa voix, une sorte de terreur sourde.

Elle demeura encore quelques minutes à contempler ces lumières du ciel qu'une fantaisie du propriétaire de l'hôtel faisait varier selon un rythme inconnu. Puis, une horloge ayant sonné quelque part, à Beausoleil, elle poursuivit sa promenade, tourna à l'angle du Casino, et fut enfin au pied des marches de l'Hôtel de Paris.

Samba, le fameux nègre dont les portraits ont popularisé le sourire, dégringola l'escalier et vint à sa rencontre.

— Lord de Vere est déjà rentré ? interrogea Lady Lydia.

Samba secoua sa bonne grosse tête, tout en faisant bringuebaler la double rangée de décorations qui lui barrait la poitrine.

— Pas encore, my Lady.

— C'est bien, merci.

Accompagnée de Samba, elle gravit les quelques marches et pénétra dans le hall.

Elle ne fit aucune attention au Louis XIV équestre qui, de mémoire d'homme, accueille de son sourire lauré les habitués de l'hôtel, mais traversant rapidement cette salle où un orchestre à cordes versait aux derniers survivants de l'heure du thé des valses redevenues à la mode, se dirigea vers l'ascenseur et fut bientôt à la porte de sa chambre.

En dépit de l'assurance de Samba, elle jugea plus prudent de frapper trois petits coups. Ce ne fut qu'après avoir, en vain, attendu une réponse qu'elle tourna la clef et entra.

La pièce était vide et, sauf pour la petite lampe posée

sur la coiffeuse, plongée dans l'obscurité. Lady Lydia ne chercha pas à donner plus de lumière. Jetant son manteau de fourrure sur le lit, elle se laissa tomber sur un fauteuil et posa son menton volontaire sur ses petits poings.

— 237 ! murmura-t-elle. 237. Mais pourquoi ce chiffre et que peut-il vouloir dire?

Le bruit de l'ascenseur s'arrêtant à l'étage la fit tressaillir. Se levant lestement, elle atteignit le bouton électrique et inonda la chambre de clarté. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrait, livrant passage à lord Horace de Vere.

— Hello darling, lança-t-il joyeusement, bonne chance aujourd'hui?

— Rotten ! répondit lady Lydia, oubliant sans doute les 800.000 francs gagnés au baccara. Mais ça ne fait rien, darling, puisque je vous ai !

Et s'approchant de lord Henry, lady Lydia lui tendit une bouche rose où fleurissait le plus doux sourire.

L'ombre avait dû emporter avec elle le souvenir de ce chiffre : 237.

III

LE DRAME DE LA MOYENNE CORNICHE

Pendant ce temps-là, les événements avaient suivi leur marche habituelle dans les salons du Privé.

Quelques joueurs étaient partis, débordant de gratitude envers le Sort, et déclarant que rien n'était plus aisé que de gagner au jeu.

D'autres, au contraire, avaient quitté les salons en maugréant contre la malchance et en jurant qu'on ne les y reprendrait plus.

Parmi ceux qui, plus que tous les autres, avaient à se plaindre du hasard, figurait, en premier plan, le jeune Hollandais blond. Pas plus après, qu'avant, la Chance, cette capricieuse déesse, n'avait daigné lui sourire.

En vain sa jeune amie avait-elle tenté de l'arracher à la table, lui démontrant qu'il est des cas où le plus grand stratège doit savoir battre en retraite. Il n'avait pas voulu l'écouter, espérant toujours un revirement qui lui permettrait de récupérer ses pertes.

Force lui fut néanmoins de cesser le combat.

— Fini ! déclara-t-il en se tournant vers sa jeune amie. Nettoyé à sec. Et tu vas voir que c'est le moment où la chance va tourner.

— Compte là-dessus, mon vieux ! rétorqua la jeune personne en haussant les épaules. Si ce n'est pas idiot de jouer comme ça. Enfin, tu fais ce qu'il te plaît. On part ?

— Une seconde encore, tu veux !

Il se retourna vers la table et s'absorba dans la contemplation de la petite boule que venait de lancer le croupier.

Roulant sans bruit, elle fit trois ou quatre fois le tour de la cuvette, puis après divers bonds, se casa dans un des numéros.

— Zéro ! lança le croupier.

— Je parie que tu vas me dire que tu l'aurais joué ? déclara la jeune femme d'un ton fâché. Tiens, tu m'énerves. Allons-nous-en.

Comme à regret, mais sans quitter le sourire éternel qui le caractérisait, le jeune Hollandais blond se leva, et fendant la foule, suivit sa jeune amie.

— Alors, tu as tout laissé ? questionna-t-elle, quand ils purent marcher côte à côte.

— Tout. Et ce n'est pas tant la question d'argent qui m'ennuie, que le fait que me voici obligé de changer mon programme pour ce soir.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? On ne soupe plus ensemble ?

— J'ai bien peur que non. Mon associé est à Nice, et après le coup dur de ce soir, il faut absolument que j'aie une longue conversation avec lui.

— Emmène-moi.

— Tu oublies, ma petite Nelly, que je suis un homme marié, et que mon associé et moi nous sommes de braves Hollandais.

— Et puis après ?

— On voit bien que tu ne connais pas la pudibonderie hollandaise. Que mon associé te voie et tout Amsterdam me tourne le dos à mon retour.

— Tu l'es bien hollandais, toi, et ça ne t'empêche pas...

— Oh ! moi, c'est autre chose. J'ai épousé une Américaine... Ça m'a élargi les idées, mais la femme de mon associé pèse 92 kilos, a neuf enfants et porte des pantalons de pilou, fermés, en hiver...

— Elle te les a montrés?

— Non, mais ça se sait. Tu vois le type d'ici !

— A peu près. Seulement, avec tout ça, tu me laisses tomber.

— Le moyen de faire autrement?

— Je suppose que tu as raison. Ah ! ce n'est pas amusant d'être la maîtresse d'un joueur !

— Quand il perd. Parce que, avoue que quand il gagne...

La jeune femme lui prit la main et sourit.

Ils avaient traversé les différents salons et étaient parvenus à la sortie.

Un portier à large casquette qu'accompagnait un chasseur s'approcha d'eux.

— Votre voiture, monsieur? questionna-t-il poliment.

Le jeune Hollandais fouilla les poches de son gilet.

— Qu'est-ce que j'ai bien pu faire du ticket? grogna-t-il.

Il se livra à une nouvelle inspection de ses poches, tout aussi inutilement.

— C'est malin, remarqua-t-il. J'ai dû le déchirer ou le faire tomber. Tu ne te souviens pas de ce que c'était? Le chasseur nous l'a pourtant dit.

La blonde Nelly chercha dans ses souvenirs.

— Attends... commença-t-elle, c'était quelque chose dans les 200. Seulement, 200 combien? voilà le hic!

Un nombre qui dormait dans son esprit s'imposa tout à coup à elle.

— Ce n'était pas 237, par hasard? lança-t-elle. J'ai ce nombre qui me trotte dans la tête et ce n'est sûrement qu'ici que j'ai pu l'entendre.

— Peut-être... c'est facile à vérifier, en tout cas.

Il jeta le nombre au chasseur qui partit en flèche dans la direction des Boulingrins.

Quelques minutes plus tard une superbe voiture stoppait devant le péristyle.

— Le 237 ! annonça le chasseur en sautant à terre.

Le jeune Hollandais leva les yeux.

— Mais ce n'est pas ma voiture, ça !

— Monsieur m'a pourtant bien dit le 237.

— Alors, c'est moi qui ai dû me tromper, et juste un soir où je suis pressé!

Il descendit les marches et, s'approchant du chauffeur, mit la main dans sa poche pour le dédommager de sa peine.

Celui-ci le regarda en clignant de l'œil :

— Si Monsieur n'a pas sa voiture, et si Monsieur est pressé, on pourrait peut-être s'arranger.

Le jeune Hollandais qui s'apprêtait à regagner l'abri du Casino redescendit.

— Ma foi, ça m'irait assez, et m'éviterait de perdre du temps. C'est pour aller à Nice.

— Parfait ! Je suis votre homme ; montez.

Pénétrant dans la voiture, dont le chasseur tenait la portière ouverte, le jeune Hollandais fit un signe d'adieu à sa petite amie qui le regardait de derrière les vitres de l'entrée. S'installant dans un coin, il étendit la couverture sur ses genoux.

— Ma foi, remarqua-t-il, voilà le premier bon numéro que je choisis de la journée, et encore a-t-il fallu que ce soit Nelly qui me l'indique. Il faudra vraiment que j'achète à cette gosse le brillant dont elle m'a parlé l'autre jour. Seulement, attendons d'être un peu plus en fonds.

Peu intéressé par la route qu'il connaissait de longue date et insensible aux beautés de cette côte nocturne, il ferma les yeux et bercé par le ronronnement du moteur, se laissa aller à la somnolence.

Il devait y avoir près de vingt minutes qu'il dormait quand une secousse brusque le réveilla. L'automobile venait de s'arrêter. Et sur son siège, le chauffeur tourné vers lui lui faisait des signaux.

Il allait descendre la vitre, pour passer la tête, quand il vit le chauffeur décrocher le tube acoustique et l'approcher de sa bouche. Décrochant celui qu'il avait à sa portée, il le porta à son oreille.

Il vit l'homme enfler sa bouche et s'étonna que ce dernier éprouvât le besoin de siffler. La seconde d'après, une sensation froide lui glaçait l'oreille, à laquelle succédait une brûlure comparable à celle qu'aurait produite une lame chauffée à blanc. Il ressentit une douleur déchirante dans la tête, ouvrit les lèvres pour crier et n'en eut pas la force. Il lâcha le tube acoustique et sentit tout vaciller autour de lui. L'instant d'après, il perdait connaissance et s'affalait sur les coussins. Comme s'il n'avait attendu que ce moment-là, le chauffeur remit en marche.

Bientôt deux phares puissants l'aveuglaient et le faisaient stopper au côté d'une grosse limousine. Il sauta à terre en prononçant une phrase énigmatique, tandis qu'un des rayons projetés sur sa voiture en éclairait violemment l'intérieur. Adossé contre le fond, le jeune Hollandais, les yeux vitreux, semblait dormir.

A son tour, l'occupant de la limousine se pencha vers lui. Défaisant son veston et son gilet, sous la clarté brutale des phares, il s'absorba dans une étrange besogne, puis, ce travail accompli, retourna à sa voiture.

Il y eut un colloque de quelques phrases à peine, après quoi les projecteurs s'éteignirent et tout devint obscur.

On entendit un bruit de moteur remis en marche puis, un fracas formidable réveillait les échos de la Moyenne Corniche endormie à cette heure tardive.

L'automobile du jeune Hollandais blond venait de s'écraser contre un des multiples rochers de la route.

IV

L'ÉTRANGE SYSTÈME

Les assassinats sont rares à Monte-Carlo et sur toute la Côte d'Azur. On a trop intérêt à tirer profit du client vivant pour s'amuser à le rendre improductif. Et il est de fait que rien n'est plus improductif qu'un assassiné. Cela ne sert même pas de publicité à une station.

Ce fut donc avec une émotion bien compréhensible que toute la Côte d'Azur déploya le lendemain les journaux niçois.

L'annonce de l'événement de la veille s'y étalait en première page et sur trois colonnes.

LE DRAME DE LA MOYENNE CORNICHE

ON SE PERD EN CONJECTURES

Drame ou suicide? Mystère?

Suivait le récit de la découverte des débris de la voiture et du cadavre, peu après le drame, par deux automobilistes venant en sens inverse et victimes tous deux d'une expérience peu commune.

A deux kilomètres de l'emplacement du drame tous les deux, l'un en amont, l'autre en aval, avaient été arrêtés par deux ouvriers munis d'une lanterne rouge et gardiens d'une corde qui barrait la route. On leur avait expliqué qu'une mine allait exploser et que toute voiture devait s'arrêter jusqu'à ce que la déflagration ait eu lieu.

Bon gré, mal gré, les automobilistes s'étaient soumis à cette injonction, et une dizaine de minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une explosion assourdie leur avait rendu la liberté de la route.

C'est alors que chacun, en poursuivant son chemin, avait découvert les restes de la voiture fracassée.

Qu'il y eût là un guet-apens adroitement combiné pour permettre à l'assassin, ou à sa bande d'exécuter sa besogne, il n'y avait pas l'ombre d'un doute.

On conçoit donc l'émotion que souleva dans le public le récit de ces faits entourés de tant de mystère.

Que l'on assassinât sur la Côte d'Azur un hivernant dont on ignorait encore l'identité, cela était déjà grave. Mais que le crime s'entourât de pareilles précautions, cela dépassait les limites permises.

Était-on, oui ou non, dans un pays civilisé dont la police — du moins les journaux et les discours de la Chambre l'affirmaient — était une des premières du monde? Ou bien à Chicago, pays des gangsters où tout se règle à coups de dollars et de mitrailleuses?

Le ton de la presse, comme on le voit, était assez monté, et l'on ignorait encore l'identité de la victime !

Veuille le sort qu'il ne fût pas américain ou anglais, car alors le crime se muait en catastrophe : c'était la vague touristique même de ces deux nations qui se voyait brusquement tarie.

Les premières feuilles, hâtivement arrachées et dévorées par un public haletant, si elles ne laissaient aucun doute

sur la mort de la victime, laissaient planer un mystère sur le genre de mort employé. Aucune blessure apparente n'était visible sur le cadavre.

Une édition parue trois heures plus tard connaissait un succès encore plus considérable. L'identité de la victime était enfin révélée, tandis que la découverte des causes du décès produisait un véritable coup de théâtre.

Il s'agissait d'un jeune Hollandais, ayant perdu beaucoup d'argent à Monte-Carlo — les journaux appuyaient avec une amabilité touchante sur ce point — et dont la jeune amie, une certaine Nelly X..., s'était présentée spontanément à la police d'Etat, rue Gioffredo, à Nice, après avoir vu le portrait de son amant dans les journaux.

Dieu merci, on pouvait respirer, il ne s'agissait pas d'un Anglo-Saxon.

La déposition de la jeune femme avait dû être particulièrement importante, car nul reporter n'avait été admis auprès d'elle, et c'est dans l'auto même du chef de la police qu'elle avait été reconduite à Monte-Carlo, avec ordre absolu de ne communiquer avec personne.

Quant au mode de meurtre employé, les passionnés des crimes en avaient vraiment pour leur argent. C'était par l'oreille qu'un poison violent avait été injecté au jeune Hollandais. Une recherche minutieuse dans les débris de la voiture avait permis de démontrer comment la chose avait été exécutée : avec l'aide du tube acoustique.

On se trouvait donc en présence d'un crime prémédité dans ses moindres détails, et digne de figurer dans la galerie des causes célèbres.

Et encore le public qui frémissait à ces révélations devait-il se contenter des renseignements qui lui étaient fournis. Qu'aurait-il dit, si lui aussi, eût été mis au courant de tous les détails et eût eu quelques échos du grand

conseil qui, dans le courant de l'après-midi, avait réuni les autorités de la Principauté.

Vers les deux heures, en effet, un véritable conseil de guerre avait lieu dans les bureaux du directeur du Casino, auquel assistaient, outre le chef de la police d'État de Nice, M. Belleu et son bras droit M. Pansard, les divers chefs de service de la célèbre Maison : le chef de la surveillance, le commissaire spécial, les directeurs des jeux pour ne nommer que les principaux.

Chacun avait raconté ce qu'il savait de l'affaire, et présenté ses observations sur la victime. Tous regrettaient qu'il ait perdu la veille, ce qui donnait le champ libre aux insinuations de la presse reptilienne.

— On ne peut tout de même pas exiger des assassins qu'ils n'opèrent que sur les gens ayant gagné, remarqua en riant le Grand Maître dont la philosophie amusée était proverbiale et qui, comme tous les hommes blonds, voyait la vie en rose. D'après ce qui a été dit, il semble bien que nous nous trouvions en présence d'un vulgaire assassinat.

— Je ne sais pas ! remarqua le commissaire spécial, un ancien colonel d'artillerie. Dans une semblable affaire on est appelé, souvent, à des surprises.

Il avait redressé sa grande taille et contemplait ses collègues à la ronde, en souriant.

Le chef de la police d'État ne put rester silencieux.

— Vous savez quelque chose de nouveau?

— Voilà ! Tout à l'heure, j'ai reçu la visite d'un jeune couple qui, hier, était à une table de roulette au Privé. Ils venaient m'apporter le petit papier que voici, un petit papier qui n'a l'air de rien. Mais jetez-y seulement les yeux.

Le colonel Pulsford, dont la pomme d'Adam s'agitait désespérément derrière son faux col empesé, tira un carton de sa poche, et, se penchant par-dessus la table, le tendit au Grand Maître de la Maison.

— Qu'est-ce que c'est? interrogea ce dernier. On dirait une série de numéros sortis à la roulette?

— A peu près. Ce sont même des numéros faisant partie d'un système.

— Et en quoi cela a-t-il trait à notre affaire?

— Le plus simplement du monde : c'est par ce message que les assassins ont été prévenus d'avoir à se mettre en route.

— Vous dites?

Malgré son sang-froid proverbial et son calme, le Grand Maître de la Maison sursauta.

De plus en plus ému, au point que sa pomme d'Adam ne tenait plus en place, le colonel Pulsford continua.

— Remplacez chacun des numéros par une lettre, et voyez l'ensemble que cela vous donne. Vous remarquerez d'abord qu'aucun des chiffres ne va plus haut que 24 et qu'ensuite, le zéro, indicateur d'une fin de phrase, est répété plusieurs fois.

Le Grand Maître, un sourire sceptique sur les lèvres, saisit un crayon bleu, et commença le travail de déchiffrement. Personnellement, il ne croyait en rien à cette histoire. Il manifesta pourtant une légère surprise en voyant un mot, puis un autre, surgir de la masse des numéros.

Il aurait poursuivi jusqu'au bout si le colonel Pulsford ne lui eût épargné cette peine.

— Je pense, insinua-t-il, qu'il est inutile que vous alliez plus loin. J'ai moi-même fait ce travail, qu'un autre avait fait avant moi. Voici le texte complet.

Dans le bureau qui donnait sur le boulevard de Monte-Carlo, un silence angoissant s'était appesanti, et tous, les yeux tournés vers le colonel, attendaient anxieusement les paroles qui allaient suivre.

Ayant fait tenir un pince-nez devant ses yeux, celui-ci tira un nouveau papier de sa poche, le déplia et d'une voix tremblante d'émotion commença :

— *Rush !*

— Cela signifie ? questionna le chef de la police d'État.

— Précipite-toi ! C'est un mot que l'on emploie en Amérique dans les ordres, pour exiger la plus absolue célérité.

— Merci.

— *Rush*, reprit le colonel : « *Aller Nice Moyenne Corniche. Tout de suite, et stopper montée Corne d'Or. Motif : assurer liberté de mouvement Packard. Etablir barrage sitôt voiture passée et agir selon instructions. Ordre numéro un. Moi.* »

Il y eut un moment de silence.

— Et comment message chiffré et traductions vous sont-ils parvenus ? interrogea M. Pansard, le bras droit du chef de la police d'État, qui brûlait d'entrer en jeu.

— Le plus naturellement du monde. Il paraît que la personne qui me les a apportés et qui — comme je vous l'ai dit, était à une table de roulette — venait de voir claquer un système sur lequel elle comptait absolument.

— Cela arrive ! intercala de sa voix douce M. Limagne, le chef de la surveillance, homme philosophe, que l'on eût beaucoup mieux imaginé dans le cadre d'un mas provençal que dans la jungle d'une salle de jeu où son œil de lynx était pourtant redoutable.

Le colonel Pulsford sourit et continua :

— Superstitieux, comme tous les joueurs, il cherchait l'inspiration céleste qui lui permettrait de travailler un nouveau système quand, machinalement, il s'amusa à noter les numéros indiqués par une joueuse qui les lisait sur un papier et, de ce fait, semblait elle-même en suivre un.

— Mais cette joueuse, bondit le chef de la police d'Etat, il l'a vue, il la connaît !

— Malheureusement non ! Tout à son jeu, il n'a même pas relevé la tête pour voir qui était cette personne.

Tout ce qu'il peut dire, c'est que c'était une femme.

— Et quand s'est-il aperçu qu'il y avait autre chose qu'un banal système derrière cette série de chiffres ?

— Le soir, chez lui. Comme je vous l'ai indiqué, une chose l'a frappé : le fait qu'aucun chiffre n'allait plus loin que 24. Naturellement, cela lui a fait penser à l'alphabet. En se jouant, il a remplacé les premiers nombres par des lettres, et devant le résultat, a continué. Tout d'abord, il n'y a rien compris. Mais la lecture des journaux ce matin lui a donné à réfléchir et, sur-le-champ, il est venu me trouver.

— Vous pouvez répondre de lui ? interrogea le chef de la police d'Etat.

— Vous pensez bien que j'ai pris tout de suite tous les renseignements, ils sont excellents, aussi bien pour lui que pour sa femme.

— Soit ! Dommage tout de même que l'on n'ait pas aperçu l'énigmatique créature qui se charge de pareils messages et qui, en pleine salle de jeu, donne des instructions pour un assassinat. Enfin, nous savons que c'est une femme. C'est déjà quelque chose. D'autant plus que nous avons une seconde indication précieuse, la déclaration faite par l'amie du défunt.

— La jeune Nelly ?

— Oui.

— Au sujet de la voiture appelée par erreur ?

— Justement. Cette pauvre petite, désespérée d'avoir été la cause involontaire du drame, assure avoir entendu environ dix minutes plus tôt, à une table de roulette, le chiffre qu'elle suggéra à son ami comme étant celui de sa voiture.

— Le 237?

— Oui. Une femme — encore une femme, remarquez — lui aurait demandé de jouer le 2 et le 37.

— Le 37 ?

— Attendez : sous prétexte d'avoir croisé une voiture portant ce numéro-là.

— Il ne peut s'agir que d'une novice à la roulette.

— Ou d'une vieille routière du crime ayant besoin de communiquer un chiffre à un complice.

— Peu vraisemblable ? Le jeune Hollandais, sur la suggestion de son amie à qui ce chiffre est revenu mal à propos, a pris la voiture qui devait le mener à sa mort. Mais il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une, que ça se passerait autrement. La dame mystérieuse pouvait-elle prévoir ce rappel ou que le jeune Hollandais perdrait son ticket ?

— Non ! Mais rien ne vous dit qu'il n'y a pas eu erreur sur la personne !

— Comment cela ?

— Il se peut fort bien que le jeune Hollandais ait été victime d'un concours bizarre de circonstances. Pour ma part, je penche à croire que le ou les assassins ont été frustrés dans leur plan.

— Cette jeune Nelly a-t-elle au moins pu voir la femme en question ?

— Mieux que ça ! elle la connaît.

— Ah ! Et c'est ?

Un intérêt nouveau avait brusquement fait rebondir la discussion, et c'est d'un même mouvement que tous relevèrent les yeux vers le chef de la police d'Etat.

— Une joueuse qui serait célèbre par sa chance au baccara. Une jeune Russe, paraît-il, qui aurait épousé un lord anglais.

Les regards, cette fois, se tournèrent vers le chef de la Surveillance.

— Vous la connaissez, monsieur Limagne ? interrogea le Grand Maître.

La voix du chef de la Surveillance ne perdit rien de son flegme souriant :

— Lady Lydia Clara de Vere. Une de nos plus grosses joueuses en effet. Et très énigmatique, je le reconnais. Mais je ne vous conseille pas de tenter quoi que ce soit contre elle. Elle a une fortune qui la met à l'abri de tout soupçon, et un mari qui est reçu à la Cour.

— On pourrait pourtant l'interroger ?

Les yeux de M. Limagne s'arrondirent.

— Sur quoi ? Sur le 237 ? Elle vous dira simplement, si tant est qu'elle daigne vous répondre, qu'elle ne connaît rien à la roulette — ce qui est d'une âme pure — et qu'il y a dans la Principauté un fiacre ou un taxi affublé de ce numéro, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Voilà tout. Que si vous prétendez aller plus loin, vous soulevez toute la presse anglaise contre vous, sans parler de l'ambassade.

M. Belleu, chef de la police d'Etat à Nice, prit le parti de rire.

— En somme, vous ne voulez pas qu'on embête une de vos meilleures clientes.

— Il y a un peu de ça, et puis, surtout, remarquez-le bien, jusqu'à preuve du contraire, le Casino est absolument hors de la question. C'est à la Corne d'Or, donc en territoire français, qu'a eu lieu le crime. A la police française de faire son devoir.

— C'est pourtant au Casino qu'a été lancé le message, cause première du drame, rétorqua M. Belleu.

— Aussi, collaborerons-nous avec vous, la main dans la main, mais dans la coulisse, car je le répète, ce n'est pas un crime monégasque. A vos hommes de se débrouiller.

V

LA MENACE CONTRE LE DRAGON

M. Belleu, énervé de la tournure que prenaient les événements, allait répliquer à cette prétention tant soit peu égoïste, quand un coup discret frappé à la porte lui coupa la parole.

Cette porte s'ouvrait d'ailleurs immédiatement, livrant passage à la figure souriante du secrétaire particulier du Grand Maître.

— Qu'y a-t-il, Godoy ? interrogea ce dernier.

— Ceci ! expliqua le secrétaire, en tendant une enveloppe. On vient d'apporter ce pli, et la suscription en est telle que je n'ai pas cru devoir attendre la fin de cette réunion : « A celui qui dirige les destinées de la Grande Maison. A remettre alors que tous les mandarins seront en conseil, y compris les mandarins de la police de Nice ».

— C'est une plaisanterie ?

— On ne sait jamais.

— Enfin, voyons.

Le Grand Maître prit l'enveloppe et l'ayant examinée consciencieusement, en fit sauter les cachets. Il en tira une

bande de soie blanche couverte de caractères, tracés on eût dit, au pinceau. Il parcourut d'abord le document du regard, manifestant un étonnement croissant, par le seul jeu de sa physionomie.

— C'est curieux ! remarqua-t-il. Mais nous avons eu mieux ou pis. Vous allez en juger par vous-mêmes.

« Illustres mandarins...

— C'est nous ? questionna le colonel Pulsford, étonné et charmé de cette appellation.

— Sans aucun doute. Mais ça peut être pris ironiquement.

— Je le pensais un peu.

— « Illustres mandarins. Le très puissant empereur Kiang Loung, fils de You Tching, fils lui-même de Kang Hi, qui écrivit une ode sur le thé, que récitent depuis des siècles les garçons et les jeunes filles du Céleste Empire, a fait consigner dans le catalogue des 160.000 meilleurs ouvrages chinois, dressé par son ordre, les remarques très curieuses sur l'influence des couleurs.

» Il résulte de cette étude, que vos Seigneuries trouveront résumée dans l'Encyclopédie en 64 volumes dressée en 1600 par van Hong Than, qu'il existe une influence des couleurs, et que, de tout temps, celles du Dragon, le Maître magique du Céleste Empire, ont été le Rouge et le Noir.

» Con-Fu-Tzé, notre grand philosophe — que les barbares s'obstinent à appeler Confucius — à peu près comme si nous appelions Napoléon : Na-Po-Lé-Chang, l'a lui-même reconnu : tout se tient dans la nature, et s'il existe des familles d'humains, de plantes et d'animaux, pourquoi n'existerait-il pas aussi des familles de couleurs ?

» Le Céleste Empire vénère le Rouge et le Noir à cause de son Dragon. Pourquoi ses enfants ne s'attris-

teraient-ils pas en prévoyant les calamités qui menacent le rouge et le noir du petit pays où ces couleurs sont aussi à l'honneur ?

» Un songe curieux nous a, en effet, révélé un fait attristant : une étrange maladie va s'abattre sur le rouge et le noir, épouvantant leurs fidèles et menaçant le Temple de ruine.

» Et nos cœurs sont ulcérés. Pourtant tout espoir n'est pas perdu.

» Le vingt-septième volume des remarques du philosophe Fo-Hito-Tching démontre que rares sont les cas où les dieux célestes ne se laissent pas fléchir par des offrandes appropriées.

» Que les illustres mandarins qui écouteront la lecture de ces lignes et devant lesquels nous nous inclinons, disent donc bien haut leurs sentiments.

» Par leur célérité et leur esprit de sacrifice, ils peuvent détourner la menace et s'acquérir les bénédictions de tous ceux qui vénèrent le Dragon.

» Mais s'ils s'endurcissent et hochent la tête, alors, malheur à eux.

» Nous voyons le désastre qui s'apprête à fondre et ne pouvons qu'incliner notre tête sur notre poitrine et pleurer en silence. »

— Un point c'est tout ! remarqua d'une voix amusée le Grand Maître, en posant la bande de soie sur son bureau et en jouissant de la physionomie de son auditoire.

Le fait est que le tableau valait la peine d'être vu.

Ce fut le colonel Pulsford qui exprima l'opinion unanime.

— En somme, si j'ai bien compris, c'est une jolie petite tentative de chantage ?

Le Grand Maître sourit :

— Ni plus, ni moins, et à laquelle nous allons donner

la réponse accoutumée, c'est-à-dire le silence. Je regrette d'ailleurs de ne pas connaître l'auteur de ce petit morceau,car je l'aurais félicité.Au moins, ça sort de l'ordinaire.

— Personne ne voit qui ça peut être ? questionna le chef de la police d'Etat de Nice, qui semblait s'amuser énormément et qui ajouta : bien que cela ne me regarde en rien, puisque ça s'est passé au Casino!

— Un Chinois, selon toute probabilité, mais allez donc savoir lequel !

— Il est certain qu'ils sont trompeurs. En tout cas que la surveillance soit plus active que jamais ! Mais que ce dernier petit intermède — assez comique — ne nous fasse pas perdre de vue la réalité. M. le chef de la police d'Etat est là pour nous en faire souvenir.

Ce dernier, qui prenait quelques notes sur son calepin, leva la tête.

— Vous comptez alors ne donner aucune réponse ?

— Aucune. Ou c'est l'œuvre d'un fou — ce qui est possible — ou c'est vraiment du chantage. Dans ce cas, il sera toujours temps d'agir quand on frappera de nouveau à notre porte.

Comme si le sort se fût chargé de la réponse, à cet instant précis, trois coups précipités retentirent contre la porte. Mais avant que personne ait eu le temps de s'étonner, elle s'ouvrait, pour livrer à nouveau passage au souriant M. Godoy.

— Excusez-moi encore, déclara-t-il, mais l'on vient d'apporter une seconde enveloppe, portant la même suscription que la première. J'ai pensé qu'il serait peut-être nécessaire que vous en puissiez prendre connaissance sur-le-champ.

Malgré son flegme britannique, le Grand Maître fronça es sourcils.

Il fit sauter lescachets. La même bande de soie blanche apparut. Il la déplia et lut :

« Con-Fu-Tzé, que les barbares s'obstinent, je le répète, à appeler Confucius, a bien raison quand, dans son *Traité*, pieusement conservé au temple de Tiwang-Miao, il écrit que, de l'endurcissement du cœur des mortels vient la colère des Dieux qui s'appesantit sur eux.

» Les grandes oreilles des illustres mandarins se sont ouvertes, mais leurs cœurs n'ont pas su comprendre. Aussi les calamités qu'un geste pouvait écarter vont-elles fondre.

» Le Dragon rouge et noir va être malade. Si malade même que peut-être il mourra. Dans trois jours, le premier malaise inconnu s'appesantira sur lui. Et alors — car les nombres ont leur pouvoir — que l'on prenne bien garde au 6 !

» Car c'est par le 6 que le dragon sentira la première atteinte du mal.

» Trois jours encore de répit seront donnés pour que les mandarins puissent réfléchir et, après chaque nouvelle atteinte, trois jours encore leur seront laissés.

» Qu'ils ne hochent pas la tête, mais qu'ils agissent.

» Dans trois jours, le 6 frappera.

» Et trois jours plus tard, malheur à celui qui sera atteint : *la lumière sautera.* »

— De mieux en mieux, cette fois, conclut le Grand Maître en terminant sa lecture.

— De la folie pure ! lança le colonel Pulsford qui commençait à donner des marques d'agitation. Il y a des fous qui se prennent pour Dieu, notre Chinois doit être du nombre. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire : « C'est par le 6 que le Dragon sentira la première atteinte ? »

— Il doit s'agir de la roulette et du numéro 6, remarqua très calmement M. Limagne.

— Evidemment. Enfin, libre à ce Chinois de croire

à la vertu du 6. Et puis ça encore : « La lumière sautera ». Quelle lumière ? Quel saut ?

Tout le monde s'était levé, et la discussion menaçait de s'éterniser. Le Grand Maître crut le moment propice pour lever la séance.

— Messieurs, commença-t-il en tapant sur son bureau avec son crayon, nous nous sommes, je crois, dit tout ce qu'il y avait à dire. Le but primitif de notre réunion était d'élucider le mystère de la mort du jeune Hollandais. Sur ce point, nous sommes à peu près d'accord. Une erreur lamentable sur la personne a été commise, et tout démontre que ce dernier n'était pas celui qu'attendaient les assassins de la Moyenne Corniche. Ceux-là, il appartient à M. Belleu, chef de la police d'Etat, de les rechercher, et notre plus entier concours lui est assuré. Restent les menaces, poétiquement exprimées, de notre Chinois. Là, je crois que nous pouvons sourire. Le Dragon, pour parler comme notre très lettré correspondant, se porte bien, et je ne pense pas que ce soit le 6 ou tout autre numéro en dépit de Confucius — pardon de Con-Fu-Tzé — qui lui porte malheur. M. Belleu, le commissaire spécial et le chef de la surveillance, seront heureux de vous fournir tous les renseignements que vous jugerez utiles. Leurs fiches et leurs dossiers sont à votre disposition.

Le Grand Maître s'était levé et tendait la main à M. Belleu.

Celui-ci ne voulut pas être en reste d'amabilités.

— Ne pensez-vous pas, que devant ces menaces qui, malgré tout, peuvent être sérieuses, mes hommes et moi, nous pourrions — officieusement bien entendu — vous donner un coup de main ?

Le Grand Maître sourit.

— Merci, mon cher monsieur Belleu. Mais pas aujourd'hui, en tout cas. Notre très lettré correspondant

nous accorde un répit de trois jours. Attendons. Quand le 6 aura fait des siennes et menacera la vie du Dragon, il sera toujours temps.

Ce fut au tour de M. Belleu à rire.

— Je vois que vous ne croyez pas au danger. Peut-être est-ce votre philosophie qui aura raison. Mais entendu ! Si le 6 fait des siennes, comptez sur moi.

Le colonel Pulsford, qui depuis un moment cherchait à placer un mot, saisit M. Belleu par le bras.

— Ou encore, mon cher collègue, quand les lumières sauteront ! Une, deux, hop ! vous comprenez ça, vous ?

Le bureau se trouva enfin vide.

Resté seul, le Grand Maître reprit les deux bandes de soie et les parcourut à nouveau.

« Amusant, constata-t-il en ouvrant un tiroir et en les y enfouissant. Mais maintenant, aux affaires sérieuses. »

Dehors, en contre-bas de la fenêtre, sur l'espèce de terrasse où étaient posés les projecteurs électriques qui noyaient le Casino de leur clarté blanche, un homme en cotte bleue se leva et se dirigea vers l'échelle de descente.

Il portait la casquette réglementaire des électriciens, mais qui l'aurait examiné de plus près se serait peut-être étonné de son facies jaunâtre et de ses yeux en amande.

Il resta un instant immobile sur le trottoir, puis, allumant une cigarette, se dirigea vers le jardin de l'Hôtel de Paris.

Là-haut, le Grand Maître, tout à son travail, dépouillait son dossier et prenait des notes.

Dans les salons du Casino, le Dragon manifestait une santé étonnante et faisait la joie ou le malheur de ses fidèles.

Etait-il possible qu'il y eût quelque réalité dans les dangers dont il était menacé ?

Une maladie s'apprêtait-elle vraiment à fondre sur le Dragon, le Grand Dragon mystérieux, mi-rouge et mi-noir ? Qui donc aurait pu le dire ? Là-bas, le Chinois avait disparu.

VI

LE 6 EN FOLIE

Les trois jours qui suivirent furent vides de tout événement sensationnel. La police enquêtait, et manifestement piétinait sur place.

Un fait pourtant. dès le second jour, avait donné un regain d'activité à l'émotion populaire : la révélation d'une marque laissée sur le corps du jeune Hollandais.

Envoyée par belinogramme à tous les journaux, elle avait ajouté au drame, déjà assez obscur, un caractère de mystère qui ouvrait la voie à toutes les suppositions.

Les méfaits de la Mano Negra ou du Ku-Klux-Klan allaient-ils se renouveler sur cette terre de soleil et de plaisir ? Et puis, avant tout, que signifiait ce signe et quelle bande en faisait ainsi sa marque de ralliement ?

On eut bientôt sous ce rapport un renseignement qui fournit une première réponse. Un commandant en retraite, habitant Toulon, écrivit au *Petit Var* une lettre où il soulevait un coin du voile. Le signe trouvé sur le corps du jeune Hollandais était, selon lui, un idéogramme chinois, exprimant l'idée du : « Premier rayon de soleil le matin à l'orient sur la mer ».

« Le sens de cet idéogramme, continuait le marin très versé dans les choses sinologiques, équivaut, dans la littérature chinoise, au respect de la foi jurée et à l'inéluctable accomplissement des choses. Le soleil ne tient-il pas toujours parole à l'aurore, et malgré la nuit et les obstacles, ne luit-il pas chaque matin ? Au cours d'une expédition contre les pirates du Yang-Tsé, je l'ai vu usité comme sceau par un chef rebelle lorsqu'il faisait prêter serment de fidélité. J'ai appris aussi qu'à San Francisco, au cours de la fameuse guerre des Tongs — (lutte entre les factions chinoises de la grande cité californienne) — ce signe de ralliement avait été adopté par un des partis ».

Il n'en fallait pas plus pour soulever à nouveau l'émotion, et chaque journal y alla de son petit couplet sur le fait incroyable que des bandits chinois — tout semblait le prouver — pussent impunément assassiner sur la Côte d'Azur.

Les services de la police laissèrent passer l'orage, sans y répondre. C'était évidemment ce qu'ils avaient de mieux à faire. Quant aux autorités de Monte-Carlo, un autre problème beaucoup plus complexe les confrontait : la maladie du Dragon si aimablement annoncée par un correspondant lui aussi, chinois, et dont chaque jour rapprochait l'échéance.

A dire vrai, personne n'y croyait.

Ce fut donc sans l'ombre d'une inquiétude que les autorités virent arriver la date où, selon la prédiction, devait commencer la maladie du Dragon.

Ce matin-là, le colonel Pulsford sortait à peine de chez lui, quand un attroupement devant une affiche de petit format l'intrigua.

S'étant approché, et ayant pu lire par-dessus tout le monde, grâce à sa haute taille, il ressentit un petit choc désagréable.

L'affiche, tirée noir sur rouge, contenait ce seul texte :

« *A cinq heures vingt, table* 19, *jouez le* 6 *en plein.* »

L'instant d'après, il haussait les épaules et éclatait de rire.

— Imbécile, et moi qui allais me laisser prendre. Mais tout prouve que j'ai vu juste. C'est un coup de publicité adroitement monté.

Il n'avait pas fait vingt pas, qu'un nouveau groupe, devant une affiche similaire, l'arrêtait, et au fur et à mesure qu'il approchait du Casino, le nombre des petits papiers allait en augmentant comme aussi celui des badauds.

— Ah çà, grommela le colonel, cela commence à devenir ennuyeux. On aurait dû prier la police de veiller cette nuit. Il est vrai qu'on ne pouvait pas prévoir.

Il montait les marches du péristyle quand il croisa une équipe d'employés qui descendait et héla le brigadier pour connaître le but de cette expédition matinale.

— Il paraît que la ville est envahie par une floraison d'affiches, répondit ce dernier. Un coup de téléphone vient de nous prévenir de les faire disparaître.

Lui ayant souhaité bon succès, le colonel fut bientôt dans son bureau. Il y trouva M. Limagne, chef de la surveillance, qui, d'un air amusé, contemplait un numéro du principal journal local.

— Alors ! remarqua-t-il en relevant la tête, c'est pour aujourd'hui !

— Eh oui, reprit le colonel. Une affaire bien montée, en tout cas ! Une belle publicité ! car j'ai une idée : il doit s'agir d'un bijou fétiche. Il y a des affiches tous les dix pas.

— Il y a même mieux que ça ! reprit M. Limagne en tendant la feuille au colonel.

Celui-ci la prit et pensa suffoquer.

— Les journaux aussi ! balbutia-t-il. Ah çà, ils ont donc bien de l'argent à gaspiller ?

En quatrième page, en effet, sur une demi-feuille, s'étalait en lettres immenses l'avis que nous connaissons déjà.

— Et pas moyen d'arrêter ce numéro ! se lamenta-t-il. Enfin, ça va nous faire une publicité monstre.

M. Limagne se gratta mélancoliquement le menton.

— Oui, tout ce qu'il faut pour faciliter le service de surveillance. Ah ! ça va être drôle cette après-midi dans les salons. A cinq heures vingt et autour de la table 19.

— Bah ! bah ! tenta de plaisanter le colonel, le Dragon ne s'en portera pas plus mal, allez !

C'est sous ces auspices, peu ou trop brillants, comme on voudra, que débuta l'après-midi.

Ordre avait été donné au commissariat de n'admettre que les personnes munies de papiers probants, mais devant la ruée, force fut de se montrer plus coulant. On eût risqué une émeute.

A quatre heures, en dépit des meilleures volontés, on dut pourtant recourir à une solution radicale : établir un barrage solide et faire savoir à la foule que devant l'impossibilité d'admettre une personne de plus, les entrées étaient suspendues.

Il y eut une vague de colère, des cris, des coups de sifflet, mais la bonne foi était trop évidente pour que la sagesse ne reprît le dessus.

Enfin, la grande horloge dorée des salons privés marqua cinq heures, puis le quart.

A ce moment, l'exubérance de la foule, qui jusqu'alors avait trahi sa fébrilité par une incontinence de paroles et de rires, tomba d'un coup comme si une main brutale lui eût imposé silence. On touchait au moment fatidique et le mystère était trop angoissant pour que chacun ne se sentît pas pincé au cœur.

Autour de la table 19 dont les privilégiés n'avaient pas bougé d'un centimètre depuis près de deux heures, l'émotion était à son comble. Perdu dans la foule, M. Limagne surveillait tout de son œil de lynx. tandis qu'ayant délaissé son bureau pour le champ de bataille, le colonel Pulsford, en jaquette pour la circonstance, avait pris place derrière le chef de partie.

Enfin, la grande aiguille dorée fut sur la vingtième minute. Et les quelques voix qui signalèrent la chose se turent rapidement.

On eût entendu une épingle tomber. Tous les yeux, toutes les pensées étaient tournés vers la table 19. Qu'allait-il se passer ?

Cherchant à se maîtriser, mais d'une main qui tremblait malgré lui, le croupier avait saisi la petite balle brune et imprimé un mouvement de rotation aux palettes.

— Faites vos jeux, messieurs, lança-t-il d'une voix qu'il s'étonna de trouver si faible.

Une avalanche de pièces et de billets s'abattit sur la table.

— Le 6 ! Le 6 ! Le 6 ! clamèrent toutes les voix.

En un clin d'œil, le carré réservé à ce numéro fut couvert et déborda sur les autres.

Le chef de partie prit une décision rapide.

— Quelqu'un joue-t-il un autre numéro que le 6 ? demanda-t-il.

Un « non » unanime fut la seule réponse.

— Alors, toute mise est considérée comme étant sur le 6.

Un hourra approbateur lui répondit, tandis que le tapis, des deux côtés de la roulette, se couvrait de pièces, de plaques et de billets.

— Si c'est un autre numéro qui sort, philosopha M. Limagne, ça va être du joli !

Mais le croupier, ayant retrouvé son calme professionnel, continuait sa litanie.

— Les jeux sont faits ? Tout est bien fait ?

Arrêtant les palettes, puis leur imprimant un mouvement de rotation dans un sens, il projeta en sens inverse la petite balle.

— Plus rien.

On entendit par deux fois encore le déclic de la boule, puis le silence s'établit. Le destin avait parlé, la boule venait de choisir son numéro.

— Le 6 ! Noir, pair et manque, annonça d'une voix étranglée le croupier.

Il y eut une explosion subite du sentiment populaire si longtemps contenu. Un « ah » immense balaya toute la salle par ondes successives, se communiquant du 19 aux autres tables, puis de là gagnant les salons ordinaires, l'atrium, la place du Casino.

On riait, on applaudissait, on serrait des mains inconnues. C'était un brouhaha invraisemblable. On eût dit que chacun venait d'apprendre la sortie de son numéro au sweepstake de Calcutta.

Deux hommes seuls ne partageaient pas l'allégresse générale ; le colonel Pulsford, dont la pomme d'Adam se livrait à un véritable steeple-chase par-dessus son faux col, et M. Limagne.

Il fallut la voix du croupier pour calmer cette tempête et rappeler chacun à la réalité.

Les tapis avaient été balayés et les palettes ne tournaient plus que faiblement sur l'impulsion primitive.

— Faites vos jeux, messieurs !

Il n'eut pas à renouveler son invite. Déjà le même flot de plaques, de billets et de liasses s'amoncelait.

— Le 6 ! En plein ! Le 6 ! Le 6 répétaient à l'envi les joueurs.

Il y eut encore le même brouhaha, la même attente anxieuse, tandis que tournait la boule, et la même explosion de hourras mêlés aux récriminations des gens

moins bien placés, quand la voix du croupier — elle tremblait cette fois — annonça à nouveau :

— Le 6, noir, pair et manque.

L'hilarité du colonel Pulsford, est-il besoin de le dire, avait tout à fait disparu. Quant au pli qui barrait le front de M. Limagne, il semblait buriné dans la chair.

— Une fois, passe encore, songea-t-il. On peut invoquer le hasard. Deux fois, cela devient inquiétant. Attendons le troisième coup.

Mais là encore, s'il avait espéré un revirement du sort, il fut déçu :

— Le 6, noir, pair et manque ! annonça pour la troisième fois le coupier tandis qu'un silence où il y avait de la terreur et du mystère planait brusquement sur toute la salle.

Alors, commença la partie la plus épique dont la roulette de Monte-Carlo gardera sans doute jamais le souvenir.

Coup après coup, la balle fut projetée, tantôt fort, tantôt doucement, à droite, puis à gauche, comme l'exigeait le règlement, par un croupier puis par un autre ; rien n'y fit. Le sort était là, implacable, qui manifestait sa volonté. Pour la première fois depuis son existence — et cela remonte plus haut que Louis XIV — l'heure du joueur avait sonné : la roulette était vaincue.

Une des premières pensées du colonel Pulsford fut qu'un accroc avait dû se produire dans le mécanisme. Il ne s'arrêta pas à ce soupçon. Instrument de précision comme il n'en existe pas deux au monde, *la roulette ne peut pas se détraquer*. D'ailleurs, la table 19, n'avait-elle pas été vérifiée, le matin même, à l'aide d'un niveau d'eau, afin d'assurer le parfait équilibre de la cuvette, et jusqu'à l'heure fatidique, n'avait-elle pas marché impeccablement ?

Que s'était-il donc passé et comment expliquer cette

effarante série que rien ne semblait pouvoir rompre ?

Se dégageant tant bien que mal de la foule, M. Limagne, plus philosophe que jamais, avait réussi à regagner son bureau. Dix secondes plus tard, il était en communication avec la Direction.

— Alors ? interrogea une voix brève.

— Alors, ça y est, monsieur le directeur. L'affiche n'a pas menti. Le 6 est sorti.

Il y eut un petit silence à l'autre bout du fil.

— Souvent ?

— Ça continue !

— C'est impossible, voyons !

— Peut-être. Mais une fois de plus nous avons la preuve que ce mot n'est ni français ni monégasque.

— Et le public ?

— Le public près de la table est en train de faire fortune.

— Aucune importance ! Le Casino fera honneur à sa réputation.

— Il n'y a que les autres qui m'inquiètent. Je crains qu'ils ne cherchent à prendre la table d'assaut afin d'avoir leur part de gâteau.

— Il ne manquerait plus que ça ! Enfin, je compte sur vous, monsieur Limagne. Retournez dans la salle voir si la chance n'a pas tourné et tenez-moi au courant. En tout cas, si besoin est, agissez.

— Comment donc ! monologua M. Limagne en raccrochant. Ce sera si facile !

Il rouvrit sa porte et n'eut pas à aller loin pour voir que les choses, loin de s'apaiser, empiraient visiblement.

La majorité du public se montait de plus en plus contre les privilégiés. L'air des lampions retentissait. On échangeait des brocards et des menaces. Tôt ou tard, les choses allaient se gâter.

De la place où il était coincé, entre deux grosses dames qui ne parlaient de rien moins que de mettre le feu aux tables, M. Limagne accrocha le regard du colonel Pulsford. Celui-ci, désespéré, s'épongeait le front, ne sachant plus à quel saint se vouer.

M. Limagne le vit palabrer avec le chef de partie, et se tournant vers lui, esquisser un signal de détresse. Il ne comprit pas tout d'abord, mais un nouveau geste plus expressif le renseigna : le colonel, consterné, montrait la caisse, à laquelle, plusieurs fois déjà, des valets de pied — les seuls que la foule laissât circuler — avaient apporté de nouvelles réserves.

— Ah bon ! grogna-t-il. La caisse est vide une fois de plus. Eh bien ! mais le voilà le moyen de se tirer d'affaire.

Et de la main il fit signe de tourner une clef et de fermer une boîte.

Le colonel comprit la mimique ; et, arrêtant le croupier qui saisissait la balle pour la lancer, leva le bras pour réclamer le silence.

— La banque a sauté à la table 19 ! annonça-t-il de sa voix de commandement. La partie est arrêtée.

Les bravos ironiques qui avaient accueilli le premier membre de sa phrase se changèrent en huées en entendant la fin.

Ce fut une tempête de cris, de sifflets, d'invectives, de protestations indignées.

L'appui de tous ceux qui n'avaient pu participer que de loin à la fête changea la face des choses.

Peu leur importait, à ceux-là, que la partie continuât ou non, au 19. Au contraire, ils étaient enchantés de la voir se terminer. C'était trop cruel, de devoir se contenter de la joie des autres.

Aux clameurs des uns, répondirent donc des acclamations et des bravos de la grande majorité, et au milieu

de ces deux manifestations qui se détruisaient, en s'équilibrant, le colonel Pulsford, entouré des chefs de partie et des croupiers, put quitter la table et se frayer un chemin vers la sortie.

Comme il arrivait à la direction, il se heurta à M. Limagne :

— Eh bien, goguenarda ce dernier, croyez-vous toujours que votre marchand de fétiches fera fortune ?

— Eh ! n'est-ce pas, s'excusa presque le colonel, qui donc aurait pu prévoir chose pareille ? J'en suis ahuri.

Un huissier les introduisit dans le bureau où se trouvaient déjà divers chefs de service.

— Messieurs, commença le directeur, pas de préambule, n'est-ce pas. Les faits sont là, et ils nous suffisent. On nous avait fait une menace et nous en avions souri. Aujourd'hui l'on passe à l'exécution. Un de vous a-t-il une idée du moyen employé ?

Un hochement de tête général fut la seule réponse.

— La table ? continua le directeur en s'adressant au directeur des jeux.

— Vérifiée ce matin, comme toutes les autres. D'ailleurs, impossibilité matérielle de truquer. Une table de roulette représente l'honnêteté la plus complète.

— Je le sais bien, constata le directeur, et c'est ce qui fait la force de Monte-Carlo. Et pourtant, ce fait qui nous paraît inexplicable doit avoir une raison.

Le colonel Pulsford intervint.

— J'ai laissé deux gardes en permanence près de la table 19. Ce soir, je la ferai démonter et examiner. Mais d'avance, je suis certain du résultat : on ne trouvera rien.

— A-t-on vu qui entourait la table 19 ?

— Ils étaient trop ! remarqua placidement M. Limagne.

— Je veux dire : n'a-t-on remarqué personne d'aspect

chinois ? Sapristi, bien qu'ils ne portent plus la queue, ça se reconnaît tout de même.

— Sur ce point-là, assura M. Limagne, je peux vous répondre négativement. J'ai cherché partout le Chinois, mais je n'ai rien trouvé.

— Enfin ! comptons sur la chance. Mais je tremble à la pensée de ce que nous réserve l'avenir.

Comme s'il avait attendu l'instant précis où serait prononcée cette phrase, un coup discret, comme lors de la première séance, fut frappé à la porte, livrant passage quelques secondes plus tard à M. Godoy toujours souriant.

— Une nouvelle lettre avec l'étrange suscription ! annonça-t-il en tendant un pli.

— Encore ! s'effara le directeur. Ça m'aurait étonné ! Mais dites-moi, Godoy, il a des antennes votre Chinois pour connaître la minute exacte où il doit vous faire donner son message ?

— On le dirait en effet !

Le directeur fit sauter les cachets et tira le rouleau de soie. Il le parcourut des yeux.

— Exactement ce que je pensais. En tout cas, c'est rassurant pour tout de suite. Ecoutez plutôt :

« Illustres Mandarins. Hélas ! pourquoi n'avoir pas pris garde à ce que mon cœur ému vous avait dit ? Voici le Dragon malade et si malade, que la consternation est en vous. Sans doute tremblez-vous à la pensée de ce qu'il fera demain ? Ne tremblez plus. Le dieu Fo qui s'occupe de la santé des dragons ne frappe jamais deux fois de suite, de la même manière, sa bête favorite.

» Le 6 va se tenir tranquille. Seulement ouvrez vos cœurs : dans trois jours Fo se manifestera : *la lumière sautera.* »

Un silence assez embarrassé suivit la lecture de cette missive.

Cette fois, nul ne songeait à plaisanter. Une expérience avait suffi.

— La lumière sautera ! répéta un des directeurs présents. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

— Peut-être un court-circuit qui éteindra tout dans les salons ? émit le colonel Pulsford, dont l'optimisme ne voulait pas désarmer.

— Il faudrait alors supprimer du même coup les deux éclairages électriques, l'éclairage de secours au gaz et l'éclairage par les lampes à huile. Non, il faut chercher autre chose.

— Et nous avons trois jours pour cela ! constata M. Limagne.

Le directeur s'était levé.

— Messieurs, je n'ai pas besoin de vous montrer la gravité de l'heure, je compte sur vous tous et je sais que ce n'est pas en vain. Au fait, remarqua-t-il, en se tournant vers un autre inspecteur qui venait d'être introduit, que fait le public dans les salons, maintenant ?

Le nouveau venu eut un rire amusé.

— Il joue le 6 à toutes les tables, monsieur le directeur.

— Et le 6 sort ?

— Loin de là, monsieur le directeur. Il sort si peu que le Casino a déjà presque récupéré tout ce que la table 19 a perdu et que dans une demi-heure il sera en avance.

— C'est une compensation, conclut le directeur en riant, et le Dragon montre qu'il a du ressort. Espérons seulement que, dans trois jours, il ne sera pas aveuglé quand la lumière sautera. Mais je voudrais bien trouver quelqu'un pour me dire comment et pourquoi elle fera ce saut !

VII

LA LUMIÈRE QUI SAUTE

Si le premier délai fixé par le correspondant mystérieux n'avait suscité aucune émotion, il n'en fut pas de même du second. Celui-là, on le passa dans une attente fébrile et angoissée. On savait qu'il ne s'agissait pas d'une vaine menace, et qu'au jour indiqué, l'événement prévu se réaliserait. Mais sous quelle forme ? Le doute où l'on se trouvait ajoutait à l'inquiétude.

« La lumière sautera ! »

De quoi pouvait-il bien s'agir et de quel côté devaient porter les précautions ?

Une chose cependant rassurait le directeur. La première attaque dont avait été victime le Dragon avait, somme toute, tourné à la confusion de son auteur.

« Le Dragon va être malade, très malade », avait-il prophétisé, et loin de là, il ne s'était jamais mieux porté.

La foule, en effet, une fois lancée dans les hypothèses dorées, n'avait pu admettre que le moment béni était passé. Le lendemain de la fameuse séance ne vit pas une assistance moindre. Il y eut même tous ceux qui avaient hésité à venir le premier jour. Et chacun, avec un

entrain et une foi inébranlable joua le fameux 6 sans le moindre vestige de bonheur, que ce fût à la table 19 ou aux autres.

Chaque soir, en compulsant le chiffre des entrées et des recettes réalisées dans les salons, le colonel Pulsford se frottait les mains.

— Eh ! eh ! plaisantait-il, l'on aurait voulu favoriser la roulette — pardon le Dragon — que l'on n'aurait pas agi autrement. Il est idiot ce Chinois. Mais vous allez voir que les journaux de chantage vont nous accuser d'avoir monté le coup nous-mêmes !

— Ne vous réjouissez pas trop, rétorquait le calme M. Limagne. Attendez pour parler, que la lumière saute.

— Eh bien ! elle sautera, mon cher ami. Elle sautera. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? J'en ai vu sauter bien d'autres. A commencer, n'est-ce pas, par de jolies filles.

Le jour fixé parut enfin, et ce matin-là, le directeur, plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître, ne répondit pas par une fin de non-recevoir aux offres aimables du directeur de la police d'Etat de Nice.

— Allo, lui avait-il téléphoné, il y a du nouveau. L'attaque se précise.

— Un peu de clarté dans le mystère ?

— Non, mais un renseignement important. L'heure où nous serons fixés sur la signification des mots énigmatiques.

— Parfait ! C'était le seul point obscur et l'on ne peut pousser la complaisance plus loin. Et à quel moment doit avoir lieu la petite expérience ?

— Cinq heures vingt.

— Comme l'autre jour ! Décidément, il y tient. Eh bien, cher monsieur, je serai à Monte-Carlo à trois heures, et si vous le voulez bien, nous prendrons ensemble toutes nos dispositions.

A trois heures, en effet, M. Belleu arrivait à Monte-Carlo, et d'accord avec le colonel Pulsford, répartissait ses limiers dans les salons de jeu.

Ceci fait, il les quitta pour se rendre à la direction.

— Rien de nouveau ? interrogea-t-il en entrant.

Le directeur hocha la tête.

— Rien. Le Chinois se réserve. Mais rassurez-vous, ça ne saurait tarder. Seulement, cette fois-ci, j'ai ordonné que, mort ou vif, l'on m'amène le chasseur qui apportera la lettre. Je veux enfin savoir de qui il les reçoit. Et de votre côté, au sujet du jeune Hollandais ?

M. Belleu fit la grimace.

— Calme plat ! Mais allez donc vous y reconnaître dans cette affaire ! Ah ! il a eu du nez, votre Hollandais de se fourrer là dedans !

— En somme, vous lui en voulez de s'être fait assassiner ?

— Evidemment, puisque cela ne le regardait pas.

Quelques instants encore, la conversation roula sur ce point d'actualité, puis s'égara vers d'autres sujets.

Sur la table, une petite pendule mêlait son tic tac au bruit du dehors et attirait les regards des deux hommes, quelque effort qu'ils fissent pour ne pas succomber à la tentation.

Comme s'ils eussent craint de laisser tomber la conversation, les deux hommes parlaient vite et fébrilement. Ils n'épuisaient aucun sujet, mais passaient de l'un à l'autre sans faire attention aux rapprochements ironiques qui parfois en résultaient.

Dix minutes furent ainsi grignotées.

Au dehors, une horloge sonna le quart.

— Vous retardez ? interrogea M. Belleu en désignant la pendulette.

Le directeur secoua la tête.

— Heure de Greenwich, donnée chaque jour par T. S. F.

— Reste à savoir si votre Chinois suit l'heure astronomique ou l'heure locale ? Enfin, nous serons bientôt fixés.

A quelques minutes à peine de l'instant fatidique, les deux hommes ne pouvaient plus continuer le jeu hypocrite des conversations. Tous deux muets, immobiles, un peu pâles, considéraient cette aiguille qui cheminait insensiblement et qui bientôt marquerait la minute suprême. De quoi serait-elle faite ? Le mystère était là, planant dans la pièce, et le cœur des deux hommes battait plus fort, semblant accompagner la pulsation nerveuse de la petite pendule d'onyx. Une minute seulement restait.

— La lumière sautera ! articula à voix basse le chef de la police en écrasant sa cigarette dans le cendrier. Mais quelle lumière et où ?

Les dernières secondes s'écoulaient. Dix, puis cinq, puis trois, puis deux... enfin l'aiguille atteignit le but.

— Vingt ! annonça d'une voix frémissante M. Belleu.

Rien ne se produisit. Quelques secondes se passèrent, qui parurent des minutes.

— Mais saute donc ! s'exclama tout à coup le chef de la police.

Comme en réponse à ses paroles, on vit les lampes de la pièce baisser brusquement au point de laisser voir les filaments rougis ; puis après quelques secondes de quasi obscurité, reprendre leur éclat.

— C'est tout ! remarqua en riant le directeur.

M. Belleu venait de bondir de son fauteuil.

— Triple idiot ! hurla-t-il, en serrant les poings. Et moi qui n'y ai pas pensé. Imbécile ! Mais c'est clair comme le jour.

Le directeur, abasourdi, le regarda interloqué.

— Et dire que je n'ai pas compris, alors que tout était là pour m'ouvrir les yeux !

Il répéta ces derniers mots avec une exaltation qui confinait au désespoir. S'arrêtant pourtant devant le directeur, il se planta devant lui.

— Ce qui se passe ? Je vais vous le dire. Savez-vous par qui est usitée la phrase qui nous a intrigués et qu'aucun de nous n'a su comprendre ? Ça me revient maintenant, mais il m'a fallu du temps. Par les forçats des prisons américaines.

— A quel propos ?

— Oh ! C'est bien simple. Certains jours, dans les prisons américaines, il arrive que l'on a besoin d'un énorme voltage. Si puissant même que, lorsqu'on l'utilise, toutes les lampes de l'établissement baissent brusquement, comme viennent de faire les vôtres. Les prisonniers, qui savent ce que cela veut dire, appellent ça « faire sauter les lumières ». Et savez-vous l'occasion unique où « la lumière saute » dans une prison américaine ?

— Non !

— Quand on fait asseoir un homme sur la chaise de mort et qu'on l'électrocute.

Le directeur eut un sursaut.

— Vous n'allez pas me dire que le cas est identique ici. On n'a électrocuté personne, à ce que je sache.

M. Belleu frappa du poing sur la table.

— Faites immédiatement faire une ronde. Mais fiez-vous à mes paroles, la lumière n'a pas sauté sans raison.

La main du directeur était déjà sur le bouton électrique.

— Monsieur Godoy ! commanda-t-il, faites vérifier dans tous les bureaux s'il ne s'est rien passé d'anormal. Commencez par ceux des directeurs et des chefs de

service, mais n'en omettez aucun. Faites, c'est très urgent.

M. Godoy sortit en se demandant à quoi pouvait bien rimer pareil ordre, mais deux minutes ne s'étaient pas écoulées que garçons de bureau et huissiers partaient pour exécuter la consigne.

M. Belleu s'était remis à arpenter la pièce et le Grand Maître, la main sur son téléphone, attendait la sonnerie qui confirmerait ou réduirait à néant les dires du chef de la police.

Enfin la sonnerie éclata dans le silence de la pièce

Il avait déjà le récepteur à son oreille.

— Allo !... Oui, j'écoute ! jeta-t-il fébrilement. Comment ? Bon. Je viens de suite. Qu'on fasse le nécessaire !...

M. Belleu s'était arrêté. Au son seul de la voix, il avait compris que son hypothèse se vérifiait. Le Grand Maître se leva.

— Descendons, monsieur Belleu ! articula-t-il nettement. On vient de m'aviser que le colonel Pulsford, notre commissaire spécial, est au plus mal. On vient de le trouver électrocuté dans son fauteuil.

Quelques minutes plus tard les deux hommes pénétraient dans le bureau de l'infortuné colonel. On venait de le coucher dans un fauteuil de l'antichambre et le médecin de service s'activait auprès de lui.

Le Grand Maître attendit qu'ait été injectée une ampoule d'huile camphrée avant de commencer son interrogatoire.

— Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

Le docteur se retourna et haussa les épaules.

— Le choc a été violent et je ne puis encore me prononcer. Pourtant à la façon dont il réagit à la piqûre, il semble que tout espoir n'est pas perdu.

— Inconcevable ! Mais comment s'est produit cet... accident ?

Machinalement, et sans prendre garde, le Grand Maître prit place dans le fauteuil où l'instant d'avant avait été découvert le colonel.

— Voilà, commença un des inspecteurs. Quand nous sommes entrés, selon l'ordre que l'on venait de nous donner, nous avons trouvé le colonel effondré dans le fauteuil où vous êtes...

Le Grand Maître n'attendit pas la fin de la phrase pour se relever brusquement.

— Ah ! parfait ! Ensuite ?

— Sa tête était penchée sur sa poitrine et, fait plus incroyable, ses jambes étaient liées aux pieds de son siège par deux bracelets en métal.

— Pour assurer le contact, pardi ! intercala le chef de la police. Mais il a fallu quelqu'un pour les lui mettre tout de même, car je ne suppose pas que c'est bénévolement qu'il s'est amusé à s'emprisonner les jambes !

— De toute évidence. Quelqu'un avait-il demandé à le voir ?

— Oui, monsieur le directeur. Deux messieurs.

— Des Chinois ?

L'inspecteur s'étonna de cette question et fut un moment sans répondre.

— Mon Dieu, monsieur le directeur, je ne crois pas. Ils avaient de la barbe et des lunettes...

— Tout ce qu'il faut pour cacher sa physionomie. Et quelle raison donnèrent ces messieurs pour demander à voir le commissaire spécial ?

— Ils avaient, paraît-il, trouvé une bague dans les salons, la veille.

— Raison fausse naturellement, mais trop plausible pour qu'on puisse la soupçonner. Le scénario est facile à reconstituer. Au fait, il y a un point important à établir : par où s'est effectuée la sortie des hommes ?

— Par la porte spéciale du commissaire, celle qui communique avec l'escalier privé.

— Bon, et à quel moment s'est effectuée cette fuite ?

Les deux inspecteurs parurent ne pas comprendre. Le chef de la police reprit :

— Je veux dire, ce départ a-t-il eu lieu avant ou après l'obscurité quasi complète qui s'est produite et qui marque l'instant précis de l'attentat ?

— Après ! répondit sans hésitation un des deux hommes.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument.

— C'est donc de cette pièce même que les bandits ont lancé le courant !

Le Grand Maître haussa les épaules.

— C'est impossible, voyons.

— Tout était impossible dans cette histoire, il n'y a que dix minutes, mon cher monsieur. Et pourtant, voyez par vous-même ! Laissez-moi examiner un instant ce fauteuil.

Le chef de la police se mit à genoux sans un mot de plus et se livra à son petit travail d'inspection. Cela dura bien cinq minutes. Enfin, il se releva.

— Vous avez trouvé quelque chose ? interrogea le Grand Maître.

— Tout ce que je prévoyais. Regardez le parquet devant le bureau du colonel, vous voyez ces deux petites plaques d'acier ?

— Oui.

— Avant... l'incident, le tapis devait les recouvrir, ce qui explique qu'on n'y ait prêté aucune attention. Ce sont elles qui sont en contact avec le courant électrique, transformé je ne sais comment, mais dont vous avez pu juger les effets.

— Mais le fauteuil est en bois et en cuir, lui, ne l'oubliez pas.

— Ne vous fatiguez pas à le soulever, je viens de le faire. Si vous preniez cette peine, vous verriez sous chaque pied une même petite plaque métallique permettant de conduire le courant dans tout le corps du fauteuil habilement truqué. C'est ingénieux, mais il fallait y penser.

— Mais ce truquage, voyons, et ces travaux sous le parquet, comment a-t-on pu les effectuer ? s'effara le Grand Maître.

— Mon cher directeur, remarqua affablement le chef de la police, dans une maison comme la vôtre, où la diversité des services rappelle un véritable ministère, rien de plus facile, croyez-moi, pour une équipe de faux ouvriers, renseignés par quelques complices, de s'introduire dans un bureau et de procéder à toute installation qu'il lui plaira.

— C'est fantastique !

Le chef de la police continua :

— Comme on a pu tout aussi bien enlever des magasins un de ces fauteuils qui sont, si je ne m'abuse, commandés en série, le truquer le plus facilement du monde et au vu et au su de tout le personnel, l'apporter en remplacement de l'autre.

— C'est possible, émit d'un air songeur le Grand Maître, mais en tout cas guère rassurant. Enfin, en attendant, allons toujours voir ce que devient ce malheureux Pulsford.

Ils trouvèrent le docteur, le front toujours soucieux, qui tenait le pouls de la victime.

— J'ai fait deux nouvelles piqûres, expliqua-t-il, il y a une légère réaction qui montre que le colonel vit toujours, mais je n'arrive pas à redonner au cœur le mouvement qu'il faudrait.

Le Grand Maître et le chef de la police demeurèrent un instant devant le corps étendu, cherchant à surprendre un retour de vie sur ses pommettes exsangues et se demandant si ce brave colonel si sympathique et toujours si souriant allait être la première victime des sinistres bandits.

Ils allaient remonter à la Direction, quand la sonnerie du téléphone retentit.

Un des inspecteurs répondit, mais passa aussitôt le récepteur au Grand Maître.

— Allo, oui, commença ce dernier, c'est moi, qu'y a-t-il ?

Le chef de la police le vit réprimer un mouvement nerveux tandis que sa physionomie accusait le plus intense étonnement.

Il écouta un moment sans dire un mot, puis avec un léger sourire raccrocha.

— Vous devinez qui m'a téléphoné, monsieur Belleu ?

Le chef de la police sourit à son tour.

— Au point où nous en sommes, je m'en doute. Le fameux auteur des lettres ?

— Notre ami le Chinois, lui-même.

— Pour vous dire ?

— Simplement ceci — je passe naturellement les formules fleuries : — « La lumière n'a pas sauté pour tout de bon. Cette fois-ci, si l'on fait au colonel le traitement approprié, il sera debout sous peu. Seulement, après le coup de semonce, viendra le coup véritable. La lumière sautera une seconde fois et malheur alors à celui qui sera atteint ».

— C'est encourageant. Et c'est sur ces bonnes paroles qu'il vous a quitté ?

— Non, il a aussi indiqué le moyen de faire revenir le colonel.

— Touchante attention.

« — Je parie par Con-Fu-Tzé, a-t-il dit, que votre imbécile de médecin fait des piqûres d'huile camphrée. Dites-lui d'appliquer plutôt la respiration artificielle. C'est ce que nous faisons toujours à San Francisco. »

...Et comme les deux hommes franchissaient le seuil de la pièce où reposait le colonel Pulsford, ils se rendirent compte qu'il était inutile de répéter le message du Chinois. Aidé de deux infirmiers, le médecin procédait déjà à l'élévation cadencée des bras et à la traction rythmique de la langue.

Il était d'ailleurs rouge de fatigue. A moins que ce ne fût l'effet de l'affront que venait de lui infliger le fils du Céleste Empire.

VIII

M. HUAN LI, POLICIER CHINOIS

Ouvrant la porte, le Grand Maître s'effaça pour laisser passer le chef de la police. La pièce était plongée dans l'obscurité, éclairée vaguement par la seule clarté de l'extérieur, et le Grand Maître, qui ne se souvenait pas d'avoir éteint ses lampes, s'en étonna à part lui. Il pressa un bouton qui était à portée de sa main et demeura figé de stupeur.

Dans le fauteuil faisant face à son bureau, un homme était assis. Un homme qui se souleva légèrement en l'apercevant, s'inclina, sourit et se rassit. Un homme dont le facies et le teint ne laissaient aucun doute sur sa nationalité : un Chinois.

Le premier mouvement de M. Belleu fut de s'élancer sur l'intrus ; mais d'une main où l'on n'aurait pas soupçonné une telle force, le Grand Maître l'arrêta.

— Non, fit-il rapidement, laissez !

Il n'avait pas bougé, mais regardait l'homme du fauteuil.

— Pourrais-je vous demander par où vous êtes entré ? interrogea-t-il sans que sa voix trahît le moindre trouble.

L'homme désigna la fenêtre de la main.

— Par là.

— Ah ! Et par quel moyen s'il vous plaît ?

— En suivant l'échelle qui va jusqu'au sol.

Le Grand Maître alla à la fenêtre, l'ouvrit, et aperçut en effet les montants de l'échelle. Il allait refermer quand une masse sombre étendue sur le sol le frappa.

— Mais... commença-t-il.

Le visiteur inconnu ne lui laissa pas le temps de formuler sa pensée.

— Ne vous inquiétez pas, c'est simplement le faux ouvrier qui depuis plusieurs jours épie vos mouvements. Désirant me substituer à lui, je l'ai momentanément mis hors de combat. Mais il n'a aucun mal, je vous assure. Moi non plus.

Le Grand Maître referma lentement la fenêtre pour se donner le temps de la réflexion. Il ne comprenait plus du tout ce qui se passait. Trop d'événements extraordinaires se déchaînaient depuis deux semaines.

Il alla à son fauteuil, hésita une seconde avant de s'asseoir, sourit de sa crainte et s'installa.

Enfin il rompit le silence.

— Il est sans doute inutile que je vous demande qui vous êtes ?

— Qui sait ? remarqua philosophiquement l'inconnu.

— Vous êtes celui qui m'a écrit trois fois, m'a téléphoné il n'y a qu'un instant, a déclaré — pour employer votre langage — la guerre au Dragon et a causé l'électrocution du colonel Pulsford.

Le Chinois ne se départit pas de son calme, mais tirant un étui de sa poche, y prit une cigarette.

— Pas le moins du monde

Le Grand Maître se pencha et fronça les sourcils.

— Vous dites ?

— Je dis, pas le moins du monde. Lui, c'est l'assassin, moi, je suis l'assassiné. Vous voyez qu'il y a une nuance.

L'espace d'une seconde le Grand Maître crut avoir affaire à un fou. Mais le Chinois, toujours impassible, compléta sa pensée.

— C'est moi qui devais prendre la fameuse automobile 237 et aller faire un petit tour sur la Moyenne Corniche. Vous voyez bien que, moralement, l'assassiné c'est moi.

Accoudé dans son fauteuil, le Grand Maître contempla avec ébahissement l'homme qui souriait. Ainsi, un coin du voile se soulevait. Mais qu'allait-on apercevoir et quelle nouvelle surprise cet intermède réservait-il ?

Le Grand Maître crut bon d'élucider d'abord un point.

— Pardon, remarqua-t-il. Est-ce en ami ou en ennemi que vous venez à nous ? Car enfin, votre façon de vous introduire ici...

— ...Légitime tous les doutes. Evidemment. Mais l'espion soigneusement ficelé par mes soins sur la terrasse, répond à peu près à votre question.

— Si l'on veut. Donc, c'est en ami ?

— Mettez pour l'instant en neutre amical. Nous verrons plus tard.

— Soit. Vous avez à vous plaindre de celui que, pour plus de commodité, nous appellerons le Chinois ?

— Je le suis aussi. Appelez-le plutôt Chang, ça simplifiera les choses. Mais inutile de l'inscrire, ce n'est pas son nom.

Le Grand Maître reposa le crayon qu'il avait saisi et fixa à nouveau son interlocuteur.

— Ainsi, vous avez à vous plaindre de... Chang.

— Je puis « encore » me plaindre parce qu'un autre a pris ma place, mais il s'en est fallu de peu que je ne puisse plus me plaindre du tout.

— Chang voulait votre mort ?

— Il doit la désirer plus que jamais maintenant.

— Pourquoi ?

— Quand un homme désire la mort d'un autre, trois cas peuvent se présenter: il peut désirer sa femme, il peut vouloir le voler, ou bien cet homme sait trop de choses.

— Et dans votre cas ?

— La troisième hypothèse pourrait être la bonne.

— Chang se serait méfié de ce que vous saviez ?

— Il a surtout soupçonné qui j'étais.

— Serait-ce indiscret d'avoir la même curiosité ?

Les yeux bridés du visiteur inconnu cillèrent rapidement et un nouveau sourire éclaira sa figure.

— Chang et moi, nous sommes de très vieilles connaissances. Mais il ne l'a appris que tout récemment. Vous connaissez Shanghaï ?

— De nom et de réputation.

— Nous nous sommes heurtés là-bas pour la première fois ; mais ce serait trop long à vous raconter. Vous avez certainement entendu parler d'un certain scandale qui se déroula il y a deux ans dans le quartier chinois de San Francisco ?

Ce fut au tour du chef de la police à prendre la parole.

— Parfaitement. Un scandale de maison de jeux où une bande, merveilleusement organisée, récolta quelque chose comme cent mille dollars.

— C'est cela, Chang en était, comme il était aussi de la bande qui, trois mois plus tard, opérait à Tia-Juana, sur la frontière mexicaine, ce paradis des joueurs, et que cinq mois après on retrouve à Bruxelles, puis à Zoppott, puis en Russie Soviétique, avant d'aborder l'Allemagne. Partout, enfin où l'on joue et où l'on peut espérer rafler de l'or. Dans toutes ces affaires un homme est là: Chang, et je ne puis vous dire qu'une chose, dont vous devez

d'ailleurs commencer à vous douter : Chang est à Monte-Carlo.

— C'est lui qui a lancé les deux menaces.

— Oui ! Le coup du 6, comme aussi le dernier petit coup qui ne date que d'un instant.

— Comment êtes-vous au courant de ce dernier?

— Vous oubliez que Chang et moi nous étions grands amis.

— Mais dans quel but cette mise en scène? Nous faire chanter? Il devrait pourtant bien savoir que le Casino ne chante plus ! C'était bon jadis.

Le Chinois secoua lentement la tête.

— Non ! Il y a une autre raison. Seulement...

— Seulement?

— Seulement je ne la vois pas.

— C'est pourtant simple ! grogna M. Belleu.

— Non, rectifia l'inconnu, pas si simple que vous croyez. Vous raisonnez avec votre mentalité d'Européen et nous sommes asiatiques. Nous aimons les raffinements qui ne conduisent absolument à rien. C'est ce qui trompe nos adversaires occidentaux. En Chine, la ligne droite n'est guère prisée ; et pour aller de A à B on préfère parcourir un chemin qui semble s'en écarter absolument. C'est tout le génie de notre race. Si Chang a l'air de vouloir vous faire chanter, soyez assurés que son intention est tout autre. Seulement, quelle est-elle? Voilà le problème.

— Selon vous, Chang aurait un but déterminé.

— Indubitablement.

— Et qui se traduira par un gain matériel?

— Exact.

— A la roulette, par exemple?

L'inconnu haussa les épaules.

— Pensez-vous qu'il aurait convié toute la Riviera à cette petite plaisanterie? Non, c'était du bluff.

— Et vous pensez que la menace doit être prise au sérieux?

— Rappelez-vous San Francisco, Tia-Juana, Zoppott, sans parler des événements récents... et de Shanghaï, où je le surveillais.

— A quel titre?

Le visiteur inconnu rompit enfin son attitude de statue. Glissant la main vers la poche intérieure de son veston, il en tira un portefeuille, dont il sortit une carte qu'il tendit au Grand Maître.

Celui-ci la prit, l'examina attentivement et releva la tête.

— Je vous remercie beaucoup, mais comme ce sont des caractères chinois...

— Excusez-moi, c'est l'autre côté que je désirais vous montrer.

Le Grand Maître tourna la carte, la lut, et sans mot dire la passa à M. Belleu. Celui-ci tressaillit.

— Monsieur Huan Li, détective? Ma foi, c'est la première fois que je me trouve avec un collègue chinois.

— Sino-américain, rectifia l'inconnu, je suis né à San-Francisco de parents chinois, mais j'appartiens à la police des États-Unis.

— De mieux en mieux alors, notre collaboration n'en sera que plus facile. C'est donc la police de San-Francisco qui vous a lancé sur les traces de Chang?

— Non ! Les propriétaires de maisons de jeux si joliment plumés par notre ami !

— Ah ! Affaire de police privée. Et depuis?

— Je me promène à la suite de Chang. Et cela m'a mené très loin.

— Mais jamais, avant ces jours derniers, il ne vous a soupçonné?

— Non ! C'est moi qui dressais le plan de ses opérations et en surveillais l'exécution. J'attendais mon heure

pour dévoiler l'organisation complète et prendre tout le monde dans mon filet. Malheureusement, un incident imprévu a tout gâché.

— Lequel ?

— Peu intéressant par lui-même ! J'ignore, d'ailleurs, encore exactement d'où est parti le coup. Toujours est-il que Chang s'est méfié.

— Mais, étant donnée la force de cet homme, comment se fait-il que depuis l'attentat manqué, il n'ait rien tenté contre vous ?

Le sourire du visiteur inconnu se transforma en un rire silencieux qui secoua tout son être.

— Ruse de Chinois contre Chinois ! Mais permettez-moi de garder ce tout petit secret devers moi.

— Soit, et quel est votre but en venant nous trouver ?

— Vous dire de vous méfier de Chang !

— C'est tout ?

— Non, vous dire aussi que je m'offre à vous pour continuer la lutte. J'ai besoin, pour mener à bien ma tâche, d'être informé de ses moindres mouvements. D'un autre côté, je suis seul et Chang a toute sa bande. Je puis avoir besoin d'hommes éprouvés. Enfin, il me faut carte blanche pour aller et venir dans cette maison et dans ses dépendances. Vous vous êtes rendu compte par vous-même que Chang ne se gênait pas pour y travailler ? Voilà pourquoi je viens vous dire : collaborons.

Le Grand Maître était homme de décision et déjà sa résolution était prise. Prenant une carte dans son tiroir, il y traça quelques lignes.

— Voilà, expliqua-t-il, en tendant le sésame à l'étrange visiteur, ce laissez-passer vous ouvre toutes les portes de la maison. D'autre part, Monsieur Belleu que voici, ne demandera, j'en suis certain, pas mieux que de marcher avec vous. Vous voici donc assuré de tout le concours matériel et moral nécessaire.

— Absolument, corrobora le chef de la police. Si mon honorable collègue le veut bien, je le mettrai, demain, en rapport avec M. Pansard qui suit déjà l'affaire et il faut espérer qu'il en est en Chine comme ici : du choc des idées naîtra la lumière.

— Elle naît aussi du contact de deux plaques de métal ! ajouta en souriant le Chinois. Mais il est vrai qu'ensuite l'obscurité est soudaine.

Il s'était levé, mais regardait toujours le Grand Maître en souriant. Celui-ci se méprit sur son attitude.

— Au fait, jeta-t-il brusquement, nous oublions quelque chose : toute peine mérite salaire et je n'ai pas besoin de vous dire...

— Non, c'est absolument bénévolement que j'offre mes services.

— Pourtant...

Le Chinois ne laissa pas au Grand Maître le temps de continuer.

— Non, je suis d'ailleurs déjà payé, et au delà.

Il s'était mis à rire et plissait ses yeux au point qu'il semblait les fermer. Le Grand Maître le contempla étonné.

— Vous comprenez, continua-t-il, que j'ai, moi aussi, lu les petites affiches appelant les joueurs à la rescousse. Aussi, adroitement grimé avec une perruque et une barbe, j'ai joué le 6 sans arrêt, en plein et avec le maximum. Et je n'ai pas été assez sot pour aller reperdre aux autres tables.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama le Grand Maître en riant.

Il ouvrit sa porte, et ayant serré la main à M. Belleu, s'écarta pour laisser passer les deux hommes. Comme le Chinois s'inclinait encore et sortait à reculons, il se heurta à M. Godoy qui passait.

Celui-ci le contempla ahuri et pénétrant dans le bureau du Grand Maître, referma la porte derrière lui.

— Ah çà ! mais c'est le Chinois ?

Le Grand Maître s'était déjà rassis et attirant le paquet de lettres à signer procédait à ce travail.

— Oui, mon cher Godoy, c'est le Chinois ! ou, pour parler plus exactement, c'est un Chinois. Car le Chinois donne énormément en ce moment à Monte-Carlo.

— Mais d'où sort-il, alors ? Je suis certain de ne l'avoir pas vu passer.

— Ah ! voilà. D'où il sort ? Tenez, de là-bas, de la fenêtre et si vous regardez bien vous en verrez même un autre.

M. Godoy souleva le rideau et, du regard, explora la petite terrasse.

— Je ne vois rien, monsieur le directeur.

— C'est alors qu'il aura filé, c'est souple comme une anguille, ces Chinois, vous savez. Il sera remonté au ciel. Mais méfiez-vous, Godoy ; surveillez les Chinois Il en pleut. Et tenez, savez-vous, ce que j'ai remarqué et ce que je n'avais pas vu jusqu'à ce jour ?

— Non, monsieur le directeur.

— C'est que vous avez, vous aussi, quelque chose de chinois dans la figure. Vous êtes sûr que vos parents n'étaient pas de Pékin ou de Shanghaï ?

— Absolument, monsieur le directeur, protesta en riant M. Godoy.

— Allons, tant mieux, mais suivez mon conseil, surveillez les Chinois.

Sur quoi, ayant vu son secrétaire sortir avec le courrier signé, le Grand Maître se dirigea vers la fenêtre pour s'assurer du temps et téléphona à un ami afin d'organiser une partie de golf pour le lendemain. Mais c'est d'un ton autoritaire qu'il déclina l'invitation pour le soir même d'une partie de mahjong.

— Merci, merci beaucoup, expliqua-t-il, pas de jeux chinois, je sors d'en prendre !

IX

QUAND L'OUEST ET L'EST SE RENCONTRENT

M. Pansard, en entrant ce matin-là dans son bureau, manifesta, comme il l'avait fait les deux jours précédents, son mécontentement.

— Ah çà ! grommela-t-il, ce fameux Chinois va-t-il finir par s'amener ?

Le fait est que ledit Chinois semblait ne mettre aucune hâte à faire sa connaissance et M. Pansard, qui tout d'abord avait bondi en apprenant qu'un collaborateur asiatique lui était adjoint, se prenait, devant pareil dédain, à souhaiter la venue, redoutée peu de temps avant.

Un peu de réflexion lui avait en effet montré qu'il serait peu habile de sa part de se priver d'un pareil concours.

D'après ce qu'avait dit M. Belleu, ce Chinois semblait en savoir long. Il ne restait donc à M. Pansard qu'à en tirer parti sans rien livrer en échange.

— Beaucoup de clients, ce matin ? demanda-t-il donc en prenant place à son bureau.

— Peuh, le lot habituel.

— C'est bon, amenez-moi ça et au trot.

Les clients, en effet, ne valaient guère mieux que le

« Peuh ! » dédaigneux du secrétaire, et ce fut vite expédié.

Il ne restait qu'un camelot, au col relevé et à la casquette rabattue, arrêté vers les deux heures du matin, sur un banc, avenue de la Victoire, pour défaut de papiers et refus de circuler.

— On l'a fouillé ?

— Oui, chef, voilà tout ce que l'on a trouvé sur lui.

L'agent de service s'approcha du bureau, et d'une enveloppe, fit glisser devant M. Pansard une poignée de grains de riz de la plus belle qualité.

M. Pansard ne put s'empêcher de sourire.

— Il l'a peut-être volé, mais ça ne peut guère le maintenir longtemps en prison. Seulement il y a le reste ! Et pas de papiers, vous dites ?

— Oui, chef.

Comme si un prestidigitateur eût guetté cette réplique, un papier blanc, plié en quatre, voltigea à travers la pièce et s'abattit sur le buvard même de M. Pansard.

Celui-ci, abasourdi, releva la tête.

Le camelot n'avait pas bronché, mais quelque chose dans son attitude semblait bizarre. Prenant le papier, M. Pansard vit qu'il lui était adressé. Il l'ouvrit rapidement et en prit connaissance. Il était bref, mais suffisant pour expliquer le haut-le-corps qu'il ne put maîtriser.

« Au grand détective français, M. Pansard, son chétif émule, Huan Li. »

La décision de M. Pansard fut vite prise.

— Faites sortir tout le monde, sauf Monsieur, ordonna-t-il à l'agent de service.

Il n'y eut plus que les deux hommes dans la pièce et pour la première fois M. Pansard et le Chinois tant attendu se trouvèrent face à face.

M. Pansard s'était levé.

— Le détective chinois annoncé par M. Belleu ? commença-t-il. Je vous avais reconnu de suite.

Huan Li ne sourit même pas à ce léger mensonge, mais s'inclina silencieusement. Il avait ôté sa casquette et son cache-nez crasseux, dévoilant son facies qui ne laissait aucun doute sur sa race.

— Pourrais-je vous demander, continua M. Pansard, l'utilité de ce petit coup de théâtre?

Huan Li esquissa un sourire.

— Le désir de voir opérer la police française. En Chine, les agents sont bien plus brutaux. Les vôtres ne m'ont même pas démoli une côte.

— La police française s'honore de sa douceur, déclara M. Pansard,

Huan Li lui coupa la parole.

— Oh ! ce n'est pas ça. Ils tapent comme les autres, seulement, ils ne savent pas frapper aux bons endroits.

L'expression de M. Pansard tint le milieu entre la figue et le raisin.

— Mais ceci n'est que bagatelle, continua le Chinois. Mon cher collègue, je suis heureux de vous rencontrer et de vous apporter ma modeste collaboration.

M. Pansard serra la main offerte et pour se donner une contenance tendit au visiteur son étui à cigarettes.

— Merci, j'en avais sur moi cette nuit, mais vos agents se les sont partagées.

Quelque chose énervait M. Pansard. Par cette arrivée imprévue le Chinois détruisait le plan échafaudé. C'était lui qui dominait la situation Il avait attiré sa chaise tout contre le bureau et souriait, sans mot dire. Mais dans ce sourire, il y avait une supériorité presque blessante. M. Pansard rompit le silence.

— Puisque nous devons collaborer — et croyez que pour ma part j'en suis enchanté — ne pensez-vous pas que la première chose à faire serait que je vous mette au courant exact des choses?

Huan Li se contenta de secouer la tête.

— Non ? s'étonna M. Pansard.

— C'est-à-dire inutile ! J'ai beaucoup appris cette nuit.

— Sur votre banc de l'avenue de la Victoire ?

— Non, en me frottant les épaules sur celui de votre commissariat. Vos agents semblent extrêmement intéressés par tous ces événements. Je n'ai eu qu'à les écouter. Ils ont émis sur vous des appréciations qui vous feraient rougir de plaisir.

M. Pansard ébaucha une inclinaison de tête, mais l'arrêta brusquement, ne sachant si les paroles du Chinois ne devaient pas être prises ironiquement.

— Je sais que l'assassin du jeune Hollandais court toujours, mais que le plus grand optimisme n'en règne pas moins.

Cette fois le doute n'était plus possible, seulement cela était dit avec une telle douceur d'expression, qu'il aurait vraiment fallu être de bien mauvaise composition pour se fâcher.

— Cela d'ailleurs n'a aucune importance, continua le Chinois. Ainsi que je l'ai dit à votre chef hiérarchique, M. Belleu, cet assassinat n'est qu'un tout petit incident dans une guerre beaucoup plus vaste.

— Ah ! oui, ricana M. Pansard, la lutte contre le Dragon. M. Belleu m'a raconté ça.

— Naturellement, la lutte contre le Dragon. Le reste ? Peuh ! simple bagatelle.

— On voit bien que vous n'avez pas, chaque matin, dix reporters qui conjurent la justice de confier l'affaire à un autre.

— Question de vanité simplement. En Chine, quand un cas pareil se présente, le mandarin en cause donne une satisfaction à son orgueil, mais ne compromet pas le succès final. Il se suicide.

La cigarette tomba des lèvres de M. Pansard.

— Merci ! C'est tout ce que vous avez à me proposer ?

Huan Li sourit.

— La perte serait trop grande. Je citais un simple exemple ; et puis nos efforts combinés ne seront pas de trop pour la tâche qui nous attend.

— Mais de votre côté, je suppose que vous n'êtes pas resté inactif. Vous avez dû échafauder des hypothèses.

— Plus que vous ne l'imaginez. J'ai passé chaque jour près d'une heure à contempler un grain de riz.

— Plaît-il.

M. Pansard, qui s'attendait à tout, sauf à cette réponse, s'était à demi soulevé de son fauteuil et contemplait Huan Li d'un regard ahuri.

— Oui, reprit ce dernier avec calme, un grain de riz. Vous ne saurez jamais, vous autres Européens, tout ce que l'on peut y trouver de consolant et de stimulant.

— Ah ! répéta M. Pansard, comme en écho, un grain de riz ? Comme ceux-là ?

Il plongea sa main dans le petit tas et en fit couler entre ses doigts.

— Exactement. Pour ma part, je n'aborde jamais un problème, sans m'inspirer de sa philosophie. Prenez-en un et soupesez-le. Ce n'est rien, et pourtant toute la sagesse de l'Extrême-Orient y est contenue. Nous n'étions encore qu'un peuple en enfance, qu'il avait déjà atteint sa perfection. Il avait vu tout le passé et contenait tout l'avenir. Il en savait plus que Confucius et que tous nos sages. Regardez-le, quelle leçon de patience, d'humilité et de foi il nous donne ! Le temps a beau passer, il ne désespère jamais. Il peut rouler dans un coin, être oublié, dédaigné, que lui importe ! Il sait qu'il peut attendre, car il est l'image de la vie. Tout est en lui, depuis le bien jusqu'au mal, depuis l'amour jusqu'à la mort.

— Le crime aussi ?

— Aussi.

— Ma foi ! remarqua M. Pansard en riant, il ne me serait jamais venu à l'idée, quand un crime a été commis, de me mettre en contemplation devant un grain de riz.

— C'est sans doute pourquoi tant de crimes restent impunis ! conclut placidement Huan Li.

M. Pansard reposa les grains qu'il triturait dans sa paume et se leva.

— Pour ma part, cher monsieur Huan Li, vous me permettrez de préférer des preuves plus convaincantes. Serait-il indiscret de vous demander jusqu'où votre grain de riz vous a conduit dans l'affaire présente?

— Avant de dresser sa pointe verte, le grain doit germer.

— Autrement dit, nous sommes aussi avancés l'un que l'autre?

— Pas tout à fait. J'ai l'avantage d'avoir concentré ma pensée. Le grain est dans le sillon.

M. Pansard, qui arpentait la pièce les mains dans les poches, éclata de rire.

— Évidemment ! mais méthode pour méthode, j'aime mieux la mienne : un indice, une théorie personnelle, des pistes que l'on suit avec acharnement, des faits qui s'accumulent, en se contredisant parfois et puis, enfin, la vérité toute nue qui vous donne une éclatante revanche.

— Le grain de riz qui éclate et sourit au soleil !

— Si vous y tenez. Gageons que ma méthode, vieille comme toutes les polices du monde, saura battre la vôtre à plate couture.

— Tenu ! accepta Huan Li, sans qu'un pli de son visage eût bougé. Mais alors, chacun pour soi.

M. Pansard se cabra.

— Ah ! mais non. Nous devons, par ordre, unir nos efforts, collaborons donc. Mais chacun à notre manière.

— Je vous entends. Que chacun de nous dise à l'autre

ce qu'il sait ou apprendra, en laissant à celui-ci le soin de conclure?

— C'est cela même, et si vous voulez que nous commencions tout de suite...

— Il n'est jamais trop tôt pour ensemencer le champ fertile ! accepta de sa voix chantante Huan Li. Mais que puis-je vous apprendre que vous ne sachiez déjà?

M. Pansard se rassit à son bureau et sortit un dossier d'un des tiroirs.

— D'abord, cher monsieur Huan Li, je vous avouerai que je ne partage pas du tout votre façon de voir. Pour ma part, mon opinion est faite ; c'est la caisse du Casino que l'on vise. Deux menaces ont été suivies d'exécution, gare à la troisième. Je parierais qu'elle n'est pas loin.

— Ne pariez pas, vous avez gagné. Seulement, il serait plus juste de dire qu'elle a eu lieu !

En dépit de ses efforts, M. Pansard bondit.

Huan Li, aussi calme et aussi flegmatique, ne broncha pas.

— Monsieur Huan Li, articula un peu sèchement M. Pansard, vous oubliez que je suis en communication incessante avec le Casino et qu'un événement de cette gravité m'eût été signalé sur-le-champ.

— Du moins, si je n'avais pas intercepté la communication : la voici !

Huan Li se pencha et faisant sauter les fils qui maintenaient le retroussé de son pantalon, en tira un mince rouleau de cette étoffe sur laquelle avaient, déjà, été écrites les lettres précédentes.

Il le tendit à M. Pansard qui le lui arracha des mains.

Ce qu'il y lut lui fit assener un coup violent sur le bureau.

« Les Illustres Mandarins, y voyait-on tracé au pinceau, sont aveugles et sourds. Pour la troisième et dernière fois un mal étrange va frapper le Dragon. Ensuite

l'irréparable s'accomplira. Que les Mandarins, plus bêtes que des poussahs ventrus, ne s'en prennent alors qu'à eux-mêmes. »

— Tonnerre ! Et vous n'avez porté ce document à personne?

— A personne.

— Mais pourquoi?

— Pour en finir avec les préliminaires et me trouver enfin en face du vrai danger !

— Toujours votre théorie?

— Le grain de riz de la récolte dernière ne diffère en rien de celui de la récolte d'il y a cent ans !

M. Pansard leva la main.

— Je vous en supplie, laissons là les grains de riz. Je ne sais si vous vous rendez compte de la situation !

— Elle est on ne peut plus nette.

— Vous avez un projet alors?

— Le plus simple : attendre.

— C'est tout ce que vous proposez : il faut agir, voyons.

— Non, pour la simple raison qu'il est trop tard. Il y a trois jours que ce petit document est entre mes mains. Or, vous n'êtes pas sans avoir remarqué que c'est régulièrement trois jours après les menaces que les attaques se précisent.

— C'est pour aujourd'hui, alors ? Et vous ne vous précipitez pas à Monte-Carlo?

— Non, car j'ai comme une idée que l'attaque, cette fois-ci, sera un peu différente et se produira certainement avant l'heure fatidique : 4 h. 20. C'est une intuition !

— Ah oui... au riz.

Huan Li dédaigna cette aspostrophe et se contenta de sourire.

— Donc, pourquoi sortir d'ici? Nous y sommes très bien et il y a le téléphone. Si quoi que ce soit se produit, vos hommes sauront nous alerter.

M. Pansard arpenta à grandes enjambées son bureau. Il se sentait devenir fou. Que devait-il faire? Partir et laisser là — car il pouvait difficilement le mettre à la porte — ce Chinois qui devait en savoir bien plus long qu'il ne l'avouait? N'était-ce pas lâcher la proie pour l'ombre?

Sa décision fut brusquement prise.

— Soit, dit-il, mon bureau est à votre disposition. Je vous demanderai seulement la permission de poursuivre l'exercice de mes fonctions.

Huan Li s'inclina en signe de remerciement et tirant un fauteuil vers un recoin de la bibliothèque, s'y installa de manière à être caché par le dossier.

— Là, expliqua-t-il, je serai invisible pour vos visiteurs et je suis certain que la leçon de chose policière, à laquelle je vais assister, me sera une source d'admiration nouvelle pour la police occidentale.

M. Pansard, qui appuyait déjà sur le bouton de sa sonnette, ne répondit rien. Il commençait à comprendre les intonations de son collaborateur.

— A la première personne ! jeta-t-il à son secrétaire.

C'était une jeune péripatéticienne qui venait rendre compte de certaines peccadilles et à laquelle succéda un jeune homme, trop bien mis, en difficulté avec le Code pénal.

A ces deux-là, s'en ajoutèrent divers autres, hommes et femmes, comme on en rencontre dans les antichambres des commissariats.

Si Huan Li avait désiré une leçon de choses il était servi à souhait et devait se frotter les mains.

L'horloge marquait midi moins le quart, et M. Pansard devant le mutisme de Huan Li se demandait si ce dernier s'était endormi, quand la sonnerie du téléphone retentit.

M. Pansard porta rapidement le récepteur à son oreille.

— Allo ! Monte-Carlo? Ici, la Sûreté de Nice. J'écoute.

Le fauteuil de Huan Li pivota sur lui-même, faisant apparaître le Chinois.

— Je me disais aussi, remarqua-t-il, que cela ne pouvait tarder !

Il avait pris un crayon et une feuille sur une tablette destinée à quelque dactylo et, tout en ne perdant pas de vue M. Pansard, il s'amusa comme par jeu à tracer quelques mots sur le papier. Ceci fait, il le plia en quatre.

M. Pansard venait de raccrocher et regardait Huan Li.

— Monsieur Huan Li, commença-t-il, savez-vous ce qui est en train de se passer à Monte-Carlo?

— La troisième menace?

— Exactement. Savez-vous sous quelle forme?

Huan Li joua négligemment avec le papier et finit par le tendre à M. Pansard.

— Voici qui va, peut-être, nous l'indiquer?

M. Pansard le déplia, y porta les yeux et émit un juron.

Il ne portait pourtant qu'une simple ligne : « Ça va être au zéro à faire des siennes ! »

— Vous le saviez? Mais comment? Car à moins d'être complice...

Huan Li éleva la main en signe de protestation.

— Ce qui expliquerait, évidemment, que je vous aie retenu dans ce bureau ! Hélas non, cher monsieur Pansard, simple résultat d'un peu de concentration. Réfléchissez vous-même : Quel est l'unique numéro qui, à la roulette, assure un gain certain à la banque? Le zéro ! Et ce n'est pas en vain qu'il a été surnommé : « le numéro de la Maison ».

» Mais à une condition : Que les joueurs ne misent pas sur lui.

» Faites donc sortir sans arrêt tel ou tel numéro pour allécher les pontes ; puis, quatre ou cinq fois de suite amenez votre zéro. Vous verrez, alors, l'état où vous mettrez votre public.

» Il aura l'impression que la machine joue contre lui. Et c'est quand il a cette idée-là, en tête, qu'il est dangereux.

» C'est le coup du 6 renversé.

» C'est le seul que le Casino ne puisse affronter. »

M. Pansard s'effara.

— Que faire, alors? C'est effroyable!

Huan Li haussa les épaules.

— Nous rendre sur place, par acquit de conscience, mais soyez tranquille. Vous apprendez certainement en arrivant que la partie, à la table en question, vient d'être interrompue. Ah! les ennemis du Dragon ont montré cette fois qu'ils étaient forts. Ils ont atteint leur but.

— Vous en convenez.

— Je n'ai pas dit... le but final.. Là, je ne change pas ma manière de voir.

M. Pansard avait ouvert la porte et s'effaçait pour laisser passer Huan Li.

Celui-ci, qui allait franchir le seuil, se ravisa et revint sur ses pas.

— Vous cherchez le petit papier? questionna M. Pansard.

— Non, mon riz. L'affaire n'est, hélas! pas encore résolue et je crois que j'aurai encore à méditer.

Et glissant le riz dans sa paume. il l'enfouit dans la poche de son veston.

— Maintenant, déclara-t-il, en route pour Monte-Carlo.

X

LA GARDE AUTOUR DU DRAGON

Il y avait exactement huit jours que le petit événement relaté dans le chapitre précédent s'était déroulé au Casino de Monte-Carlo. Huit jours où, pour employer l'expression imagée qui avait alors eu cours : « le zéro s'était déchaîné ». Depuis, aucune nouvelle attaque ne s'était précisée et nulle lettre de menace n'était parvenue. Mais en dépit de ce calme relatif, toutes les énergies étaient en éveil. C'était le calme avant la tempête.

Et surtout M. Pansard veillait tandis que dans son ombre Huan Li se contentait de sourire.

Ni l'un ni l'autre ne démordaient de leur théorie ; mais rien jusqu'ici n'avait apporté confirmation ou infirmation.

« C'est la caisse qui est visée, soutenait M. Pansard et c'est au Casino que se déclenchera l'attaque ».

Fort de quoi, il se multipliait, cherchant à avoir l'œil ouvert sur tout, n'épargnant ses soupçons à personne.

Sans parler des « mouches » qu'il entretenait — et à quoi Huan Li avait opposé ce qu'il avait baptisé des « fourmis » — on l'avait vu, déguisé en croupier, notant

les numéros jetés par les joueurs. Aucun, malheureusement, n'avait été le point de départ d'un beau message.

On l'avait vu, encore, un matin, essayer toutes les boules du Casino, dans la crainte que l'ennemi n'eût l'idée d'en remplir une d'explosif.

Mais là encore il en avait été pour ses frais d'imagination, accompagnés d'aimables sarcasmes de Huan Li, qui, chose curieuse, semblait ne rien ignorer.

Enfin, un soir l'événement tant attendu se produisit.

Il devait être onze heures et il y avait première à l'Opéra. Aux entr'actes, la foule, plus dense que les autres soirs, se pressait autour des tables, quand une joueuse qui, jusqu'alors, avait ponté sans se faire remarquer, sortit un papier de son sac.

— Ma foi, déclara-t-elle, tant pis ! Une amie m'a envoyé un système prétendu infaillible, je vais le suivre quoi qu'il puisse m'en coûter.

La phrase avait été dite à voix si haute que M. Pansard, assis derrière le chef de partie, ne put que l'entendre comme tout le monde.

Il fut sur le point de se dire qu'un système aussi franchement avoué ne pouvait rien recéler de mystérieux, mais il se ravisa. Ce fut donc l'esprit en éveil, qu'il tira son calepin, et inscrivit les chiffres l'un après l'autre.

Le système demandait apparemment que la joueuse misât sur plusieurs numéros à chaque coup ; et dès la première bille, M. Pansard sursauta. Les nombres indiqués au croupier se coordonnaient et de leur réunion était né un mot.

M. Pansard le traduisit sur-le-champ, se demandant avec anxiété si, une fois encore, le fil allait se rompre ou si, au contraire, la phrase complète lui ouvrirait la piste cherchée. Son doute ne fut pas de longue durée.

Coup après coup amena un mot nouveau, sans que la

jeune femme — cynisme ou inconscience — parût se douter de la surveillance dont elle était l'objet.

Mais était-elle complice ou victime?

La phrase fut enfin complète et M. Pansard dut fermer une seconde les yeux pour ne pas révéler la flamme de triomphe qui les illumina. Un enfant ne se serait pas mépris sur sa signification.

« Ce soir, sur la route de Menton, au quatrième tournant après le pont frontière. Contemplez le ciel. Direction sud-sud-est. Elévation 45°. Minuit ».

M. Pansard consulta sa montre-bracelet. Il était moins vingt-cinq, il avait plus que le temps nécessaire pour être exact au lieu de rendez-vous. Confiant la surveillance de la joueuse à un de ses hommes, il gagna la sortie et fut bientôt à sa voiture.

L'instant d'après, le moteur ronflait et M. Pansard, le cœur joyeux, gagnait la route de Menton.

— A nous deux ! lança-t-il en tendant le poing contre l'invisible ennemi.

Il faisait une de ces nuits étoilées comme on en connaît l'hiver sur la Riviera.

Une de ces nuits où les amoureux, quoi qu'ils en aient, lèvent les yeux au ciel et unissent leurs pensées dans l'infini. M. Pansard s'aperçut bien qu'il était au centre d'une nuit merveilleuse, mais ce fut pour se féliciter simplement qu'il ne plût pas.

Quelques minutes lui firent atteindre le pont où se trouve la plaque frontière. Enfin, il fut au quatrième tournant et stoppa. Il était parvenu au point du rendez-vous ?

Il regarda autour de lui et se rendit compte qu'il était seul. Il réfléchit, pourtant, que sa présence à cette heure et en ce point précis risquait d'effaroucher l'adversaire et de le mettre en fuite.

Sautant à terre, il se livra à un rapide examen des

environs. A quelque cinquante mètres de là débouchait un chemin où s'amorçait une rampe conduisant à une villa particulière. L'emplacement était parfait pour dissimuler une auto. Il eut tôt fait de mettre son projet à exécution.

Ce qu'il importait de faire sans délai était de s'orienter conformément au message. C'est à quoi s'occupa M. Pansard. « Direction sud-sud-est, élévation 45° ». Le problème ne pouvait présenter aucune difficulté pour un homme ayant fait la guerre comme officier d'artillerie.

M. Pansard décrocha la petite boussole qu'il portait à sa chaîne de gousset. Il ne restait qu'à fixer approximativement l'élévation et, là encore, ce fut jeu d'enfant.

Partant de l'horizontale, M. Pansard traça en imagination une ligne qui coupait, environ par la moitié, l'angle formé avec la verticale. Il vit la montagne piquée de points lumineux et calcula que la bissectrice devait aboutir vers son sommet. Il ne s'était pas trompé. Sur une éminence, contre le ciel, une enseigne lumineuse brillait étrangement disposée : la croix de Lorraine.

M. Pansard contempla cette croix tout en cherchant à rassembler ses souvenirs. Il se souvint, enfin, qu'elle marquait l'emplacement du Vistaéro, hôtel célèbre pour la vue dont on y jouissait et pour les parties fines que les noctambules de Monte-Carlo avaient accoutumé d'y organiser.

Il fut sur le point de retourner à sa voiture pour gagner un café et téléphoner à un de ses agents d'aller sur-le-champ enquêter au Vistaéro. Il réfléchit que l'heure indiquée — minuit — était proche, et que, quelle que fût la rapidité de son homme et la sienne, ils n'arriveraient jamais à temps.

Un fossé s'offrant sur un des côtés de la route, il s'y tapit en ayant soin de ne pas perdre de vue la croix du Vistaéro et attendit.

Plusieurs autos passèrent qui ne s'arrêtèrent ni ne ralentirent. Il n'y prit pas garde.

Ce qu'il guettait, c'était la voiture qui stopperait et dont descendrait une personne, homme ou femme, qui sans raison apparente s'intéresserait à l'astronomie et levant les yeux au ciel, fixerait une constellation, non prévue par les cartes : S. S. E., élévation 45.

Enfin les deux aiguilles se chevauchèrent et, comme pour confirmer le fait, l'horloge d'un clocher égrena dans le lointain les douze coups de minuit.

M. Pansard, tous nerfs tendus, concentra son attention sur la croix de Lorraine.

Il la vit brusquement s'éteindre comme si un souffle brutal l'eût balayée. Puis, après quelques secondes, se rallumer à nouveau. Seulement, ce n'était plus, cette fois, une croix de Lorraine que formaient les signes électriques mais un V lumineux avec un point au centre.

M. Pansard ne put retenir une exclamation vite étouffée. Tirant son carnet et allumant son briquet, il allait tracer sur une feuille blanche le signal qui indiquait maintenant aux curieux ou aux complices l'hôtel célèbre, quand une voix, jaillie du fossé à quelques mètres de lui, le fit sursauter.

— Curieux, n'est-ce pas ? Avouez que je n'ai pas eu tort de vous inviter à venir constater ce petit phénomène de vos propres yeux ?

D'un bond M. Pansard fut sur la route et se précipita vers l'endroit d'où était partie la voix.

— Vous ! vous ! bégaya-t-il, incapable d'en dire plus long.

Devant lui, M. Pansard avait Huan Li qui, à son tour, s'extrayait du fossé et souriait. Du moins, il est permis de le croire.

XI

LE SIGNAL DANS LA NUIT

Il y eut un moment de silence qu'occupa M. Pansard à reprendre ses esprits.

— Ainsi, commença-t-il, vous avez déchiffré le message comme moi ?

Huan Li, qui époussetait le bas de son pantalon, attendit la fin de cette petite opération pour répondre.

— Erreur de vos esprits, illustre détective !

— Ce n'est pas vous ou un des vôtres qui avez capté les chiffres ?

— Non ! Mais c'est moi qui les ai fait lancer.

M. Pansard, les poings serrés, dut se contenir pour ne pas sauter sur le Chinois.

— C'est vous ? répéta-t-il en martelant les mots.

— Moi-même, par l'entremise d'une de mes fourmis car décidément j'aime mieux cette appellation que mouches. Les fourmis s'intéressent beaucoup aux tas de riz !

— Mais pourquoi ?

La question claqua comme une menotte qui se referme. Huan Li ne se démonta pas pour si peu. Il s'était avancé

sur la route et se dirigeait vers le chemin où M. Pansard avait garé son auto.

— Je pourrais vous répondre : Pour vous procurer l'occasion de jouir d'une nuit enchanteresse ! En Chine, pareille nuit serait célébrée par mille poètes. Mais j'aime mieux vous dire toute la vérité : pour vous faire lever les yeux au ciel, direction S. S. E., élévation 45.

— Une de vos plaisanteries encore, je suppose, ce changement à vue du signal lumineux ?

— Nouvelle erreur, illustre ami. J'ai constaté un phénomène et j'ai voulu avoir votre avis. Car la piste où il mène est tellement dangereuse...

Les deux hommes étaient arrivés à l'automobile et Huan Li ouvrant la portière s'était glissé sur le siège d'avant. Maîtrisé par ce sang-froid, M. Pansard monta à son tour et allait mettre en marche quand Huan Li l'arrêta d'un geste.

— Regardez, dit-il simplement.

Sur la gauche de la voiture, au sommet de la colline, l'enseigne lumineuse flamboyait dans la nuit.

— Tout à l'heure, reprit Huan Li c'était une croix de Lorraine. Il y a trois jours un hexagone assez bizarre. La semaine passée, c'était une croix de Saint-André. Aujourd'hui, comme vous le voyez, c'est un V. Ils me semblent avoir un jeu assez complet d'enseignes, là-haut. Maintenant, ont-elles un sens caché ou ne faut-il y voir qu'une adroite publicité ? Ça, c'est un point à élucider. Mais qui sait, si là, ne se cache pas une parcelle de la vérité que nous cherchons !

— Comment avez-vous été amené à y penser ? interrogea M. Pansard, l'esprit en éveil.

— Les étoiles sont un peu les grains de riz du ciel, je les contemple quand mon âme a besoin d'élévation. Le hasard m'a fait découvrir une constellation qui ne figure sur aucune carte. La chance a fait le reste.

— Vous avez remarqué quelque chose ?

— Ceci : chaque fois qu'un événement — et vous savez ceux dont je veux parler — s'est produit, il a été précédé, vingt-quatre heures auparavant, par un changement du signal lumineux.

— Coïncidence, peut-être.

— Oui, c'est ce que s'est dit le premier Chinois qui vit un épi de riz sortir du bourbier où était tombé un grain. Je ne crois pas aux coïncidences qui se répètent.

— Selon vous, le Vistaéro serait donc le repaire des bandits ?

— La vue y est admirable et l'on y rencontre des gens... très bien.

Huan Li appuya sur ces derniers mots et les répéta à deux reprises.

— Des gens très bien... que l'on peut soupçonner ?

— Oh non, non, des gens très bien, insoupçonnables. Lady Lydia Clara de Vere, par exemple.

M. Pansard eut un brusque haut-le-corps.

— Oui, lady Lydia Clara de Vere, une très grande dame, mais qui était au Vistaéro, le jour où le signal a changé pour la première fois — c'est-à-dire vingt-quatre heures avant l'assassinat du jeune Hollandais. Le jour où le signal a changé à nouveau — c'est-à-dire vingt-quatre heures avant la première attaque contre notre ami le Dragon rouge et noir. Bref, toujours vingt-quatre heures avant un des petits incidents dont vous n'avez certes pas perdu la mémoire !

M. Pansard ne le laissa pas continuer.

— Folie, monsieur Huan Li, folie que tout cela ! Vous savez bien qui est lady Clara de Vere.

— Aussi ai-je dit qu'elle était insoupçonnable ! conclut philosophiquement Huan Li. Ce qui n'empêche pas tout ce que je vous ai avancé d'être exact et que vous ne puissiez, peut-être, en faire votre profit.

M. Pansard haussa les épaules et, appuyant machinalement sur l'éclairage de ses phares route, inonda l'espace d'un faisceau aveuglant.

— Nous partons ? questionna Huan Li.

— A moins que vous ne teniez à rester en contemplation devant ce signal ?

— Non, j'aurais seulement aimé demeurer ici, ou plutôt, à l'endroit où ce chemin débouche sur la route. La nuit est belle et qui sait si elle nous a tout révélé !

Ne voulant pas paraître, trop ouvertement, dédaigner le Chinois, M. Pansard acquiesça à ce désir. Eteignant ses phares, il eut tôt fait d'amener la voiture à l'endroit désigné.

Leur attente ne fut pas longue.

Il y avait à peine cinq minutes qu'ils étaient en faction, et plusieurs autos étaient déjà passées sans que Huan Li manifestât la moindre curiosité, quand le bruit d'un moteur lui fit dresser la tête.

Il écouta quelques secondes les yeux clos, puis sourit. Le bruit de ce moteur devait lui être familier et lui donner la certitude de ne pas se tromper. Là-bas, au bout de la route, dans l'entonnoir noir qui s'enfonçait dans la nuit, une clarté trembla et se rapprocha à toute vitesse. Sans que M. Pansard y prît garde, la main droite de Huan Li s'était glissée vers le bouton de mise en marche tandis que la gauche se posait sur celui des phares.

La voiture inconnue — un torpédo sport grand luxe — n'était plus qu'à une centaine de mètres, quand l'action de Huan Li se déclencha. Brusquement, le bruit du moteur éclata, tandis que les deux phares projetant leur clarté violente coupaient la route d'un obstacle lumineux. L'occupant du torpédo perçut cette clarté et entendit le bruit du moteur. Il dut croire qu'une auto venant par une route transversale allait déboucher et

provoquer une catastrophe. Au risque de capoter, il freina brusquement et s'immobilisa devant la voiture de M. Pansard.

La vision de la personne au volant du torpédo arracha un cri au policier.

Il avait devant lui une femme dont les cheveux dorés s'échappant d'un casque de cuir, les yeux immenses, le visage énigmatique et le manteau d'hermine faisaient une vision que l'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait aperçue : lady Lydia Clara de Vere.

Elle attendit quelques secondes, mordillant nerveusement sa lèvre, puis ne voyant rien, bondit en avant et fut bientôt dévorée par le virage :

— Lady Lydia ! s'exclama dans un véritable cri d'angoisse M. Pansard.

— En personne ! répliqua simplement Huan Li.

M. Pansard se tapa le front.

— C'est impossible, voyons, et pourtant, pourtant...

Huan Li comprit le travail qui se faisait dans cet esprit. Le doute venait de s'y insinuer. Il vit le moment psychologique et ne fit aucune fausse manœuvre.

— Monsieur Pansard, commença-t-il, en mettant dans ses paroles une énergie que le policier ne lui connaissait pas encore, voulez-vous vous fier à moi et apprendre quelques-uns des petits secrets que j'ai pu percer à jour ?

La réponse de M. Pansard n'était pas douteuse.

— Dans ce cas, remettez en marche et venez vous désaltérer chez moi, à l'hôtel de Paris. Nous y serons dans dix minutes, et je ne vous donne pas le double de temps pour que vous ayez changé d'avis.

M. Pansard ne répondit pas, mais se contenta de démarrer brusquement.

Moins de dix minutes après il freinait devant l'hôtel de Paris où Samba, toujours souriant, s'empressa à leur

rencontre. Comme les deux hommes gravissaient les marches, Huan Li se retourna.

— Je crois, monsieur Pansard, que vous n'allez pas perdre votre temps chez moi. A condition — et les yeux du Chinois pétillèrent de malice — que vous aimiez la musique ?

M. Pansard le regarda, interloqué.

— J'aurais dû, reprit Huan Li, dire : le phonographe !

Et comme le policier, ahuri, se demandait si, une fois de plus, il n'allait pas être victime d'une plaisanterie de son trop malin confrère, celui-ci ajouta : « J'ai toute une série de disques que je désirerais vous faire entendre. Je suis certain qu'ils vous plairont. »

XII

SUR UN AIR DE PHONOGRAPHE

La chambre de Huan Li à l'hôtel de Paris ne différait en rien des autres chambres de ce célèbre établissement. Aucune tenture, aucun bouddha, aucune pipe à opium. En revanche, sur le coin d'une table, à côté — naturellement — d'une poignée de riz, un phonographe portatif qui accrocha le regard de M. Pansard.

Tant qu'avait duré l'ascension et tout au long des interminables corridors, le policier avait repassé dans sa tête la phrase inattentue de Huan Li. Il ne voyait pas le rapport qui pouvait exister entre les phonographes et l'affaire en cours. Il chercha un instant et incapable de rien découvrir se laissa tomber danz un fauteuil.

Devant lui, Huan Li ayant retiré veston et chaussures pour les remplacer par une blouse flottante en soie et des pantoufles feutrées, allait et venait en sifflotant et en préparant deux verres d'une boisson dont M. Pansard huma l'odeur avec plaisir.

Attirant une petite table basse, Huan Li y posa les deux verres et, allant à la table, prit le phonographe.

— Une belle invention, n'est-ce pas ? remarqua

Huan Li, et je comprends que les Français, avec Charles Cros, en contestent la paternité à Thomas Edison. Il est probable d'ailleurs que la Chine avait dû les devancer de quelques milliers d'années. Mais cela n'a aucune importance. La découverte n'en est pas moins belle, quoique un peu semblable à la langue d'Esope. Elle se prête au meilleur comme au pire.

Au cours de ses rencontres avec Huan Li, M. Pansard s'était rendu compte d'un fait : qu'il était préférable de ne jamais tenter d'amener brusquement le Chinois à la question. La ligne droite lui faisait horreur.

M. Pansard se contenta donc de se caler dans son fauteuil et de tirer un cigare de son étui.

Accroupi par terre, Huan Li caressait le phonographe comme s'il se fût agi d'un objet d'art précieux.

— Oui, le meilleur comme le pire ! répéta-t-il en souriant. Pour ma part, je n'aurais jamais cru m'intéresser à cette musique mécanique. Mais le sage lui-même peut-tout prévoir ?

Il s'était levé et s'approchant de sa malle Innovation debout dans un coin, l'entr'ouvrit et y plongea le bras.

— Voici un disque, monsieur Pansard, qui ne vous dira peut-être rien à première vue ; mais examinez-le donc d'un peu près.

M. Pansard prit le disque qui lui était tendu et en scruta la surface. Il vit qu'il s'agissait de *La Petite Tonkinoise* et instinctivement l'air lui en vint aux lèvres.

— Ce disque n'aurait-il pas été cassé et réparé ? hasarda-t-il au bout d'un moment.

— Pas exactement. Ce qu'il serait plus juste de dire, c'est que de la cire a été répandue sur environ cinq centimètres vers le centre, noyant ainsi l'enregistrement primitif.

— Pourquoi ?

Huan Li sourit :

— Peut-être pour permettre, à quelqu'un, d'enregistrer quelque chose, qu'il désirait communiquer à une tierce personne !

M. Pansard retira le cigare de sa bouche et sans mot dire se versa une nouvelle rasade de whisky.

Huan Li se frotta les mains.

— Dites-moi, monsieur Pansard, quand vous allez perquisitionner chez un voleur, et qu'il y a un phonographe sur la table, vous amusez-vous à le faire jouer pour créer une atmosphère un peu plus joyeuse ?

— Ah ! ça, jamais, je vous en réponds.

— C'est bien ce qu'a pensé la personne à la cire. Même en cas de perquisition, elle était tranquille. Voulez-vous écouter ce disque ?

Il y eut quelques tours à vide et l'air joyeux de *La Petite Tonkinoise* éclata dans la pièce.

Comprenant que l'on était enfin arrivé à la minute psychologique, M. Pansard, les mains crispées à son fauteuil, se pencha en avant, les yeux braqués sur le phonographe comme si son regard eût pu percer le mystère.

Le second couplet venait de commencer quand, soudain, il s'arrêta net au milieu d'un mot. M. Pansard leva la tête, mais Huan Li, d'un signe, lui imposa silence. L'aiguille continuait sa marche tout en tirant des sons discordants ; enfin, elle retrouva un sillon tracé dans la cire et modifia sa modulation.

Sans que rien l'eût annoncé, un sifflement sur trois notes se fit entendre. Une voix d'homme parlant sur un registre bas et comme enrouée lui succéda.

La phrase était en anglais, mais, au fur et à mesure de son émission, Huan Li traduisait pour le bénéfice de M. Pansard.

« — Ce soir, faire changer le signal et tout préparer selon les ordres précédents. Ne plus rien transmettre par chiffre et attendre. Dans aucun cas, n'enfreindre la

consigne numéro un. Se souvenir qu'on sait tout et qu'en plus de la mort, il y a mieux. »

Huan Li releva le bras articulé et ôta le disque.

— Curieux, n'est-ce pas ? constata-t-il en le remettant au fond de sa malle.

M. Pansard, son cigare à la main, contemplait son hôte avec ahurissement.

— Mais d'où vient ce disque ?

Huan Li ne répondit rien, tout à sa préparation d'un autre intermède.

— Tenez, voici un nouvel air qui ne vous causera pas, j'ose l'espérer, un plaisir artistique moindre.

C'était du Maurice Ravel, cette fois. Son fameux *Boléro.*

— Le goût de notre ami est éclectique, remarqua Huan Li en s'asseyant. Quel dommage qu'il s'obstine à apporter sa collaboration à tous ces auteurs !

Ainsi que la première fois, la mélodie se déroula pour s'interrompre vers les deux tiers. Il y eut les mêmes grincements, le même bafouillement, suivis de trois notes sifflées. Immédiatement après, la voix reprit, traduite par Huan Li :

« — L'échec n'aurait pas dû se produire et mes ordres ont été enfreints. Je suis mécontent. Pour tout autre j'aurais sévi, mais je veux encore croire à votre innocence. Cette faute devra être réparée. Je veille, mais n'oubliez pas qu'en plus de la mort, il y a mieux. »

— C'est décidément sa phrase finale, remarqua M. Pansard, tandis que Huan Li ôtait le disque.

— Il tient sans doute à la graver dans l'esprit de son auditeur... ou de son auditrice.

M. Pansard répéta :

— En plus de la mort, il y a mieux ! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? C'est comme cet échec, de quoi peut-il s'agir ?

Huan Li, qui caressait un nouveau disque, le tira du doute.

— Oh ! d'une petite promenade hygiénique que l'on devait me faire faire sur la Moyenne Corniche et où, pour son malheur, un autre prit ma place.

M. Pansard bondit.

— Le jeune Hollandais ?

— Je ne crois pas qu'il y ait eu d'autres crimes commis depuis !

La surexcitation de M. Pansard était à son comble.

— Mais si vous savez cela, vous connaissez un des complices de l'assassin. C'est la piste retrouvée, c'est l'arrestation proche...

— Pas tout à fait, rectifia Huan Li en remontant négligemment le phonographe. Il faudrait d'abord que vous sachiez chez qui j'ai trouvé, ou volé, comme vous voudrez, ces disques.

— Mais chez qui, voyons, chez qui ? s'énerva M. Pansard perdant tout contrôle sur lui-même.

— Voilà, c'est chez une grande dame, une grande dame qui a ses entrées à la Cour et dont le mari appartient au monde diplomatique. Vous ne voyez pas, monsieur Pansard ?

Le poing de ce dernier s'abattit sur la table.

— Lady Lydia Clara de Vere ? C'est impossible.

— A votre aise, mais l'aveugle a beau assurer que le grain de riz est noir, cela ne l'empêche pas d'être blanc.

— Mais songez qui est lady Lydia !

— Songez, plutôt, à tout ce que vous ne savez pas.

M. Pansard arpenta la pièce, les mains derrière le dos en mâchonnant son cigare. Devant le calme imperturbable de Huan Li, il se décida pourtant à se rasseoir.

— D'abord, commença-t-il, comment vous êtes-vous procuré ces disques ?

— Ceux-là et les autres ? Car il y en a d'autres. C'est

simple, en guettant, monsieur Pansard, et puis en réfléchissant très fort en regardant un grain de riz. Je voyais les agissements de lady Lydia, mais je n'arrivais pas à concevoir comment les ordres lui étaient transmis. J'ai passé des jours et des nuits à guetter.

« C'est alors que je me suis aperçu d'un détail insignifiant en lui-même. Il se passait rarement de soir que la femme de chambre de lady Lydia ne lui portât des disques. C'était peu de chose, mais cela me mit — comment dit-on ? — le grain de riz à l'oreille, je crois ?

— Non, rectifia M. Pansard, la puce.

— Merci. Je me dis, qu'il était curieux qu'une femme aussi mondaine achetât les disques un par un, ou se les fît prêter.

Je guettai et me rendis compte d'une chose : lady Lydia, qui aurait dû faire jouer son phonographe toute la journée, ne s'en servait à peine qu'une fois par jour et, coïncidence curieuse, toujours quand son mari, le noble lord, était absent. Cela me parut bizarre ; aussi, un soir où lady Lydia était à un gala, j'ai été faire un petit tour dans sa chambre et lui ai emprunté quelques disques.

— Ils n'étaient pas cachés ?

— Vous avez vous-même reconnu, monsieur Pansard, qu'en cas de perquisition vous n'y auriez fait aucune attention. Non, ils étaient dans leur enveloppe, au vu et au su de tout le monde. J'en ai... emprunté plusieurs. Je les ai essayés... et j'ai décidé sur-le-champ que le phonographe était une invention remarquable dont l'humanité devait rendre hommage à Edison, à moins que ce ne soit à Charles Cros. Vous n'êtes pas de ses fervents ?

M. Pansard négligea une fois de plus l'ironie.

— Monsieur Huan Li, vous rendez-vous compte exactement de la portée de votre accusation ?

Huan Li joua l'étonnement.

— Une accusation ? Mais qui donc accuse, si ce ne

sont des disques et surtout la voix masculine ? Je n'y suis pour rien.

— Songez que ces disques truqués ont pu être déposés chez lady Lydia par des ennemis.

Huan Li éclata de rire.

— Ah ! oui, l'erreur judiciaire possible ! Eh bien, monsieur Pansard, voici qui va mettre votre conscience au repos.

Il s'était dirigé vers la table et, entr'ouvrant un tiroir, en avait tiré un disque semblable en tout point aux précédents.

— C'est « Chon-Kina-Chon », expliqua-t-il, un refrain japonais que l'on chante dans tous les bouges de l'Extrême-Orient, depuis Yokohama jusqu'à... Shanghaï.

— Shanghaï ? Ah ! Truqué aussi ?

— Oui, mais un peu différemment.

— Vous ne le faites pas jouer ?

— Tout à l'heure, et puis pas ici.

Sans paraître remarquer l'étonnement de M. Pansard, Huan Li alla à sa malle et après quelques recherches en émergea tenant une paire de pantoufles feutrées, semblables à celles qu'il avait aux pieds.

— Je crois qu'elles vous iront, remarqua-t-il, en les tendant à M. Pansard.

Celui-ci regarda Huan Li avec ahurissement.

— Vous les mettrez dans un moment. Pour l'instant, l'essentiel est de sonner le valet de chambre.

Il appuya sur le bouton et attendit. Quelques minutes de silence s'ensuivirent, rompu enfin par le heurt d'un doigt contre la porte.

— Ceci dans la chambre de lady Lydia Clara de Vere, ordonna Huan Li en tendant au valet le disque qu'il avait remis dans son enveloppe. Vous n'aurez qu'à le déposer sur sa table avec ces deux fleurs. Tenez.

Il glissa un billet dans la main du garçon qui remercia et sortit.

— Et maintenant, remarqua-t-il en allumant un cigare, il ne nous reste plus qu'à attendre le retour de lady Lydia. Je ne pense pas que notre vigie soit longue. D'ailleurs, nous serons prévenus à temps.

D'un geste il désigna une fenêtre à l'étage inférieur et vis-à-vis de la sienne.

— En se laissant tomber sur le petit balcon qui est en dessous et grâce à la corniche, rien ne sera plus facile que d'aller jusque-là. Seulement, vous feriez bien de vous déchausser. Avec des semelles de feutre on risque moins la chute et tout à l'heure nous n'aurons pas une seconde à perdre.

M. Pansard pensa, à part lui, que ce qui était aisé pour un Chinois à la proverbiale souplesse, pourrait l'être beaucoup moins pour un homme de sa taille et de sa corpulence. Mais, à défaut d'autres qualités, M. Pansard était brave. Ce fut donc sans ajouter un mot qu'il se pencha pour se déchausser. Ceci fait, il attendit.

Enfoncé dans son fauteuil, le cigare à la bouche et semblant dormir, Huan Li parut se désintéresser complètement de lui. A un moment donné, il se leva même pour tout éteindre, mais après avoir tourné le commutateur, il se replongea dans sa faction et son mutisme.

Tout à coup, il tressaillit. L'oreille aux aguets, il venait de saisir le grincement de l'ascenseur et cherchait à reconnaître l'étage où se produirait l'arrêt.

— Préparons-nous, déclara-t-il, de sa voix la plus ordinaire en se dirigeant vers la fenêtre.

Avec une souplesse que lui envia mentalement M. Pansard, il se laissa glisser et atteignit bientôt le rebord inférieur. Bien que son cœur battît plus fort qu'à l'accoutumée, M. Pansard l'imita.

La promenade, si l'on peut dire, fut longue, bien que

M. Pansard ne se rendît pas compte, exactement, du temps qu'il mit à effectuer le trajet. Aplati contre la muraille, il n'avait qu'une pensée : ne pas regarder le sol et surtout ne faire aucun faux pas.

Un bref appel de Huan Li lui fit tourner la tête. A quelques mètres, deux fenêtres venaient de s'éclairer.

— Vite !, murmura Huan Li.

Activant le mouvement, ce dernier fut bientôt au balcon dont il enjamba le rebord et où il se tassa en gardant l'immobilité la plus complète.

M. Pansard le rejoignit enfin.

De l'endroit où ils se trouvaient, les deux hommes pouvaient apercevoir toute la pièce. Elle était vide, mais en ayant fait le tour du regard, M. Pansard vit ce qu'il cherchait : le disque appuyé contre la glace de la coiffeuse et surmonté des deux œillets.

— Ils sont dans le petit salon, expliqua Huan Li à voix basse. Ils ne tarderont pas.

Comme en réponse, une porte s'ouvrit livrant passage à celle qu'ils attendaient. Elle n'était pas seule. Son mari l'accompagnait. Sir Horace de Vere, en habit et jouant avec son monocle. Derrière eux, venait la femme de chambre particulière de lady Lydia.

Lady Lydia commençait à ôter ses bijoux qu'elle tendait, l'un après l'autre, à sa femme de chambre quand ses yeux tombèrent sur le disque fleuri. M. Pansard qui la guettait aperçut le trouble de son visage.

Sir Horace aussi avait vu l'objet, car il fit, en riant, une remarque en le désignant du doigt. Lady Lydia, qui avait retrouvé son sang-froid, répondit sur le même ton et commença à se dévêtir. Tout à coup, elle poussa un petit cri :

— Adroit ! expliqua Huan Li après avoir suivi l'échange de phrases entre les deux époux, lady Lydia vient de s'apercevoir qu'elle a perdu sa barrette de diamants et elle prie son docile mari d'aller à la Caisse du

Sporting faire le nécessaire. Quel dommage que l'on ne puisse lui éviter cette corvée en lui disant de plonger sa main sous l'oreiller où sa délicieuse moitié vient de la cacher.

Sir Horace, qui était resté à demi couché dans un fauteuil, se leva et, prenant son chapeau, se dirigea vers la porte, mais non sans avoir religieusement baisé la main de lady Lydia.

— Les mandarins à boutons de cristal ne sont rien en fait de politesse à côté de la haute aristocratie européenne ! remarqua Huan Li, et Dieu sait pourtant si le protocole est sévère en Chine. Mais, voulez-vous parier que lady Lydia ne va pas tarder à congédier sa chambrière ?

Comme si elle n'eût voulu infliger aucun démenti à l'invisible Chinois, lady Lydia dut assurer, en effet, à sa femme de chambre qu'elle n'avait plus besoin de ses services, car celle-ci, en s'inclinant, quitta la pièce.

Elle ne fut pas plutôt dehors que l'attitude entière de lady Lydia changea. Le sourire enfantin disparut et ce fut les poings fermés qu'elle marcha vers sa coiffeuse. Pourtant, ce furent les fleurs qui semblèrent le plus la troubler. Les gardant à la main, un long moment, elle les considéra sans bouger puis, crispant nerveusement les doigts, les écrasa et les jeta loin d'elle.

Alors seulement, ouvrit-elle avec une petite clef le phonographe portatif que supportait une table basse où un bouddha veillait près d'une boîte de cigarettes. Prenant le disque, elle le posa et déclencha le mécanisme.

Apparemment, ce genre de disques n'avait plus aucun secret pour elle car, sautant le début du morceau, elle plaça l'aiguille de manière à être plus rapidement à la partie rapportée. Les dernières mesures de la chanson lui occasionnèrent pourtant un violent haut-le-corps. Elle fit un pas vers l'appareil, mais à ce moment précis la mélodie s'arrêta. Pâle, une main à son cou, lady Lydia s'immobilisa pour entendre ce qui allait suivre.

Enfin la voix éclata, non plus assourdie et enrouée comme lors des disques précédents, mais claire et vibrante. A sa grande joie, M. Pansard vit que c'était du français.

« Bonjour Clara, ou Vera, ou Lydia, disait la voix. Les nuits de la Riviera sont belles, mais moins belles que celles de Shanghaï. Quel malheur que tout se paye un jour. Car chacun de nous a sa petite dette. Mais ce jour-là prends garde à ton bracelet, Clara, ou Vera, ou Lydia. »

La foudre serait tombée aux pieds de lady Lydia qu'elle ne lui aurait pas causé plus grande angoisse. M. Pansard crut qu'elle allait s'abattre sur le tapis.

Elle se maîtrisa pourtant, se raidissant contre la peur et exhalant un cri étouffé de bête blessée. Ce fut tout. L'instant d'après, reprenant son contrôle, elle se laissa tomber sur la chaise de sa coiffeuse et se tamponna le front avec un peu d'eau de Cologne. Elle demeura ainsi un long moment, les yeux fermés, apaisant les battements de son cœur, puis, craignant le retour inopiné de sir Horace, elle se leva et alla au phonographe.

Prenant le disque, elle l'examina minutieusement, e d'un coup sec en frappa le rebord de la table.

— Bonne précaution ! remarqua Huan Li.

Et, comme si ce geste eût épuisé sa réserve nerveuse, lady Lydia se laissa tomber sur le lit et se mit à sangloter convulsivement.

Huan Li tira M. Pansard par la manche.

— Inutile de nous attarder, maintenant. Si le moindre doute subsistait dans votre esprit sur la petite correspondance par disques, j'espère qu'il a dû être balayé. Tout à l'heure, sir Horace va revenir ; il mettra la crise de nerfs de sa chère épouse sur la perte de sa barrette et n'aura pas assez de tendresse pour sécher ses larmes. Demain, il la traitera de petite fille en retrouvant le bijou sous le lit. Ah ! les maris occidentaux sont presque aussi bêtes

que ceux de l'Orient, et ce n'est pas peu dire. Allons, monsieur Pansard, rentrons.

Aucun incident ne marqua le voyage de retour et quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient, à nouveau, en tête à tête, autour d'une bouteille de whisky. M. Pansard absorba quelques gorgées bien gagnées et se décida enfin à rompre le silence.

— Monsieur Huan Li, il y a une chose que je n'arrive pas à m'expliquer. Comment ce dernier disque était-il entre vos mains ?

Huan Li sourit.

— Peut-être ne provenait-il pas de la même personne ! Avec un peu de réflexion et d'adresse, n'importe qui — à condition d'y mettre le prix — peut truquer un disque et enregistrer ce que bon lui semble. Vous, par exemple... ou moi.

M. Pansard ne chercha pas plus loin.

— Ah ! ce petit message en français était votre œuvre.

— Comme vous dites. Vous avez remarqué le trouble de lady Lydia ?

— C'était votre voix ?

— On ne doit jamais se démasquer du premier coup. Un de mes amis parlait pour moi.

— Mais pourquoi cet émoi, cette véritable terreur ? Qu'y a-t-il dans la vie de Lady Lydia qui puisse expliquer cette sujétion ? Nous ne sommes plus au temps de Rocambole et Arsène Lupin n'a jamais existé.

— Vous croyez ? remarqua placidement Huan Li.

— Et d'un autre côté, voyez la situation de son mari, le rang de sir Horace !

— Oh ! On a vu en Chine des empereurs épouser des danseuses !

— Peut-être, mais l'Angleterre n'est pas la Chine. Monsieur Huan Li, je sens un mystère. Mais où est la

solution? Où est la clef? Vous ne la possédez pas?

M. Pansard s'était penché vers Huan Li et le dévisageait. Le Chinois ne broncha pas d'une ligne.

— Monsieur Pansard, articula-t-il lentement, je vous ai dit ce soir bien des choses que j'aurais mieux fait de garder pour moi. Je vais vous révéler un dernier secret, parce que vous m'êtes sympathique. La clef existe, et tout à l'heure elle était à quelques mètres de vous à peine.

— Sur la corniche?

— Non. Dans la chambre de lady Lydia. A son poignet. En bracelet. Emparez-vous-en et vous serez près du triomphe final.

— Mais comment voulez-vous? commença M. Pansard dont l'espoir, allumé par les premières phrases, venait à nouveau de tomber à plat.

— Personnellement je ne veux rien. Ou plutôt ce que je veux ne regarde que moi. Mais suivez mon conseil, monsieur Pansard. Et puis aussi cet autre que je veux bien vous donner. Deux heures vont sonner et en Europe comme en Chine, la nuit porte conseil. J'ai sommeil, monsieur Pansard et je voudrais bien me coucher.

— Soit! dit M. Pansard en se levant. Merci tout de même.

Huan Li l'accompagna jusqu'au corridor et referma soigneusement la porte derrière lui. Écoutant un instant le bruit décroissant de ses pas, il éclata de son rire mystérieux.

— Ah ! ah ! petite Clara ou Vera ou Lydia, tu m'as envoyé à la mort l'autre jour et je me suis sauvé de justesse ! A mon tour maintenant de te rendre ta politesse. Seulement moi, je serai plus adroit.

Sur quoi, ayant éteint toutes les lampes, sauf la veilleuse à la tête du lit, il se laissa retomber dans son fauteuil et se prit à méditer.

Dans sa main, il tenait un petit objet allongé et blanc sur l'identité duquel il n'y avait pas à se méprendre : Huan Li s'inspirait de la philosophie du riz.

XIII

LES PERTES FANTOMES

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là?

M. Pansard, qui avait donné des signatures tout en écoutant la jeune femme assise en face de lui, la regarda fixement.

Elle pouvait avoir dans les vingt-cinq ans, était d'un blond où l'art du coiffeur entrait pour beaucoup et décelait dans toute sa personne une élégance un peu trop raffinée qui ne laissait aucun doute sur sa situation et son rôle social.

La jeune femme sourit et tirant une cigarette de son sac, l'alluma à un briquet bijou et en aspira voluptueusement deux ou trois bouffées. Seulement alors consentit-elle à renouer l'entretien.

— Une histoire tout ce qu'il y a de plus exact, remarqua-t-elle. Vous pensez bien que je ne serais pas venue de Monte-Carlo à Nice pour le seul plaisir de vous voir et de vous raconter une blague.

— Évidemment ! Donc vous assurez...

— Pardon, je raconte ce que j'ai entendu, ce qui est un peu différent. Ce que je puis vous affirmer c'est qu'hier

matin, au bar de l'hôtel de Paris, Jack Werner, le gros financier américain, prétendait avoir perdu la nuit précédente 175.000 francs au Sporting-Club.

— Où, selon vous, personne ne l'a aperçu de la soirée.

— Pas selon moi, du tout. Selon un des inspecteurs à qui, incidemment, je parlais de la chose.

— Un inspecteur peut se tromper !

— Pas tous, en tout cas. Or tous, y compris le directeur, sont formels : Jack Werner n'a pas mis les pieds au Sporting-Club, la veille, et les fiches d'entrée sont là pour le prouver.

— D'où vous concluez?

La jeune femme éclata d'un rire joyeux.

— Ah çà, cher monsieur Pansard, je me permettrai de vous dire que mon rôle n'est pas de conclure. Vous m'avez demandé de vous rendre quelques petits services de surveillance ; je l'ai fait parce que cela m'amuse et qu'il faut toujours être bien avec la police. Mais je m'en tiens là. A vous de tirer les déductions savantes et de brandir l'inexorable main de la loi, si besoin est.

Elle avait mis dans ces derniers mots une emphase telle que M. Pansard ne put s'empêcher d'en sourire.

— Votre ami l'Américain était sobre quand il vous a raconté cette histoire?

— Il était midi et quart, et à cette heure-là, vous savez... D'ailleurs, il y a encore un témoin.

— Ah !

— Son carnet de chèques dont la dernière page lui a servi la veille, un peu avant la fermeture de la banque, à toucher la somme en question.

— Curieux ! C'est tout ce que vous avez appris?

— Ce n'est déjà pas mal pour une fois ! Avouez que je commence à bien jouer mon rôle de mouche.

— Vous le jouez à la perfection. Seulement, chère petite dame, vous m'en avez dit trop ou trop peu. J'ai

besoin d'autres renseignements. Vous retournez à Monte-Carlo?

— J'y serai pour déjeuner.

— Bon. Alors ouvrez à nouveau les oreilles. Provoquez les confidences. Un cas isolé ne prouve rien, mais s'il se répète... dame ! Enfin, surpassez-vous, et dès que vous saurez quelque chose... avisez-moi.

Il s'était levé pour indiquer la fin de l'entretien et la jeune femme l'imitant, jeta sa cigarette dans la cheminée. Elle remit dans son sac étui et briquet, puis, tirant son rouge et sa houppette, se refit, le plus tranquillement du monde, une beauté.

— Monsieur Pansard, déclara-t-elle, savez-vous ce qu'il manque chez vous?... Une glace. Vous devriez vraiment en faire placer une. Et puis... un peu de porto aussi. C'est tellement plus sympathique.

M. Pansard s'inclina en assurant qu'il s'inspirerait de ce bon conseil et, faisant un pas vers la porte, prit la petite main qui lui était tendue.

Fut-ce le parfum ou le contact de cette chair tiède, mais au lieu de la serrer simplement ou de la porter à ses lèvres, il attira d'un mouvement brusque la jeune femme vers lui. Cette dernière, qui savait par expérience à quoi s'en tenir sur les hommes, se raidit à temps.

— Chut ! fit-elle, en mettant un doigt sur sa bouche. vous savez bien qu'il y a quelqu'un d'indiscret dans votre bureau?

— Qui donc? questionna M. Pansard interloqué.

Elle ouvrit la porte et franchit le seuil.

— Une mouche !

La porte retomba sur elle, laissant M. Pansard tout penaud. Il se secoua et sourit à son tour.

— Sacrée petite mâtine! Enfin, j'ai une preuve de son paresse. C'est une consolation.

Il en était là de ses réflexions quand un coup de télé-

phone de Monte-Carlo vint lui donner plus ample matière à penser.

C'était le colonel Pulsford — celui-là même qui avait éprouvé la réalité de la seconde attaque des bandits — et il le priait de venir d'urgence.

— Qu'y a-t-il? interrogea M. Pansard. Le zéro s'amuse encore à faire des siennes?

— Non! Pas précisément. Des choses plus bizarres, dont j'aimerais vous entretenir.

— Entendu! conclut M. Pansard. Le temps de signer le courrier et j'arrive.

Trente-cinq minutes plus tard exactement, M. Pansard pénétrait dans le bureau du colonel Pulsford.

— Alors, colonel, lança-t-il en entrant, on prépare les menottes?

— Ma foi, mon cher collègue, plaisanta le colonel, on peut toujours s'y risquer. Ça ne fait de mal à personne. D'autant plus que, dans le nombre de ceux qui sont là devant vous — il montra de la main la terrasse du Café de Paris — il y en a certainement plus d'un qui les méritent. Mais aux affaires sérieuses.

— Je vous écoute. Du nouveau?

— Oui et non.

— Je connais ; c'est la formule. Nouvelle menace? Nouveau chantage? Nouvelle électrocution?

— Merci! La mienne a suffi. Non, c'est plus bizarre. Voici, d'après les conversations entendues par nos inspecteurs, il semblerait que, depuis plusieurs soirs, certains joueurs auraient fait de très grosses pertes.

— Encore?

— Comment, encore?

— Je m'entends! Au Sporting-Club, naturellement? Et naturellement encore, s'il faut les en croire, ces joueurs n'ont jamais mis les pieds au Sporting-Club ce soir-là

— Mais comment savez-vous cela?

— J'ai mon petit service de renseignements, moi aussi. Et croyez bien qu'on ne le prend jamais en défaut. Fortes, ces pertes?

— Sérieuses. Ça dépend des joueurs. La plus durement touchée, hier soir, semble avoir été lady Lydia de Vere.

La mâchoire de M. Pansard tomba.

— Lady Lydia? répéta-t-il. Ah ! lady Lydia en est? De combien?

— Quatre cent cinquante mille, mais lady Lydia est au-dessus de ces bagatelles.

— Évidemment ! Elle doit en sourire.

— C'est ce qu'elle fait

— Mais dites-moi, reprit après un moment de réflexion M. Pansard, aucun de ces joueurs n'est venu se plaindre ou protester? Car enfin...

— Pas un seul. Et ce n'est pas le côté le moins troublant de l'affaire. Tous sont persuadés avoir assisté à la partie habituelle, dans ce sanctuaire du jeu.

— Vous pouvez vous fier absolument aux rapports? Malgré leur entière bonne foi, les hommes ne sont pas infaillibles.

— Il serait extraordinaire que tous soient d'accord pour se tromper ! Et puis il y a plus : il y a les charmantes jeunes femmes qui sont leurs auxiliaires bénévoles et qui vont partout — même dans le lit des hivernants — chose que ne font évidemment pas les inspecteurs. Celles-là sont unanimes. Et elles ont des oreilles pour écouter et des bouches pour répéter.

— Je veux bien ! quoi qu'elles doivent aussi leur servir autre chose ! Bref, vous êtes persuadé?

— Comment ne le serait-on pas? C'est d'ailleurs l'opinion de Huan Li.

M. Pansard fit la grimace :

— Ah ! Il est déjà au courant, celui-là?

— Oh ! il l'a été en même temps que nous ! Il paraît qu'il a lui aussi sa petite brigade de renseignements. Il les appelle... attendez, je ne sais plus au juste... ses scarabées ou ses fourmis !

— Et qu'en dit-il?

— Ma foi, je ne sais pas, mais ce brave Chinois, qui me paraît très lettré, m'a cité la phrase d'un philosophe de son pays où il est question d'une coupe laquée, d'un poisson rouge et d'un grain de riz. J'avoue n'avoir pas très bien vu le rapport.

— C'est tout?

— Attendez ! Comme je lui parlais de la perte de lady Lydia, il a réfléchi un moment et a ajouté : « Ah ! ah ! le V pointé dans la nuit ! » Mais là non plus, je n'ai pas pu y mettre un sens.

— Le V pointé ! murmura M. Pansard, au grand ahurissement du colonel. Le V pointé ! lady Lydia, et vingt-quatre heures après?... Mais alors?

Il releva les yeux vers le colonel Pulsford qui comprenait de moins en moins.

— Vous savez où est Huan Li en ce moment?

Le colonel leva les bras au ciel.

— Vous m'en demandez trop ! Il est partout et nulle part, cet être ! Peut-être au Sporting, pour résoudre ce nouveau mystère, ou au marché de Monaco en train de manger des palourdes. Il est énigmatique ! C'est un Chinois, quoi !

— Bon ! Eh bien, nous allons aller faire un petit tour, nous aussi.

— Au marché de Monaco?

— Non, au Sporting. Peut-être y glanerons-nous quelques indications sur place.

— Rien de plus facile. Je vais vous conduire.

En quelques minutes, par les souterrains, les deux hommes eurent vite atteint le but de leur course.

A cette heure de la journée, le célèbre cercle — un des plus sélects du monde entier — était vide.

Le colonel fit entrer M. Pansard dans la première salle où s'apercevait la grande table de baccara entourée de sa rampe de cuivre.

Une autre salle, à angle droit, complétait les salons de jeux, mais M. Pansard n'y jeta qu'un coup d'œil distrait.

— C'est donc là, déclara-t-il en s'accoudant à la rampe, que se seraient déroulées les petites scènes mystérieuses.

— A la grande table, comme nous l'appelons, oui.

M. Pansard réfléchit quelques secondes.

— Excusez-moi si je suis novice en ces matières, mais j'avais toujours cru qu'au baccara à deux tableaux, le jeu se poursuivaitentre les pontes et un banquier?

— C'est exact.

— Un banquier, représentant généralement un syndicat. Par conséquent, le même au cours de toute la partie !

— Exact encore.

— Donc, ce banquier, le seul qui profite de la perte des pontes, vous le connaissez?

— Certes, et nous pouvons répondre de lui. Seulement votre petit exposé a une lacune. Vous oubliez que les forces humaines ont des limites et qu'après un nombre de « tailles » plus ou moins grand, le banquier est fatigué et passe la main. N'importe qui peut alors prendre « la suite ».

— Je comprends, mais ceux-là encore vous les connaissez et vous êtes certain de leur honorabilité?

— Absolument ! D'ailleurs, une brebis douteuse arriverait-elle à se faufiler et à prendre la banque, que cela ne contrarierait en rien l'honnêteté du jeu. Les cartes sont les mêmes pour tous. Or, dans le cas présent, il semble bien que c'est mathématiquement et à coup sûr que les pontes ont perdu. Excusez le mot : mais ils ont l'air d'avoir été refaits.

— Vous n'entrevoyez aucun moyen de tricherie?

Le colonel secoua la tête.

— Mon cher monsieur Pansard, une maison comme Monte-Carlo ne sait pas ce que c'est que la tricherie. Le jeu peut être immoral : c'est affaire de conscience. Mais en ce qui concerne son honnêteté — et c'est ce qui fait sa force — le plus sceptique est obligé de s'incliner. Le jeu, pour vivre, doit être comme la femme de César : insoupçonnable.

M. Pansard allait répondre à cette déclaration de principe, quand une voix provenant d'un des comptoirs de changeur, le fit sursauter.

— Bien exprimé ! Et digne d'être gravé en lettres de bronze dans le temple de Confucius, ce père de toute sagesse humaine.

Il n'y avait aucun doute à avoir sur l'auteur de cet aphorisme. D'ailleurs, Huan Li émergeant de sa retraite, exhibait aux deux hommes ahuris sa figure plissée par un sourire.

— Je méditais ! dit-il simplement. Ainsi, le grain de riz déposé par un pauvre laboureur au fond d'un sillon s'étonne-t-il, avant de voir la clarté, de la nuit qui l'entoure.

— Encore son riz ! gronda M. Pansard en serrant les poings. Il prit pourtant la main de Huan Li, mais ce fut sans aménité.

— Ainsi, vous êtes au courant? commença-t-il.

— Propos inutile, étant donné que je suis ici. Sera-t-il permis à un modeste écolier de la Chine, qui a tout à apprendre, de demander à ses maîtres de l'Occident ce qu'ils en pensent?

Au regret du colonel, M. Pansard ne suivit pas Huan Li dans cette voie d'ironie.

— Exactement ce que vous avez appris vous-même. Nos services de renseignements se valent, vous savez.

— Mouches contre fourmis ! Un joli titre de fable. Mais votre opinion propre?

— Que voulez-vous que je vous dise? A moins de croire à un cas de suggestion collective, je ne vois rien. Autant chercher la quadrature du cercle.

La main de Huan Li s'éleva et lentement dessina en l'air un V que piquait un point.

— Pas tout à fait, expliqua-t-il. La triangulation, serait mieux dire.

— Mais quel rapport?

Huan Li sifflota un petit air.

— Peut-être, le rapport d'un V pointé et d'une grande dame. C'est curieux comme certains noms s'obstinent à revenir à tout propos. Elle a beaucoup d'amis, la très grande dame !

— Au fait, remarqua M. Pansard, en se tournant vers le colonel, qui ne comprenait rien à ce dialogue, on ne pourrait pas avoir des renseignements sur les fréquentations des joueurs?

— Rien de plus simple. Cela demandera seulement quelques jours. Vous ne voyez rien d'autre pour le moment?

— Me sera-t-il permis, intercala Huan Li, de constater que le grain de riz qui voyage sur le dos de la fourmi voit plus d'univers que la pomme de pin qui demeure au sol?

— Ce qui signifie? questionna le colonel, amusé par les manières du détective chinois.

— Qu'en agissant par moi-même, j'ai peut-être obtenu un résultat précis. Oh ! un simple commencement.

Déboutonnant son veston, Huan Li en tira un portefeuille d'où il sortit une feuille de papier pliée en quatre.

— Tenez. Voilà ce que j'ai ramassé dans l'ascenseur qui mène de l'hôtel de Paris ici.

Il prit entre ses doigts l'objet que recélait la feuille de papier et le tendit à M. Pansard.

C'était quelque chose de rond, gros comme une noisette, et couleur mastic.

M. Pansard le prit et l'examina avec curiosité.

— Vous ne voyez pas?

— Pas le moins du monde.

— C'est pourtant simple. C'est une boulette de chewing-gum. Je l'ai ramassée, il y a dix minutes sous la banquette de l'ascenseur. Mais à sa dureté, il est facile de voir qu'elle a été mâchée cette nuit.

M. Pansard fit la grimace et rendit précipitamment la pièce à conviction à Huan Li. Celui-ci la reprit en souriant et la fit sauter dans sa main.

— Ça ne vous dit rien parce que vous ne l'avez pas sentie. Tenez, reniflez-la !

Il approcha sa main du nez de M. Pansard qui aspira avec précaution.

— Le fait est que ça ne sent pas comme le chewing-gum habituel ! Mais je n'arrive pas à trouver..., remarqua le policier.

— Je vais vous aider. Connaissez-vous cette préparation bizarre que l'on mange à Marseille?

Ce fut une lueur pour M. Pansard, qui était de Nice, et du vieux quartier par surcroît.

— Vous m'y faites penser ! Ça sent l'ail.

— Justement ! C'est du chewing-gum à l'ail.

— Hein ! s'exclamèrent M. Pansard et le colonel.

— Et savez-vous où l'on trouve cette chose qui vous semble paradoxale?

— A Marseille, sans doute.

— Oh ! bien plus loin ! En Chine, surtout à Shanghaï. Les Américains, qui ont voulu lancer leur produit en Asie, se sont aperçu que leurs parfums habituels n'avaient aucun succès. Ils ont cherché, et comme ils sont tenaces, ils ont trouvé. Seulement je suppose que c'est la première fois qu'on en rencontre en Europe, à Monte-Carlo et dans un ascenseur.

— D'où vous concluez? trancha M. Pansard, que l'assurance de Huan Li énervait.

L'humilité simulée de ce dernier reparut.

— Conclure? Je laisse ce soin aux grands policiers de l'Occident. Pour ma part, je me contente de me tenir ce petit raisonnement : voici du chewing-gum à l'ail, nullement préparé pour des mâchoires européennes. Il y a fort à parier, en conséquence, que la mâchoire qui le tritura est asiatique. Et chose curieuse, cet Asiatique s'est servi d'un ascenseur menant à un endroit où, depuis quelques jours, plane un mystère.

» D'un autre côté, il existe, si j'ai bonne mémoire, une petite guerre ouverte entre des Chinois — de Shanghaï, justement — et un certain Dragon. Comment ne pas établir un rapport ! Et se dire que cette mâchoire asiatique pourrait fort bien être surmontée d'un cerveau ayant manigancé le mystère qui nous trouble et se rendant à son champ d'opérations.

— Pardon, rectifia le colonel, mais aucun Chinois n'est inscrit au Sporting. J'ai vérifié.

— Naturellement, mais les joueurs que vous savez n'y étaient pas non plus ! Ça ne les a pas empêchés de perdre leur argent.

Le colonel ni M. Pansard ne trouvèrent rien à répondre. Ce dernier s'aperçut tout à coup que Huan Li comptait sur ses doigts.

— Que calculez-vous? demanda-t-il.

— Rien. Je pose les termes d'un petit casse-tête... chinois : Un V pointé, un peu de chewing-gum, des faits inexplicables, un Chinois qu'on n'a jamais vu et...

— Et?

— Une grande dame, monsieur Pansard. Une grande dame qui doit connaître le chemin du Sporting et qui y perd... tout en n'y étant pas. Mélangez le tout et cherchez la vérité. Elle doit être au fond de la mixture.

Mais j'ai besoin de méditer. Mon colonel, la frêle tige de riz s'incline devant le chêne

— Il n'en sortira donc jamais de son riz ! gronda M. Pansard excédé quand Huan Li eut tourné les talons. Vous verrez qu'un jour, c'est un grain de riz qui aura tué le jeune Hollandais.

— Bah ! conclut philosophiquement le colonel Pulsford, qui avait des lettres, Bossuet fait bien jouer un rôle semblable à un grain de sable !

— Lui aussi ! s'effara M. Pansard. Alors, c'est que Bossuet était chinois. Et je ne sais pas si vous êtes comme moi : mais je commence à en avoir assez de la Chine... et des Chinois.

XIV

LE CANOT QUI PASSA

Une chose ne laissait pas d'intriguer M. Pansard. Comment Huan Li condamné à mort, selon ses dires, par un implacable ennemi, n'avait-il vu se renouveler aucune tentative et jouissait-il de la plus parfaite impunité?

La question avait son intérêt et l'on conçoit que M. Pansard, à une ou deux reprises, l'ait abordée avec Huan Li. Ce dernier, tout en souriant selon son accoutumée, s'était contenté de donner l'explication qu'une fois déjà il avait offerte : « Ruse de Chinois à Chinois. Nous réglerons cela plus tard. Pour l'instant, c'est mon secret ».

Force avait été à M. Pansard de se contenter de cette réponse.

Pour l'instant, un seul problème comptait : celui des pertes mystérieuses. Car maintenant il n'y avait plus à douter.

Matin après matin, les rapports des inspecteurs, des mouches et des fourmis apportaient quelques exemples nouveaux.

Des joueurs parlaient de pertes survenues dans le courant de la nuit précédente. De celles-là, quelques-unes

étaient officielles. D'autres ne laissaient pas que d'effarer : *elles avaient eu lieu au Sporting par des joueurs qui n'y avaient pas mis les pieds.*

Si les rapports des inspecteurs et des mouches et fourmis pouvaient, à la rigueur, être tenus pour suspects, on était bien forcé de s'incliner devant les listes d'entrées dressées chaque soir par les contrôleurs. Or, là, le fait était patent

M. Pansard, en étudiant ces listes, avait été frappé d'une chose : ces joueurs, qui assuraient avoir perdu leur argent et qui pouvaient le prouver par leur compte en banque, étaient dans la grande majorité, pour ne pas dire la totalité des cas, des gens sur leur départ ? Y avait-il là une simple coïncidence ou fallait-il y voir le détail qui met sur la piste ?

M. Pansard, qui s'était bien gardé de signaler le fait à Huan Li, se posait la question.

— Heureusement que la presse nous fiche la paix en ce moment avec le jeune Hollandais, confiait-il à ses collaborateurs, mais ce que je crains, c'est une nouvelle offensive — et cette fois la bonne — contre le Dragon.

Car en dépit des assurances de Huan Li, M. Pansard n'en voulait pas démordre. Pour lui, le danger n'avait pas changé de place.

Un fait aussi l'ancrait dans cette idée : l'irrésolution bizarre de Huan Li. Alors que celui-ci avait toujours agi avec une surprenante précision, il était, depuis l'apparition du nouveau mystère, comme un homme qui ne sait à quel parti s'arrêter.

« Tu flottes, mon ami, songeait M. Pansard et ce ne sont pas les grains de riz — même en bouillie — qui t'empêcheront de bafouiller ! »

Et M. Pansard, oubliant qu'il n'était guère plus avancé, compulsait ses listes et se répétait, comme si la lumière eût dû en jaillir : « Tous et toutes, sur le point de leur départ. Voilà sur quoi tabler. »

Trois jours s'étaient écoulés sans qu'il eût vu Huan Li, quand grande fut sa stupéfaction en abordant, une après-midi, le boulevard de Monte-Carlo, d'apercevoir le Chinois qui pêchait tranquillement à la ligne.

M. Pansard n'en put croire ses yeux.

— Ah çà ! se désintéresserait-il de l'affaire, devenue trop compliquée ? songea-t-il dans une vague d'optimisme irraisonnée.

Voulant en avoir le cœur net, il fut bientôt au pied du môle.

Deux yachts blancs y étiraient leur sveltesse de grands lévriers, reflétant leurs pavillons dans l'eau calme du port.

Entre les deux, Huan Li, assis sur un tabouret, contemplait le bouchon de sa ligne avec une placidité où devaient entrer à dose égale la patience du Céleste et la patience non moins grande du vrai pêcheur.

— Surprenante rencontre, monsieur Huan Li ! s'exclama M. Pansard.

— Surprenante pour qui s'étonne de peu, répliqua le Chinois. La même fatalité ne préside-t-elle pas aux évolutions du poisson à proximité de mon hameçon et du grand policier à l'affût des rôdeurs !

— A condition qu'il passe !

— Vous êtes bien passé, alors que je ne vous attendais pas. Le poisson, lui, a mon grain pour le tenter.

— De riz, sans doute ? insinua M. Pansard, en clignant de l'œil.

— De blé, monsieur Pansard, tout simplement. Les poissons n'ont pas lu Confucius et ignorent la supériorité du riz. Il faut se mettre à la portée de chacun : poisson ou grand policier.

M Pansard ne releva pas l'ironie

— Et vous êtes heureux à la pêche ?

Huan Li se décida à tourner la tête.

— Je pourrais adresser la même question au chasseur d'hommes que vous êtes. Mais je préfère vous répondre simplement : Oui !

M. Pansard chercha des yeux le sac ou le panier où devait frétiller la capture.

— Je ne vois rien ! Où l'avez-vous mise?

— Dans la poche de mon gilet.

— C'est ce que vous appelez une belle pièce?

— Énorme ! C'est un nouveau mystère.

M. Pansard crut, qu'une fois de plus, Huan Li se moquait de lui. Il allait tourner les talons pour partir quand ce dernier reprit le plus naturellement du monde :

— J'aimerais vous le montrer. Mais certains frétillements de mon bouchon semblent m'avertir qu'un Dragon des ondes joue avec mon grain de blé. Une seconde d'inattention pourrait être fatale ; si vous voulez entr'ouvrir mon veston et glisser deux doigts dans la poche supérieure gauche de mon gilet, vous trouverez ma capture.

— Pas de danger qu'elle me morde? questionna prudemment M. Pansard.

— Aucun, elle est pliée en quatre.

M. Pansard, comprenant de moins en moins, suivit les indications de Huan Li. A sa grande stupéfaction, il s'aperçut qu'il tenait un papier.

— C'est ça? s'étonna-t-il, furieux du rôle qu'il venait de jouer.

— C'est ça, en effet, monsieur Pansard. Et c'est énorme. Lisez et vous verrez.

M. Pansard déplia le papier et scruta le contenu. Ce n'était guère long, une simple phrase qui paraissait n'avoir aucunement souffert de son séjour dans l'eau.

« *Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe, a dit Joubert. Méditez.* »

— C'est ça que vous trouvez énorme ?

Huan Li, tout à son bouchon, ne répondit pas de prime abord. Il se relâcha enfin de sa faction, et se remit à sourire.

— Le congre ou le loup a dédaigné mon grain de blé. Mais pour en revenir à votre question, oui, monsieur Pansard, je trouve ça énorme. Vous n'êtes pas de mon avis ?

— Pour ça...

— Évidemment ! J'aurais lu cette phrase dans un livre ou dans un journal que j'y aurais fait moins attention. Mais au bout d'une ligne, avouez que ça étonne ! Je suis ravi de ma capture. Vous connaissez Joubert?

— Pas le moins du monde.

— C'était un philosophe souriant comme les aimait Confucius. Il a commis de nombreuses maximes. Mais c'est sans doute la première fois que l'on en trouve une au bout d'une ligne !

— Mais sapristi ! éclata M. Pansard. Le papier n'est même pas mouillé.

— Oh ! on avait pris soin de l'envelopper dans une petite baudruche.

— Et c'est en jetant votre ligne, au hasard, que vous l'avez ramené?

— Pas tout à fait. Il y avait un certain canot automobile qui pêchait à proximité. Tout à coup, nos lignes se sont embrouillées et l'occupant du canot, après avoir démêlé les fils, a préféré aller pêcher plus au large. C'est simple, vous voyez.

— Et c'est lui, qui a accroché... ce billet à votre ligne?

— A moins que ce ne soit un poisson, ce dont je doute.

— Mais la signification?

— Ah là, je n'en sais pas plus que vous. C'est un mystère, ajouté à tous les autres. Seulement celui-ci diffère un peu : il est aquatique.

— Eh bien, méditez-y à votre aise, coupa M. Pan-

sard, que cette ironie exaspérait. Vous avez eu, je suppose, le temps de graver les traits de l'occupant du canot dans votre esprit?

— Avec le même stylet dont vous gravez vos captures sur l'airain, monsieur Pansard. Mais voyez comme la phrase est jolie : Le soir de la vie apporte avec soi...

— Adieu ! lança M. Pansard en tournant les talons et en se dirigeant vers l'escalier.

Demeuré seul, Huan Li continua sa patiente faction, mais apparemment que les poissons du port ne devaient professer qu'un très médiocre intérêt pour le blé bouilli, car en dépit d'une immobilité absolue du pêcheur, pas un seul ne se laissa tenter. Ramassant son attirail, et choisissant par le plus long pour rentrer à l'hôtel, il s'engouffra sous le tunnel du Tir aux Pigeons.

Il avait besoin de réfléchir. Que pouvaient bien signifier les événements qui venaient de se dérouler ?

En parlant de l'irrésolution du Chinois, M. Pansard ne se trompait pas. Ces pertes mystérieuses déroutaient Huan Li. Il avait bien prévu que quelque chose, fatalement, se produirait en dehors du Casino, mais il n'arrivait pas à s'en expliquer la cause. Cela le troublait et lui causait des nuits blanches.

Et puis, chose qu'ignorait M. Pansard, d'autres petits incidents étaient venus apporter leur mystère. Une voix au téléphone, par exemple, qui lui avait lancé en anglais ces simples mots : « *Ah ! comme l'on réfléchit mieux quand on a l'âme d'Isaack Walton !* »

Un dictionnaire, rapidement feuilleté, lui avait appris qu'Isaack Walton n'était autre qu'un pêcheur célèbre, auteur d'un génial traité sur ce sport pacifique.

Cela voulait-il dire qu'on lui recommandait la pêche?

Huan Li avait longuement réfléchi et ayant couronné sa méditation de son éternel sourire, s'était décidé à tenter l'épreuve. Trois jours de suite, on avait pu le voir

sur la jetée, mais à nouveau la veille, la voix féminine s'était fait entendre :

« *Près des grands qui les nourrissent, évoluent les courtisans. N'en est-il pas de même des poissons ?* » avait-elle déclaré. »

L'énigme était claire et Huan Li n'avait guère perdu de temps à la déchiffrer.

— Ce brave M. Pansard lui-même aurait compris, songea-t-il. Donc, aucun doute.

Une heure ne s'était pas écoulée que le canot automobile surgissait.

Maintenant, sa feuille de papier pliée en quatre dans la poche de son gilet, Huan Li réfléchissait. Ami ou ennemi ? Qui aurait pu le dire, et quel sens ésotérique donner à la phrase ?

Sorti du tunnel du Tir-aux-Pigeons, Huan Li s'était accoudé au parapet qui longe le bord de la mer. Le regard perdu sur les flots, il s'absorba dans ses réflexions, n'entendant ni le claquement des coups de fusil, ni le bruit des automobiles qui se succédaient.

Enfin, il se secoua en haussant les épaules.

— Peu digne du nom de sage celui qui s'obstine à poursuivre en vain la sagesse, murmura-t-il. Les pensées sont comme les pigeons : il faut leur donner le temps de revenir, d'elles-mêmes, au pigeonnier.

Poursuivant sa route, il passa devant la gare et, traversant les jardins du Casino, fut bientôt à l'hôtel de Paris.

Quelques tables seulement étaient occupées pour le thé, dans le hall et l'orchestre ne jouait pas encore.

Groupés autour de la pianiste, une jeune fille aux cheveux roux, qui semblait exercer une attraction considérable sur ses collègues, les musiciens bavardaient gaiement, riant de quelque plaisanterie ou essayant leurs instruments.

Comme Huan Li passait près d'eux, il entendit la

jeune fille demander à brûle-pourpoint, tout en plaquant un accord :

— Vous connaissez cette chanson?

Quelques notes s'égrenèrent suivies d'une voix bien timbrée :

Le soir de la vie apporte le rêve,
C'est l'heure où le cœur lentement s'endort.
Mais pourquoi faut-il, si tôt qu'il s'achève,
Le soir de nos jours s'appelle la mort.

Huan Li, aux premiers mots, s'était arrêté.

« Le soir de nos jours s'appelle la Mort ». Il y avait là certainement une coïncidence que le hasard seul n'expliquait pas. Huan Li se pencha sur la balustrade de la galerie qui surplombait le grand hall.

En contre-bas, la jeune pianiste, muette maintenant, et les yeux perdus dans le rêve, rejouait en sourdine la mélodie.

— Charmante, votre chanson, mademoiselle, remarqua-t-il aimablement. Serait-ce abuser que de vous demander de me la rejouer... et de la rechanter?

Avec un sourire d'acquiescement, la jeune pianiste fit droit à sa requête.

Le regard fixe, Huan Li écouta comme s'il eût voulu graver chaque parole dans son esprit.

— Merci, mademoiselle. Vous êtes la grâce et l'amabilité mêmes.

Il poursuivit son chemin et fut bientôt devant sa chambre. Avant d'ouvrir, il vérifia, précaution qu'il prenait chaque jour, si les deux brins d'allumette posés contre le bas de la porte y étaient toujours. Rien n'avait bougé. Personne n'avait donc pénétré chez lui. Tranquille sur ce point, il tourna la clef et entra.

« Le soir de la vie »! Cela faisait deux fois dans la même journée, que cette phrase était évoquée à son béné-

fice, et, fait troublant, cette seconde fois apportait avec elle un additif et une explication.

Le soir de nos jours s'appelle la mort.

De prime abord, Huan Li écartait le hasard. Un rapport certain existait entre la petite chanson fredonnée à son passage et la sentence philosophique du brave Joubert. Mais à quoi cela tendait-il? Le message lui notifiait que la fin de ses jours était prévue, mais la lampe en question devait-elle apporter la clarté qui sauve ou la lueur qui tue?

Le problème était complexe et Huan Li ne se faisait aucune illusion : de sa solution, selon toutes probabilités, dépendait son existence.

Tirant une poignée de riz de sa poche, Huan Li, appuyé sur un bras, se mit en devoir de faire couler mille grains d'une main dans l'autre, exercice qu'il avait vu pratiquer dans les lamaseries et les temples bouddhiques et don il avait, maintes fois, pu apprécier les vertus concentratives.

Cette pratique excellente ne devait malheureusement donner aucun résultat cette fois-ci. Huan Li eut beau faire passer cinq fois, de paume à paume, ses mille grains de riz, il ne s'en trouva pas plus rapproché de la solution du problème.

— Dormons! finit-il par se dire. Le soir du jour, à défaut du soir de ma vie, n'en arrivera que plus vite.

Il faisait tout à fait nuit quand il se réveilla et un coup d'œil, au cadran lumineux de sa petite pendule, lui montra qu'il était déjà huit heures.

Il n'avait aucun projet fixe, mais étant donnés les derniers événements, il pensait que l'ami ou l'ennemi inconnu saurait bien communiquer avec lui, si besoin était. Une seule condition était requise : qu'il ne se terrât pas,

et Huan Li, fataliste comme tous ceux de sa race, n'était pas homme à prendre refuge devant le mystère.

Il décida donc de ne rien changer à ses habitudes et ayant endossé son smoking, descendit à la salle à manger.

Une œuvre de réfugiés russes donnait justement une soirée et le plus grand salon lui avait été réservé. Huan Li prit place dans la petite salle, et, tout en commandant son menu, jeta un coup d'œil à l'orchestre. Ce n'était plus celui de l'après-midi. Un jazz nègre lui avait succédé et Huan Li chercha en vain la jeune pianiste rousse.

— J'aurais pourtant aimé bavarder avec elle, songea-t-il. Mais il ne s'attarda guère à cette pensée. Une fois de plus il en revint à la phrase de Joubert.

— Une lampe ! Tout tourne autour d'une lampe... ou d'une clarté ! Mais qui me mettra sur la voie?

Instinctivement il s'absorba dans la contemplation de la petite lampe à abat-jour rose qui se dressait au milieu de sa table, puis, de là, à l'examen de toutes les autres.

Le brouhaha provenant du grand salon vint heureusement changer le cours de ses idées. Par les portes vitrées il pouvait voir les couples tournoyer, tandis, que de table en table, les dîneurs se bombardaient de boules blanches et se lançaient des serpentins.

Huan Li contempla ce spectacle distrayant et regretta de ne pouvoir y prendre part. C'est sans doute cette pensée qui lui fit adresser un sourire involontaire à deux jeunes filles accompagnées d'un monsieur en habit, qui, ayant quitté le grand salon, traversaient la petite salle en riant aux éclats.

L'une d'elles, amusée par cette physionomie chinoise et cette bonne humeur, ne put retenir un geste involontaire. Quelques boules blanches étant encore dans sa main, elle en assaillit Huan Li comme s'il se fût agi d'un des participants de la fête.

Huan Li s'inclina avec courtoisie et pour ne pas être

en reste, plongea la main dans la poche de son smoking et riposta avec une poignée de riz.

Follement amusées par cette offensive inattendue, les jeunes filles s'enfuirent, mais non pas avant que la seconde, brandissant un serpentin, ne l'eût décoché dans la direction du Chinois.

Le rouleau arriva à destination, saisi au vol par Huan Li, qui s'inclina, en s'excusant du geste, de ne pouvoir rendre la politesse.

Il suivit le trio des yeux et l'ayant vu disparaître dans le hall, se pencha vers son seau à glace pour se verser à boire. Quelque chose qu'il n'avait pas aperçu lui apparut alors, faisant disparaître toute trace de rire.

Au long du serpentin, une série de traits et de points se succédaient, le rendant comparable aux bandes bleues des appareils Morse. Le serpentin rose était un nouveau message.

Instantanément Huan Li fut debout et se précipita dans le hall où Samba, le portier nègre, veillait près du tambour.

— Vite ! Deux jeunes filles et un monsieur viennent de passer. Vous n'avez pas vu où ils sont allés ?

Du geste, Samba désigna une Chrysler qui tournait le coin de l'hôtel.

— Ils sortent à l'instant.

— Merci !

Il était inutile, en effet, de songer à les joindre.

Retournant à sa table et prenant le ruban de papier entre ses doigts, Huan Li s'appliqua à le déchiffrer. C'étaient les signes morses habituels et ce fut jeu d'enfant. Bientôt, il eut tracé sur le menu les lettres dont la réunion formait cette phrase :

« *Les navires qui passent dans la nuit portent, eux aussi, des lampes et grande est la clarté qu'ils projettent.* »

C'était tout et la phrase se répétait tout au long, afin

que quel que fût le point de rupture du frêle papier, le message n'en arrivât pas moins à destination.

— Les mystères se succèdent, songea-t-il, mais au moins chacun d'eux apporte son éclaircissement partiel. J'attendrais vingt-quatre heures que la solution complète me serait certainement apportée !

Il alluma un cigare et s'absorba dans sa rêverie.

De qui pouvaient provenir ces messages ? D'un ennemi ? La chose était possible évidemment, mais cela lui paraissait douteux. Ce n'était pas dans la manière de Chang ou, plutôt, de celui qu'il avait complaisamment affublé de ce nom. D'un autre côté, qui donc pouvait avoir intérêt à prendre son parti et à jouer son jeu ? Il se posa la question en vain.

Dégustant lentement la dernière gorgée de son verre de fine, il se leva et, après être passé au vestiaire, se dirigea vers la sortie.

Il faisait une nuit sans lune, parfaitement tiède et en contre-bas les calmes eaux offraient la magie des clartés du Rocher de Monaco et des feux des yachts reflétés en longues traînées frissonnantes.

Huan Li s'accouda un moment au parapet, et contempla la vision qui se déroulait devant ses yeux.

Il siffla un petit air chinois et se décidant brusquement, emprunta le premier escalier et déboucha bientôt sur le quai où, le matin même, M. Pansard l'avait trouvé en train de pêcher.

Comme si l'on n'eût attendu que sa présence, un bruit de moteur éclata de l'autre côté du port et sur les eaux sombres, Huan Li aperçut la silhouette d'un canot automobile, glissant lentement, tous feux éteints.

Arrivé à peu près à sa hauteur, il démasqua ses lumières et, pendant quelques secondes, Huan Li se trouva encadré d'un faisceau doré.

Tout retomba dans la nuit, néanmoins, et virant de

bord, le canot se dirigea vers l'entrée de la passe. Il l'atteignit, mais arrivé là, s'immobilisa.

« Drôle de manœuvre, songea Huan Li. Est-ce là le « navire qui passe dans la nuit »? Mais alors où sont les lampes qu'il porte avec lui et la grande clarté qu'il projette? »

Il n'eut pas longtemps à attendre. Là-bas, le canot venait à nouveau d'allumer ses feux. pour les éteindre la seconde d'après. Mais cette fois, il répéta son manège, comme s'il eût voulu, à tout prix, forcer l'attention.

— Hum ! toussota Huan Li. Ceci demande à être éclairci. Il est de toute évidence que ces appels sont pour quelqu'un. Mais que cachent-ils? L'alouette avant de tomber dans le filet voit, elle aussi, scintiller le miroir.

Il regarda autour de lui et porta la main à sa poche. Il était armé. Il hésita un instant encore puis, retrouvant tout son fatalisme, se dirigea vers le môle.

Il marchait rapidement, l'arme à la main et il se trouva bientôt au pied de la petite tour où brulait le feu bleu indiquant l'entrée de la passe. Le canot était toujours là, continuant son manège, mais, chose curieuse, en s'éloignant du bord.

— Ne serait-ce pas à moi qu'ils en veulent? s'étonna Huan Li.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long. Brusquement, il eut l'impression que la tour venait de s'effondrer sur sa tête, et ressentant une douleur abominable au crâne, il chancela et s'écroula contre les dalles, laissant échapper son revolver qui glissa de roc en roc et tomba à la mer.

Du haut de la jetée, surplombant le chemin de ronde, un homme, dissimulé derrière la tour, venait d'abattre Huan Li d'un pavé adroitement lancé. La réponse au mystère lui était donnée : il était au pouvoir de ceux qui l'avaient attiré dans ce traquenard.

Une modulation retentit à laquelle on répondit du

canot. Ce dernier, tous feux éteints maintenant, se rapprocha du môle et fut bientôt assez près pour qu'un homme pût accoster.

Il courut vers Huan Li qui ne donnait plus aucun signe de vie. Un autre homme était déjà à ses côtés, occupé à lui lier bras et jambes.

— Un joli coup bien asséné ! remarqua le nouveau venu.

L'homme à qui s'adressait ce compliment ne s'arrêta pas dans son labeur.

— J'avais ma petite revanche à prendre du soir où il m'a ficelé sur le toit du Casino. Chacun son tour.

Saisissant Huan Li par ses cordes, il le jeta sur ses épaules.

— Allons-y, acquiesça l'autre, en accompagnant ses paroles d'un sifflement modulé.

Quelques secondes plus tard, le canot sortait du port et glissant sur les eaux noires se dirigeait du côté de Menton ou de l'Italie.

Sur une des banquettes, la figure exsangue, Huan Li reposait.

Le navire était passé dans la nuit et l'emmenait. Mais vers quel destin?

XV

LA VOIX DE BOUDDHA

Il sembla à Huan Li que des cloches innombrables sonnaient dans son cerveau et qu'un marbrier armé d'un marteau et d'un ciseau à froid tentait de faire sauter des parcelles de son crâne.

Dormait-il? Mais alors, quel était le cauchemar qu'il poursuivait? Il se sentait brisé dans tout son être et une soif terrible le torturait.

Il tenta de se soulever et n'y parvint pas. Sa tête était trop lourde et le clouait sur place. Il fit effort, pourtant, pour ouvrir les yeux et là, il fut plus heureux. Ce qu il aperçut le confirma dans son impression : il devait continuer un cauchemar.

Il était dans une pièce qu'il ne connaissait pas, assez petite, meublée à la chinoise et éclairée par des lampes aux épais abat-jour rouges. Il crut apercevoir une figure à quelques mètres de lui, mais il se rendit compte de son erreur : c'était simplement un buste de Bouddha posé sur une table basse. Il banda ses énergies pour échapper à ce rêve et se soulever. Cette fois, il y parvint et brusquement, comme si un voile se déchirait, la vérité lui revint

dans un éclair. Il avait dû être attaqué, fait prisonnier, et maintenant ...

Il se laissa retomber sur le divan, car les bourdonnements de sa tête étaient intolérables. Il avait besoin d'un peu de repos pour se retrouver. Enfin, il se crut assez fort, et se dressant sur son séant, voulut mettre un pied au sol.

Une voix étrange qu'il ne reconnut pas, prévint son geste.

— Ne bouge pas, Huan Li, la mort t'entoure et un pas te serait fatal. J'ai à te parler d'abord.

Il chercha du regard son interlocuteur, mais fit en vain le tour de la pièce. Seulement, le buste de Bouddha s'était illuminé et ses deux yeux répandaient une clarté verte.

— Tu cherches qui peut te parler? reprit la voix. Ne t'obstine pas. C'est la bouche de Bouddha qui te porte mes paroles. Mais ne fais pas un geste, ne cherche pas à fuir. Je te vois et je te répète : la mort t'entoure.

Comprenant que, pour l'instant, toute lutte serait inégale, Huan Li ne broncha pas, mais tirant une cigarette de sa poche, l'alluma avec le plus grand calme. S'adossant contre les coussins, comme s'il eût été dans un salon, il se prépara à cet étrange colloque.

— Tu es brave, Huan Li, et tu crois me narguer par ton calme. Libre à toi, puisque jamais tu ne pourras conter à âme qui vive ce qui va se passer entre nous.

Sans même hausser les épaules, Huan Li plongea sa main dans sa poche et en tirant une poignée de grains de riz, se mit à les compter.

— Comment as-tu pu croire que j'en avais fini avec toi? reprit la voix; et que parce que tu m'avais échappé par miracle, une fois, tu m'échapperais toujours?

» Tu t'es imaginé, parce que je ne frappais pas tout de suite, que j'abandonnais la partie ou la trouvais trop dangereuse? Voilà ce qui a été la cause de ta fausse sécurité, et c'est justement pour te donner confiance que je n'ai

pas bougé. Il y a quinze jours, tu étais sur tes gardes. Aujourd'hui, je t'ai amené ici, en mon pouvoir, et tu n'en sortiras pas.»

Relevant la tête, Huan Li fut sur le point de parler. Mais cette pensée ne fit que l'effleurer. Comme si on avait pu lire dans son cerveau, la voix continua :

— Ah ! oui. Tu réserves pour tout à l'heure la révélation des documents que tu as déposés entre les mains du directeur de la police d'Etat à Nice. Documents qui doivent être ouverts vingt-quatre heures après ta disparition et qui fournissent tous les renseignements utiles sur moi! C'était enfantin à prévoir, Huan Li, et si j'ai attendu, c'est simplement parce que je voulais qu'ils fussent en ma possession. Jette les yeux vers la petite table à ta gauche, tu les y verras tous. Ce ne sont pas les coffres-forts — surtout ceux de la police — qui m'inquiètent, tu sais !

En dépit de l'invitation, Huan Li ne tourna même pas la tête. La voix certifiait le fait, cela devait être exact. Seulement, pour la première fois, un sentiment étrange l'envahit. Quelque chose comme un malaise physique. Avait-il, vraiment, perdu la partie?

— Tu n'éprouves pas le besoin de vérifier? reprit la voix. Je te remercie de cet hommage. Tu sais évidemment à qui tu as affaire. Tu vas mourir, car il le faut, mais je le regrette. Tu as été un rude adversaire et nous aurions pu être amis. Seulement, il y a trop de mystère en toi.

Pour la première fois, Huan Li redressa la tête et, s'inclinant, acquiesça d'un salut ironique au témoignage qui venait de lui être rendu.

— J'aurais pu me débarrasser de toi comme des autres et te laisser aux mains de mes agents. Mais je me souviens de ce qu'ils ont fait une première fois. Seulement, rassure-toi, je n'ai rien oublié de mes serments et jamais la main que tu as serrée ne se tachera de sang. C'est

autrement que tu vas mourir, Huan Li, et d'une manière plus digne de toi et du mystère que tu chéris. Regarde au sol et sur les murs.

Cette fois, Huan Li obéit au commandement. Il sentait que l'on approchait du dénouement et il avait besoin de toute sa lucidité et de la connaissance des moindres détails, s'il voulait tenter d'échapper au traquenard et à la mort si proche.

— Quand j'ai commencé à parler, il y a quelques minutes, tu aurais pu fuir si tu l'avais voulu. Mais rassure-toi, tu n'aurais pas été loin, Mes hommes sont aux aguets; ils t'auraient abattu comme un chien. C'est maintenant, que le carré de mort va t'entourer. Regarde.

Comme sous une main invisible, la clarté répandue par les lampes voilées s'atténua, tandis qu'un faisceau, jaill. de la paroi, frappait l'autre muraille, dessinant une sorte de raie translucide environ à trente centimètres du sofa sur lequel reposait Huan Li. D'autres rayons s'allumèrent sur chacun des murs, se coupant à angles droits et encadrant le sofa de leurs barreaux lumineux.

Huan Li contempla ces bandes dont il ne comprenait pas le sens et frissonna malgré sa bravoure. La voix ne tarda guère à le tirer du doute.

— J'ignore si ta connaissance des sciences modernes, Huan Li, est aussi poussée que ta pénétration de la philosophie du riz ou de la sagesse de Confucius, mais quelques mots seulement auront vite fait de te mettre au courant. Il y a dans la nature des rayons mystérieux, proches parents de l'ultra-violet et de l'infra-rouge, dont nous commençons seulement à discerner le pouvoir.

» Ils sont invisibles aux regards humains et si tu vois ceux-ci, c'est que j'ai tenu à les associer à des rayons perceptibles pour qu'ils remplissent mieux le rôle auquel je les destine. Nul corps vient-il s'interposer entre leur source d'émission et leur point de contact, qu'ils se

bornent à émettre leurs vibrations silencieuses. Mais un objet quelconque les coupe-t-il, qu'instantanément tout change. L'appareil avertisseur ou le dépôt d'explosifs, dont, sortes de chiens infaillibles de l'autre monde ils avaient la garde, se déclanche Je n'ai pas besoin de te dire à quel usage ils servent aujourd'hui. Tu n'as aucun lien, Huan Li, tu es libre et dans cinq minutes j'aurai quitté cette maison. Seulement je t'avertis. Ne tente pas de descendre de ce sofa, n'essaye pas de couper, même du doigt ou d'un jet de papier, l'un des invisibles barreaux qui t'encagent comme dans une prison. Sur-le-champ, tout sauterait et je ne sais pas si ton ami, M. Pansard lui-même, retrouverait beaucoup de ta personne! »

La voix se tut quelques secondes et Huan Li, les yeux braqués sur le Bouddha, se demanda si elle avait fini ; mais elle reprit :

— J'aurais pu m'en tenir là et te laisser goûter dans toute sa beauté, ou son horreur, le supplice de l'attente. Tu serais resté sur ce divan, n'osant risquer un geste et sentant croître ton angoisse jusqu'au moment où, la faim ou la folie te poussant, tu aurais tenté le tout pour le tout. Le dernier homme sur qui je l'ai essayé a mis huit jours et huit nuits à râler de terreur, avant de franchir la limite fatale dans un accès de démence. Je ne t'infligerai pas châtiment pareil. Je sais honorer mes adversaires. Un système d'horlogerie décidera de ton sort, à moins que tu n'en disposes avant. Minute par minute, mais insensiblement, les rayons vont rétrécir leur cage. Quand ils atteindront le divan qui leur fera obstacle, tu n'auras plus à souffrir. Ce sera la fin.

» Et maintenant Huan Li, adieu. On ne me vainc jamais. Au-dessus de ta tête, sur l'étagère, il y a un recueil de Confucius. Cette philosophie, qui t'est douce, pourra te verser son baume aux derniers moments. A moins que tu ne préfères méditer sur la science occidentale, qui a su

ajouter tant de rayons à ceux que nous connaissions. Je vais même te révéler un secret : c'est à l'aide d'un de ces rayons que j'ai pu battre la roulette et faire sortir un numéro à mon gré. Simplement en projetant un faisceau invisible au moment voulu et en bloquant la bille dans le seul casier que je lui laissais libre. Il m'a suffi d'un mois d'étude, d'un appareil spécial et d'un doigté impeccable. Tu ne mourras donc pas sans avoir résolu, au moins, un des mystères dont tu cherchais la solution. Le malheur, c'est que tu ne pourras en faire profiter personne. M. Pansard — car j'ai convoqué ton cher M. Pansard — n'arrivera que cinq minutes après la destruction de la maison. Cette fois, et pour toujours : adieu, Huan Li.

— Ou peut-être au revoir! rétorqua Huan Li. Sait-on jamais !

— J'ai dit, adieu.

Aussi brusquement qu'au début, la clarté se dégageant du Bouddha s'évanouit, tandis que les yeux, perdant leur fluorescence verdâtre, redevenaient obscurs. Huan Li tendit l'oreille. Il perçut des pas pressés et des voix, puis le bruit d'un moteur et d'une auto qui démarre. Quelques instants, il suivit le son décroissant, puis tout retomba dans le silence.

Il regarda autour de lui. Ainsi que l'avait dit la voix, il y avait, entourant le divan, les bandes lumineuses inoffensives à côté desquelles couraient les bandes invisibles mais mortelles.

Le fait qu'on l'avait laissé sans aucun lien prouvait assez l'absolue confiance de ses adversaires.

Étendu sur le dos, Huan Li réfléchit.

« Le seul problème qui se pose actuellement, songea-t-il, est celui-ci : déclencherai-je moi-même, l'appareil en coupant le rayon, ce qui m'épargnerait des minutes et, peut-être même, des heures d'angoisse — ou atten-

drai-je la fin dans l'espoir d'un problématique et impossible secours? Évidemment, le suicide est interdit, mais il y a des cas... »

Huan Li contempla la raie lumineuse qu'il apercevait au pied du divan. Elle lui parut immobile, mais s'étant fixé un point de repère, il se rendit compte qu'elle avait avancé d'un centimètre. Huan Li qui avait tiré sa montre la consulta à nouveau.

« Si la vitesse n'augmente pas cela me donne, approximativement, une heure de répit. En une heure, de nombreuses choses peuvent se produire, comme il peut ne rien arriver ! Dans le site, probablement désert, où se trouve cette demeure, il y a fort à parier que nul ne viendra me chercher ! »

Huan Li réfléchit un moment et sourit en haussant les épaules.

— D'ailleurs, quelqu'un viendrait-il que cela n'arrangerait guère mes affaires. Les barres infranchissables seront toujours là et au premier contact...

Il leva les yeux vers le plafond. Là encore, il aperçut les barres lumineuses.

— Il a tout prévu. Je suis comme un rat pris au piège. Ah ! c'est un rude adversaire.

Comme son regard descendait, il s'arrêta sur l'étagère.

— La philosophie de Confucius ! Ma foi, l'idée n'est pas mauvaise ! A trop songer, je risque l'énervement ou la folie. Lisons donc.

Atteignant le livre, Huan Li l'ouvrit au hasard et s'absorba dans sa lecture. Il cherchait à ne pas penser et surtout à ne pas regarder du côté des rayons meurtriers. Un calme étrange s'était emparé de lui, qu'expliquait seule sa mentalité de Céleste qui s'incline devant la fatalité. A quoi bon lever un petit doigt pour échapper à la mort, du moment que l'on sait que c'est inutile? Il était condamné. Il avait longuement réfléchi au moyen de

salut et n'en avait pas trouvé. Son heure était venue, il saurait l'accueillir en philosophe.

Le chapitre qu'il lisait parlait justement de la mort. Il en goûta la force comme s'il eût été tranquillement chez lui.

Les minutes s'ajoutaient aux minutes et Huan Li lisait toujours. A un moment, il posa son livre et regarda une des bandes. L'espace avait diminué de moitié. Sans paraître s'en émouvoir, il reprit son livre et continua.

Dans la pièce, il régnait un silence absolu et, sur sa table, le Bouddha aux yeux éteints semblait guetter. Il flottait quelque chose de poignant entre ces quatre murs et Huan Li, en dépit de sa force de caractère, sentait l'énervement le gagner, à cette attente du moment fatal. Il aurait préféré du bruit, de la lutte. Tout aurait eu un aspect moins effrayant.

Il avait déjà la sensation d'être au pays des morts!

Il referma le livre, et le plaçant à côté de lui, regarda la bande. Dix centimètres à peine la séparaient du divan. Huan Li calcula que dans un quart d'heure environ tout serait fini et comme sous une brusque poussée il lui vint le désir de hâter le dénouement, d'être le maître de sa vie.

Il chassa cette pensée et se raidit en pensant à ses aïeux, ces vieux Chinois qui dormaient là-bas, de leur dernier sommeil.

Machinalement, il plongea la main dans sa poche et en tira une poignée de riz.

Un seul de ces grains projeté à travers le rayon suffirait-il pour déclencher le mécanisme?

Il fut sur le point de tenter l'expérience, mais là encore, il se durcit contre la tentation.

— Si proche du grand Tout, murmura-t-il, méditons !

Et fermant les yeux, il chercha, parmi toutes les

doctrines de l'au-delà qu'il connaissait, la plus consolante et la plus douce.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, effroyablement lentes, quand Huan Li, tout à coup, eut l'impression d'un bruit dans le lointain.

« Une auto, murmura-t-il ; va-t-elle passer ou serait-ce ce brave M. Pansard, en avance sur l'heure du rendez-vous ? »

Le bruit grandissant et le grincement des freins, trop violemment serrés, à la porte même de la maison, répondirent en partie à sa question.

— C'est M. Pansard ! Ce ne peut être que lui !

Une porte ouverte avec fracas résonna quelque part au fond d'un couloir, tandis que des pas se précipitaient. D'autres portes claquèrent. On devait le chercher et la personne étrangère à la maison ne savait où le découvrir.

Huan Li serra les poings et sentit sa gorge se serrer. Quoi qu'il advienne, il savait qu'il ne pourrait être sauvé, mais il voulait pouvoir parler, afin d'avertir du danger proche et, surtout, afin de révéler l'identité du bandit et d'assurer sa prise.

Il se dressa sur son séant et regarda. La ligne n'était plus qu'à quelques millimètres. Une minute encore, des secondes peut-être et ce serait fini. Alors, Huan-Li n'y tint plus.

— A moi ! cria-t-il, à moi !

Quelqu'un courut dans le corridor et la porte s'ouvrit sous une brusque poussée.

Il n'aperçut pas tout d'abord à qui il avait affaire, mais il eut l'impression nette que ce n'était pas M. Pansard.

— Vite, lança-t-il, tout va sauter, sitôt que ce rayon...

Il s'arrêta net, abasourdi par ce qu'il voyait.

Poussant un cri étouffé, la silhouette venait de tirer un revolver et le braquait dans sa direction.

Huan Li crut qu'on allait l'abattre. Et d'un geste ins-

tinctif porta les mains à sa figure. Mais, la silhouette cherchait quelque chose. Enfin, elle l'aperçut dans le coin opposé de sa pièce, et élevant son revolver, visa et appuya sur la détente. Le coup claqua et se répercuta à travers les pièces. Mais, dans un fracas de porcelaine, tout s'éteignit brusquement.

Du coup Huan Li, les nerfs à bout, n'y tint plus. Jouant, le tout pour le tout, il se laissa tomber du divan et roula par terre.

Rien ne se produisit... et pourtant il venait de franchir le cadre de mort.

Le coup de revolver, en brisant le fusible, venait de couper le courant électrique.

D'un bond, Huan Li fut debout et s'élança vers la porte pour fuir, mais aussi pour rattraper celui auquel il devait son salut.

Il l'aperçut au bout du corridor qui franchissait déjà la porte d'entrée. Il s'y précipita, mais déjà son sauveur venait de bondir dans l'auto et démarrait brusquement.

Huan Li resta debout sur le seuil, mais la clarté des phares lui permit de reconnaître la voiture et la silhouette qui se tassait au volant.

— Lady Lydia de Vere! prononça-t-il à haute voix, n'en croyant pas le témoignage de ses yeux. C'est à lady Lydia que je dois la vie !

Brisé par les émotions par où il venait de passer, Huan Li se laissa tomber sur un rocher au bord de la route et alluma une cigarette.

— Lydia de Vere ! répéta-t-il à plusieurs reprises. Mais pourquoi? Pourquoi?

Le bruit d'une nouvelle auto le tira de sa rêverie.

— Cette fois-ci, plus de doute ! C'est ce cher M. Pansard. Et dire que je ne sais pas si le fait de me retrouver en vie va le réjouir ou le navrer !

L'auto freina et ce fut Huan Li qui en ouvrit la portière.

— Vous? s'effara M. Pansard. Encore une de vos plaisanteries sans doute?

— Justement, répliqua Huan Li en s'inclinant. Je me doutais que je manquerais de voiture ce soir, et je tenais à avoir quelqu'un pour me ramener à Monte-Carlo. Pouvais-je mieux m'adresser qu'à vous?

M. Pansard gratifia Huan Li d'un regard chargé de colère qui en disait long sur son état d'âme.

— Eh bien, alors, montez !

— Merci ! répondit simplement Huan Li en s'asseyant à ses côtés. Et maintenant rentrons. Mais n'allez pas trop vite, voulez-vous. C'est une si belle nuit, monsieur Pansard, et je ne me suis jamais aperçu, autant que ce soir, combien il fait bon vivre ! Alors doucement, n'est-ce pas !

Mais M. Pansard ne répondit rien. Il préféra appuyer sur l'accélérateur.

XVI

TROIS GOUTTES DE SANG... ET DES GRAINS DE RIZ

Trois petits coups secs frappés sur un rythme trop bien marqué pour provenir du seul hasard, résonnèrent contre la porte. Huan Li, qui réfléchissait dans un fauteuil, se leva silencieusement et glissant sur le tapis fut bientôt à l'entrée. Manœuvrant un cordon fixé à l'imposte, il l'entr'ouvrit légèrement et grâce à un jeu de miroir put apercevoir la personne qui demandait son admission.

Ce qu'il vit dut le rassurer, car, à l'instant même, il ouvrit la porte et s'inclina dans un sourire.

Une femme — une de celles que l'on rencontre chaque soir prodiguant leurs œillades et le charme de leur beauté autour des tables de jeu — entra sans un mot.

Lui désignant le fauteuil, Huan Li s'assit sur un coin de la table et, tirant un étui de sa poche, lui offrit une cigarette. Elle en prit une, l'alluma calmement et seulement alors se décida à rompre le silence.

— Situation inchangée depuis notre dernière rencontre, commença-t-elle.

— Mêmes pertes ?

— Les mêmes.

— Aussi... inexplicables ?

— Toujours.

— Importantes ?

La jeune femme tira une fiche de son sac et la passa à Huan Li.

— Assez grosses, en effet. Mais aucun nom connu ! Aucune personnalité du jeu ou d'habitués !

— Je vous ferai remarquer que c'est une indication que je vous ai fournie moi-même, il y a quelques jours !

Huan Li sourit.

— Et pour laquelle je vous ai félicitée et récompensée ! Avez-vous pu m'obtenir les renseignements complémentaires ?

— Sans aucune difficulté. Toutes les personnes portées sur cette liste ont quitté la Principauté.

— Du fait de leurs pertes ?

— Nullement. Leur départ était décidé et leurs places retenues bien avant. Toutes ces personnes ont perdu au cours de leur dernière nuit à Monte-Carlo.

— Touchant souvenir pour les engager à revenir. Vous dites donc, insista Huan Li avec intention, que tous sont partis ?

La jeune femme le menaça du doigt en riant et jeta sa cigarette par la fenêtre ouverte.

— Non, pas tous, puisque, là aussi, j'ai suivi vos ordres. Sir Harry Liver, qui avait déjà câblé son retour à Londres, a décommandé sa place en train-bleu et accordé quelques jours de plus à la Principauté.

— Je ne vous demande pas si ces quelques jours ont été achetés au prix de quelques nuits. Je remarque seulement — sans vous en blâmer, — que vous vous êtes arrangée pour retenir l'homme le plus important et, dit-on, le plus généreux de cette liste. Avec bons résultats au moins ?

La jeune femme secoua la tête.

— Pour vous, non. Car au moment de mettre son smoking hier soir, sir Harry s'est aperçu d'une chose : le valet chinois, en le repassant, avait brûlé le devant.

— Curieuse maladresse !

— N'est-ce pas. Force nous a donc été de ne pas aller au Sporting et de passer la soirée à la chambre. Un peu plus tard d'ailleurs, sir Harry recevait un télégramme de Londres le rappelant d'urgence. Il part cette après-midi.

— Donc tout est bien comme je le soupçonnais. On ne tient pas à ce qu'un joueur ayant perdu retourne sur les lieux de sa défaite. Ce pourrait être de l'altruisme, mais cela sent un peu trop la ruse. Rien de neuf à part cela ?

La jeune femme secoua la tête. Elle se levait déjà pour partir quand une arrière-pensée la fit se rasseoir.

— Écoutez, monsieur Huan Li, il y a pourtant une petite chose qui me trotte dans la tête. Seulement j'ai peur que vous vous moquiez de moi.

Huan Li rassura sa blonde visiteuse et, pour mieux la mettre en confiance, lui versa une coupe d'eau-de-vie de riz, qu'il tenait en réserve pour les grandes occasions.

— Eh bien ! voilà. Figurez-vous que l'autre jour, au Sporting, j'ai eu un saignement de nez.

— Fâcheux présage en Chine, mais heureusement dénué de sens ésotérique en Europe. Et qu'est-il arrivé ?

— Des messieurs m'ont tout de suite conduite au bar.

— Naturellement.

— Mais avant que j'aie pu tirer mon mouchoir, j'ai un peu saigné sur le tapis, où j'ai fait trois taches rouges.

— Accident dont, je suis certain, nul ne vous a tenu rigueur.

— Ce n'est pas cela. Le lendemain, comme j'accompagnais, avec une de mes petites amies, un joueur dont

j'avais relevé le nom sur les listes de départ, j'ai regardé à la dérobée : les taches avaient disparu.

— Vous ne pensiez tout de même pas qu'on allait les garder en souvenir ?

— Attendez ! Hier soir je suis retournée au Sporting. Je vous avoue que j'ai reçu un choc.

— Vous avez ressaigné.

— Non, *les taches étaient revenues* !

— Ah !

Un instant Huan Li resta silencieux, regardant fixement la jeune femme. Elle soutint son regard.

— Les taches étaient revenues ! Vous êtes *sûre* de ne pas vous être trompée ? Le soir, dans la foule, une erreur était possible. Quelqu'un pouvait avoir le pied dessus ?

— Je ne fais pas erreur ! Les taches, qui n'y étaient plus avant-hier, y étaient à nouveau hier. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Huan Li prit la chose en plaisantant.

— Possible que le dégraissage a été défectueux ou qu'il s'agit de taches à éclipse. Ne pensez plus à cela. C'est de l'enfantillage. Je vous parie que vous les reverrez ce soir et qu'elles ont toujours été là.

La jeune femme fit la moue.

— Si ça vous fait plaisir.

Elle acheva son verre de liqueur et, prenant une nouvelle cigarette sur la table, se dirigea vers la porte.

Huan Li attendit qu'elle eût la main sur le bouton.

— Vous avez raconté votre petite histoire à d'autres qu'à moi ?

La jeune femme pivota sur elle-même et le regarda le sourcil froncé.

Huan Li lui prit la main et la tapota d'un air bon enfant pour s'excuser d'avoir pu la blesser.

— Je voulais simplement dire : « L'avez-vous racontée

à quelqu'une de vos petites camarades ». Ce serait, ma foi, assez naturel.

— A personne, monsieur Huan Li.

— Alors, dans ce cas, silence complet, c'est préférable.

La porte refermée, Huan Li ne se rassit ni ne bougea. Debout au milieu de la chambre, il songeait ; et au plissement de son front, il était aisé de voir que le problème devait être ardu.

— Trois gouttes de sang, murmura-t-il à mi-voix, sans oublier une boulette de chewing-gum à l'ail ! Devant ces données, M. Pansard lèverait les bras au ciel et passerait outre. Moi ? Pas ! Trois gouttes de sang ! Dire que la solution du problème est peut-être là !

Il se secoua enfin et consulta sa montre. Il était près de minuit. Un instant encore il hésita, mais enfin sa décision fut prise.

Troquant son veston contre son smoking, il se prépara à sortir, mais pas avant de s'être assuré que son nouveau revolver était bien dans sa poche. Ouvrant un tiroir de sa malle Innovation, il en sortit trois ampoules de taille moyenne, qu'il glissa avec soin dans son étui à cigares.

— En ces temps de guerre scientifique, plaisanta-t-il, je ne comprends pas que les gaz lacrymogènes ne soient pas plus entrés dans les mœurs ! Que cela ne m'empêche pas de m'en servir.

Allant au téléphone, il demanda une chambre de l'hôtel et l'obtint sur-le-champ.

— Tout est prêt ? interrogea-t-il.

— Tout, répondit le correspondant invisible.

— Alors, que l'on veille sans me perdre de vue. Je quitte ma chambre à l'instant. Que tout fait nouveau me soit communiqué.

Il raccrocha et fermant la porte derrière lui, posa

quelques témoins pour s'assurer que nul ne violerait son domicile.

Renonçant à l'ascenseur qui, la veille encore, avait eu une panne inexplicable entre deux étages, il emprunta l'escalier, en évitant tout bruit qui aurait signalé sa présence.

Il fut bientôt dans le salon de lecture, à une des extrémités duquel était l'ascenseur du Sporting. A l'autre, un client de l'hôtel, le *Daily Mail* écrasé sur ses genoux, paraissait dormir, tandis qu'à l'angle formé par une galerie, un groom, assis sur un tabouret, se tenait éveillé en sifflotant un petit air de jazz.

Huan Li prit une revue sur une table, tira un fauteuil du côté du mur, et s'installa confortablement.

Le dîner était fini depuis longtemps, car ce n'était pas soir de gala et seuls empruntaient cette galerie les personnes qui se rendaient au Sporting.

Huan Li, après avoir feuilleté sa revue, ne put réprimer un bâillement et plongeant ses doigts dans sa poche sentit avec plaisir le contact des grains de riz.

— Philosophons ! s'ordonna-t-il. La sagesse, que Confucius a mise en chacun de ces grains, ne saurait que m'être fort utile.

Tirant une poignée de riz dont la fraîcheur, le poli et la couleur blanche lui causèrent un certain plaisir, il se mit en devoir de faire passer les grains d'une main dans l'autre.

Il s'absorba dans ce travail au point de demeurer comme endormi, mais qui l'aurait regardé attentivement aurait vu les fentes de ses paupières mi-closes, qui laissaient filtrer son regard. Dans la glace placée devant lui, il commandait une vue de toute la galerie aussi bien que du salon de lecture.

Il avait une fois payé trop cher le prix de sa confiance, pour vouloir à nouveau courir pareil risque.

Sans même avoir notion de sa présence, des couples passaient, se rendant vers l'ascenseur qui les conduirait au Sporting ; Huan Li entendait le déclic du départ, que suivait, un certain temps après, le déclic d'arrivée. Et sans arrêt, les grains coulaient d'une paume dans l'autre.

Tout à coup, Huan Li se redressa, une barre d'étonnement sur le front.

Un couple encore venait de descendre et, une fois de plus, les deux déclics avaient retenti.

La respiration de Huan Li se fit plus rapide et les pas d'un nouvel arrivant lui firent silencieusement tourner la tête. Ce ne fut qu'un éclair, car la seconde d'après il avait repris sa position et les yeux tout à fait fermés, cette fois, égrenait son riz.

Il dut être déçu, car il tapota nerveusement du pied. Une jeune femme au verbe trop haut et à la gaîté trop expansive s'avançait heureusement avec son escorte et prit à son tour l'ascenseur.

Huan Li retint son souffle et attendit. Ce ne fut pas long. Une détente se produisit dans tout son être tandis qu'un soupir profond s'exhalait de sa poitrine.

— 18 et 29 ! murmura-t-il dans une sorte d'exaltation fébrile. 18 et 29 ! O Confucius, et l'on doutera encore de la philosophie enclose dans un simple grain de riz ! Trois taches de sang et un morceau de Chicle m'avaient posé les termes du problème et voici que tu m'envoies la solution. 18 et 29, deux chiffres et tout est résolu !

L'impassibilité de Huan Li avait disparu. Il fut sur le point de se lever et d'arpenter la galerie, mais il se maîtrisa.

— Mille grains à compter, ai-je dit. Mille grains, pas un de moins ! L'homme sage est celui que le triomphe, même, ne dérange pas de la route qu'il s'était tracée ! Méditons !

Apaisant les battements de son cœur, Huan Li, à nouveau tassé dans son fauteuil, sembla dès cette minute se désintéresser de tout. Un à un, les petits grains blancs coulaient entre ses doigts s'ajoutant au tas grossissant que contenait sa paume.

Maintenant ! les allées et les venues se faisaient rares. Il n'y avait toujours que le vieil Anglais qui somnolait à l'autre bout de la galerie et le petit groom du couloir.

Des bruits de pas, tout à coup, troublèrent le silence.

C'était Samba, qui, semblait chercher quelqu'un.

Il trouva enfin et portant la main à sa casquette, s'inclina devant le fauteuil de l'Anglais.

— A telephone message for you, sir! déclara-t-il.

— Eh what? What's up ? Oh hell. I believe I was s eeping.

Samba sourit de toutes ses dents blanches et tendit un papier au dormeur mal éveillé.

— Oh! a phone message! Thank you, Samba.

Samba empocha le billet qui lui était tendu et pivotant sur ses talons retourna à sa place près du tambour d'entrée.

— Who in the world... grommela l'Anglais, furieux d'avoir été dérangé.

Il déchira l'enveloppe et en tira la formule.

Cela ne dut guère l'intéresser car, haussant les épaules, il froissa le papier entre ses doigts.

— Fancy, waking me up for that ! Oh ! Lang, as well go to bed !

Ayant ainsi décidé d'aller se coucher, le vieil Anglais se leva en s'étirant et traversa, dans toute sa longueur, le salon de lecture. Il passait à proximité du fauteuil où était dissimulé Huan Li, quand il se souvint du message qu'il tenait toujours en boule dans sa main, et le jeta.

Par un hasard — trop grand pour être providentiel — le papier tomba à côté même du fauteuil. L'instant

d'après, le vieil Anglais tournait le coin du corridor et après un coup d'œil rapide au groom se dirigeait vers l'ascenseur.

Huan Li n'eut qu'à étendre la main. Le message était en français et contenait ces mots :

« M. Pansard a téléphoné au commissaire spécial qu'il avait reçu un appel urgent de lady Lydia de Vere lui assignant rendez-vous cette nuit même dans sa chambre à trois heures du matin. Elle a une déclaration à lui faire, en dehors de son mari. Avons intercepté le message et empêché qu'il n'arrive à destination ».

Huan Li remit la poignée de riz dans sa poche et consulta sa montre. Il était près d'une heure. Que voulait dire ce développement inattendu de l'affaire ? Quelle révélation lady Lydia pouvait-elle, raisonnablement, désirer faire à M. Pansard ?

Il réfléchit sans arriver à percer ce nouveau mystère.

— C'est inadmissible ! murmura-t-il. Lady Lydia a pu m'étonner l'autre jour, mais il est impossible qu'elle ait fait appel à Pansard. Donc il y a autre chose.

Sans retourner la tête, il siffla en sourdine trois notes modulées. Comme en écho, mais sans bouger, le groom répondit.

Quelques minutes s'écoulèrent, Le groom, le plus naturellement du monde, allant à une petite fenêtre qui donnait sur une cour intérieure, l'ouvrit, sans doute pour aspirer un peu d'air frais. A nouveau, il fit entendre la même modulation et attendit. Une réponse à peine perceptible lui parvint à laquelle il ne riposta pas, puis, près de cinq minutes plus tard, un autre air sifflotté avec persistance. Refermant la fenêtre, le groom, avant de reprendre son poste, fit quelques pas dans le salon de lecture où Huan Li tous les nerfs tendus attendait. Il buta contre une chaise qui se renversa et, probablement effrayé du bruit, retourna vers son tabouret et s'assit.

Cette fois, Huan Li n'attendit pas pour se lever et pour se hâter vers le grand escalier.

Le signal convenu venait de lui révéler ce qu'il désirait savoir : sur un message qu'un valet de pied lui avait remis à la table de baccara, où elle jouait, lady Lydia venait de quitter le Sporting. Dans quelques minutes elle serait à son appartement.

Huan Li n'avait qu'à se presser s'il voulait la devancer, car ce soir, sentant les événements se précipiter, il était résolu à jouer le tout pour le tout.

XVII

LA DANSEUSE DE SHANGHAI

Courant plus qu'il ne marchait, Huan Li atteignit l'étage de lady Lydia.

Ouvrant la fenêtre, il enjamba la balustrade et, quasi-invisible dans l'obscurité, le corps plaqué contre le mur, s'achemina, sans même un regard sous lui, vers la chambre dont il apercevait la fenêtre à quelque vingt mètres.

Il l'atteignit et, rééditant sa manœuvre, se trouva sur le balcon où il s'accroupit l'oreille aux aguets.

Aucun bruit insolite ne venant l'avertir que sa présence avait été remarquée, il s'enhardit, et, entr'ouvrant la fenêtre, entra dans la pièce. Sans allumer son phare de poche, Huan Li, comme s'il eût des yeux d'oiseau de nuit, fureta en tous sens, à la recherche d'un endroit où se cacher. Il le trouva, enfin, derrière le lit où une table, supportant une photographie de lord de Vere, aidait à le masquer.

Il écouta, et percevant, dans le lointain, le bruit des grilles de l'ascenseur, se faufila dans sa cachette et se tapit contre le sol.

L'instant d'après, la porte s'ouvrait livrant passage à lady Lydia.

Elle tourna les commutateurs et apparut dans toute sa beauté. Elle avait une robe de soie blanche bordée de renard noir et, jeté sur ses épaules, un manteau d'hermine. A son cou était le célèbre collier à sept rangs de perles que lui avait offert son mari, quelques mois auparavant. Mais ce n'est pas là ce qui attira le regard de Huan Li. Un autre objet, moins précieux peut-être, mais combien évocateur pour celui qui connaissait la vérité, l'avait fasciné : le bracelet de platine et de diamants qui encerclait le poignet de lady Lydia, et à quoi pendait un médaillon ovale.

Jetant sa fourrure sur le lit, lady Lydia alla à la fenêtre et, l'ayant fermée, revint à son miroir. Elle rectifia l'ordonnance de sa coiffure et Huan Li put discerner l'altération des traits de son visage. Un étrange nervosisme l'agitait et, par moments, on eût dit qu'elle se mordait les lèvres. Elle dut trouver trop violent l'éclairage car, éteignant presque toutes les lampes, elle ne laissa subsister que le flambeau posé sur la table.

Tout à coup, sans même que l'on eût pris la peine de frapper, la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme que Huan Li reconnut. C'était celui que nous avons vu au début de cette histoire — le soir où, par erreur, le jeune Hollandais fut envoyé à la mort — en train de consommer au Privé avec une quelconque demi-mondaine.

Celui dont la goujaterie — en apparence, du moins — avait révolté lady Lydia, celui enfin dont Huan Li, parlant en conseil de guerre, avait dit : « Il s'appelle Chang, mais n'écrivez pas son nom, ce n'est peut-être pas celui qu'il porte réellement. »

Il était en habit, une fleur à la boutonnière et fumait tranquillement un cigare.

Il referma la porte derrière lui, poussa le verrou et allant au fauteuil, s'y assit confortablement.

Lady Lydia, tout à fait blanche maintenant, le regarda faire sans dire un mot.

S'il suffisait d'apercevoir Huan Li pour ne conserver aucun doute sur sa race, un regard, également, sur ce petit homme obèse, au crâne rasé, à la figure rouge barrée de lunettes d'écaille et au bourrelet de graisse surmontant le faux col, suffisait pour fixer instantanément sur son identité. L'on avait devant soi le type classique de l'Allemand, l'aventurier que l'on retrouve dans toutes les affaires louches.

Un moment il demeura silencieux, fumant son cigare dont il mâchonnait le bout, mais les yeux fixés sur lady Lydia. Enfin il se décida à prendre la parole dans un anglais rocailleux qui décelait encore plus sa nationalité.

— Je suppose que vous n'avez pas été étonnée de mon appel ? articula-t-il entre deux bouffées.

Lady Lydia ne répondit rien, mais soutint son regard.

— Vous deviez vous y attendre, continua-t-il. Asseyez-vous là. Ce que nous avons à nous dire est assez long.

Il désigna du doigt le pied du lit et, après une seconde d'hésitation, lady Lydia obéit.

— Lydia, reprit l'Allemand après une pose, il y a de cela quelques semaines, j'ai condamné Huan Li à mort. Le lendemain, Huan Li était toujours vivant.

Lady Lydia se redressa.

— Vous savez bien que je n'en suis pas responsable. Une erreur a été commise.

— Je n'admets pas les erreurs. Cette fois, comme il s'agissait de vous, j'ai pardonné. Avant hier, voulant en finir avec un traître qui devenait dangereux, j'ai à nouveau attiré Huan Li dans un piège. Il ne pouvait m'échapper. Or, je ne vous apprendrai rien en vous disant que Huan Li se porte comme vous et moi. Beaucoup mieux que vous, même ! Je suppose que vous n'avez rien à répondre ?

Lady Lydia avait détourné la tête et regardait fixement un point du tapis. Il y eut quelques secondes de silence que rompit enfin l'Allemand.

— C'est donc moi qui parlerai, Lydia. Huan Li a échappé au sort qu'il méritait parce que quelqu'un l'a sauvé, et ce quelqu'un, vous le connaissez, je crois ?

— A quoi bon jouer au plus fin, ? Oui, c'est moi.

L'Allemand jeta le cigare mâchonné et, en tirant un autre, l'alluma tranquillement. Ce ne fut qu'après ces divers gestes, qu'il reprit :

— Je le savais, en effet, mais il me plaisait de vous l'entendre dire. Et pourrais-je savoir pourquoi vous vous mettez en travers de mes plans et sauvez l'homme que j'ai condamné ? Votre ennemi d'ailleurs ?

— Parce que j'en ai assez de vos manigances et de vos infamies.

— Tiens ! Tiens ! Curieux, comme ce scrupule vous vient tard. Et à quoi attribuer ces résolutions ?

Lady Lydia ne répondit pas, mais son regard la dénonça. Involontairement, il quitta le point du tapis qu'elle fixait, pour se poser sur la photographie de lord de Vere, en costume d'officier de la garde.

L'homme obèse suivit ce regard et vit le changement qui se produisit dans l'expression de lady Lydia.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, l'amour ! Lady Lydia aime son mari et veut rentrer dans la voie du devoir. Quel dommage que lady Lydia soit aussi... Clara, ou Eva, ou Vera ! N'y en a-t-il pas d'autres encore ?

Lady Lydia s'était dressée d'un bond. Elle était livide.

— Taisez-vous ! balbutia-t-elle.

L'inconnu hocha la tête.

— Aucune crainte que l'on nous entende. Nous sommes seuls. A côté il y a votre salon. Par ici, votre salle de bains. Et le très honorable lord de Vere est à la grande

table de baccara, entouré de jeunes personnes, à moi, qui ne le laisseront échapper que lorsque tel sera mon bon vouloir. Nous sommes seuls, Lydia, ou Clara, ou Eva... Je m'y perds. Seulement il y a deux choses que vous oubliez : nos conventions et le passé.

— Je l'ai en horreur.

— Oh! c'est un fait assez fréquent et je pourrais vous citer de nombreux cas similaires. Le malheur c'est que ça ne change rien à la situation. Quel dommage, Lydia, que nous n'ayons pas un petit écran cinématographique, là, sur cette porte. Ce serait un film si curieux, que celui auquel nous pourrions assister ! D'abord, en premier plan, lady Lydia de nos jours. Honorée, adulée, reçue dans la meilleure société, reine de beauté et d'élégance. Une lady Lydia en puissance de mari, ancien officier de la garde, membre de la Chambre des Lords, et touchant de près à la Cour.

Ensuite, comme dans tout film muet qui se respecte, l'évocation du passé en fondu.

L'image d'une ville, d'abord : Shanghaï.

Lady Lydia porta la main à sa gorge, mais l'autre parut ne pas s'en préoccuper.

— Shanghaï ! La cité du vice et du plaisir, la vraie Babylone moderne — Shanghaï, aux quartiers populeux et aux maisons de thé fleuries.Comment s'appellera-t-elle celle que nous montrera l'écran ? Ah ! oui, « La Maison des cerisiers et des caresses en fleurs ». Joli nom et si bien mérité ! Et un soir — voyez comme cela devient touchant ! — voici qu'échoue à la porte une créature à la limite de la misère et de la faim. On ne sait exactement à quelle race elle appartient, mais, s'il faut l'en croire, elle est chinoise par sa mère et russe par son père. On la recueille et on lui donne à manger, après l'avoir lavée et habillée. Elle conte son histoire, et cela tient du roman. Elle vient de traverser une partie de la Chine avec son

amant — son premier, paraît-il — un Anglais aventureux qui l'a connue et enlevée à Moukden, pour sombrer finalement, à Shanghaï, dans le jeu et l'alcool. Elle est désespérée et veut mourir. Seulement, ce n'est pas encore son heure, et quelques semaines plus tard, qui donc pourrait reconnaître dans la danseuse qui fait la joie des riches spéculateurs de Shanghaï la mendiante boueuse du premier soir! Le papillon a émergé de sa chrysalide, nul ne peut soupçonner le temps où il était chenille !

» ... Et la pellicule déroule ses images, Clara ou Lydia ou Vera. Des soirs succèdent aux soirs. La danseuse les a sans doute oubliés, mais d'autres se souviennent ; tous ceux à qui elle vendit ses nuits et même ses heures — car elle était célèbre — et nul ne regretta jamais les sommes qu'elle savait extorquer! Ses sens lui faisaient tout pardonner.

— Assez, assez, râla lady Lydia.

Elle s'était abattue contre le lit, et la tête enfouie dans l'oreiller, cherchait à ne plus entendre.

— Assez ? Mais pourquoi donc ? C'est juste à ce moment que le film devient le plus intéressant. N'est-ce pas maintenant, en effet, que cet imbécile de Fan Lao, le propriétaire de la maison de thé, le maître absolu du corps de ses danseuses, tombe amoureux de la dernière venue et l'épouse ? Comme s'il avait besoin de ça, le pauvre idiot, pour passer son caprice ! Ça lui réussit mal, d'ailleurs, et deux mois ne se sont pas écoulés qu'on le trouve mort, un beau matin. Plus que probablement assassiné par de petites mains expertes aux caresses... et au maniement des armes tranchantes.

Lady Lydia se redressa d'un bond.

— Ce n'est pas vrai ! C'est faux ! Il a été victime d'une rixe !

— Oui, c'est bien ce que raconte le film, et ce qu'admet — un peu trop facilement peut-être — la police.

Mais les spectateurs peuvent avoir leur opinion. Et je suis spectateur... comme les autres, les propriétaires de maisons de thé de Shanghaï, le furent alors. Ils trouvèrent une trop grande soudaineté à cette mort et n'aimant pas beaucoup les femmes qui se débarrassent aussi élégamment de leur mari, ils décidèrent de juger la veuve et de lui appliquer la loi... *leur* loi.

» C'est là où j'apparais sur l'écran, Lydia, et reconnais que la danseuse devrait m'avoir quelque reconnaissance ! Tous avaient décrété sa mort et l'on avait même commencé à supplicier son corps, plus habitué jusqu'alors à l'amour, lorsque j'arrivai à temps...

» Je ne dirigeais aucune maison de thé, moi ; mais je fournissais les choses dont chacune avait le plus besoin : la drogue noire, l'opium et la drogue blanche, la coco. J'avais aussi une autre spécialité : mes connaissances scientifiques étant connues, c'était moi qui avais monté, dans une des maisons les plus célèbres, certaine petite chaise électrique — tout à fait semblable à celle en usage en Amérique — où l'on faisait asseoir les policiers trop curieux... ou les danseuses trop bavardes. C'était moi-même qui étais chargé de la manœuvre. C'était si amusant ! On m'invita à assister au petit supplice, mais sur ma demande on l'arrêta. Car je savais, moi, ce qu'ignoraient les autres : je savais pourquoi la danseuse avait assassiné...

— Ce n'est pas vrai !

— Mettons alors : fait assassiner son mari. A une soirée au consulat d'Angleterre, elle avait rencontré un homme qui, devant sa beauté, avait eu le classique coup de foudre. Il ignorait son identité, car elle accompagnait un riche Chinois, et l'on est discret au pays de Confucius. Elle aussi, d'ailleurs, avait ressenti un trouble étrange. La danseuse avait trouvé l'Amour et son chemin de Damas.

» C'est joli, hein, et si pur !

» Ç'aurait pu n'être qu'un roman, mais je compris le parti que l'on pouvait en tirer. La danseuse était notre otage ; en l'épargnant, elle serait à nos ordres. Nous tenions son secret et d'un mot nous pouvions la perdre. Elle nous servirait dans nos affaires plus ou moins louches. Par elle et la protection occulte de son mari, nous jouirions de l'impunité. Elle nous renseignerait et agirait pour nous. Qui donc oserait jamais élever ses soupçons jusqu'à elle ? Ce n'est pas que nul ne s'étonnât jamais et ne cherchât à percer le mystère ; mais il y avait le titre de son époux, la protection de l'ambassade, le reflet de la Cour.

» Fan Lao, en mourant, lui avait laissé sa maison de thé. Il fut convenu que le syndicat des propriétaires s'en chargerait, quitte à verser à la danseuse une redevance annuelle. Elle serait censée provenir de mines en exploitation dans le centre de la Chine, où le premier mari aurait été directeur. Car on jugea bon de lui fournir aussi un premier mari et toutes les pièces légales nécessaires. Ce n'était même pas des faux : en Chine, les fonctionnaires sont si mal payés !

» Et la danseuse, la fille de maison de thé, put croire son rêve réalisé !

» Un beau film, n'est-ce pas lady Lydia ? Et dont la suite promène un couple amoureux et honoré aux Indes, en Océanie. Puis, enfin, en Europe, pour arriver à nos jours à Monte-Carlo, à l'hôtel de Paris, à ce soir. Vous en devinez la fin ? »

Lady Lydia ne répondit pas. Un froid étrange s'était répandu dans tout son corps. Il fallut que l'inconnu répétât sa question.

— Avec un homme comme vous, se décida-t-elle à prononcer très bas et lentement, je dois m'attendre à tout.

— Un autre que vous est-il à blâmer ? Vous avez trahi, Lydia.

— C'est faux !

— Vous avez trahi, et vous savez la pénalité que subissent les traîtres.

— Je n'ai pas trahi, répéta lady Lydia, je n'ai simplement pas voulu qu'un nouveau crime soit commis.

— Vous étiez moins sensible jadis. Rappelez-vous Shanghaï.

Un flot de sang inonda les joues de lady Lydia. Brusquement elle fut debout.

— Ah ! taisez-vous, cria-t-elle. Vous ne voyez donc pas que ce passé me fait horreur. Je croyais alors aimer mon mari, je l'aimais vraiment et c'est pourquoi j'ai accepté votre marché. Mais l'amour vrai n'avait pas encore fait de moi une autre femme. Aujourd'hui, j'ai compris ce qu'est la pureté d'un grand sentiment, et si le choix m'était donné, entre mon supplice et le marché, je vous crierais mon dégoût et préférerais la mort, Je souffre de ma duplicité. Je voudrais avouer la vérité et je sens que si je ne m'évade pas, je la proclamerai, quitte à me perdre et à me tuer aussitôt. Je l'aime. Vous ne comprenez pas ce que ce mot veut dire. Je veux être digne de lui. Oh ! vous pouvez ricaner! Mais voilà pourquoi j'ai si mal exécuté votre ordre, il y a trois semaines. Et pourquoi, sachant ce que vous tramiez contre Huan Li, je vous ai suivi à la piste. Ce n'est pas que quoi que ce soit m'attache à lui ! Non, lui aussi, sait la vérité et veut ma perte. Mais moi, je veux racheter, je ne veux plus de sang. Je préfère la mort.

Elle avait lancé les dernières phrases avec une exaltation croissante, et, debout devant l'homme obèse, s'offrait — aurait-on dit — dans un geste de défi, une main crispée sur son cœur et l'autre à son cou. Sous l'étreinte nerveuse, le fil du collier se rompit, laissant cascader les perles sur le tapis. Elle n'y prit pas garde.

L'homme chassa du pied une perle qui avait roulé

jusqu'à lui et, sans paraître ému le moins du monde, retira le cigare de sa bouche, et le jeta.

— La mort ! reprit-il enfin. Et vous vous imaginez que je vais vous laisser ainsi ? Vous oubliez que vous avez trahi et que je vais me venger, ma petite !

D'un geste brusque, il étendit la main et lui saisit le poignet. Lady Lydia poussa un cri, mais resserrant son étreinte, il l'attira vers lui.

— Écoutez, dit-il en martelant chaque phrase : il est deux heures et demie et dans trente minutes exactement un spectateur, que vous n'attendez pas, franchira ce seuil.

— Mon mari ? Je serai morte avant.

L'homme ricana.

— Qui parle de votre mari ? Non, quelqu'un que vous ne connaissez que de nom et très vaguement : M. Pansard, de la Sûreté de Nice.

Les grands yeux de lady Lydia exprimèrent l'étonnement.

— M. Pansard ?

— Oui, M. Pansard. Pour la simple raison qu'il a reçu une lettre signée de vous — je n'ai pas besoin de vous dire que c'est un faux — et que dans cette lettre vous lui dites avoir des révélations à faire.

— Vous oubliez que d'un mot je peux aussi vous perdre.

— Bah ! je ne serai plus ici depuis vingt minutes au moins et vous serez seule avec M. Pansard.

— Et vous croyez que je parlerai ?

— Vous n'en aurez aucunement besoin. Il y aura sur cette table le petit billet que je tiens entre les doigts. Il est encore signé de vous et voici son contenu : « Je n'ai pas pu survivre à ma honte, je veux mourir. C'est moi qui étais à la tête de la bande qui a assassiné le jeune Hollandais et menacé le Casino. Ouvrez la plaque de diamants

qui est à mon bracelet, vous aurez la preuve que vous cherchez. »

Lady Lydia eut un sourire presque de reconnaissance.

— Vous voyez bien que vous allez me laisser me tuer !

— Oh ! mais pas le moins du monde. L'on connaît des poisons en Chine que l'on ignore en Europe, et je vais en utiliser un, tout simplement. Un poison curieux, Lydia, qui a la faculté d'annihiler le corps, en laissant fonctionner le cerveau. Vous serez comme morte, incapable de bouger ou de parler, mais vous entendrez tout. Et quand vous vous réveillerez, ce sera fini : M. Pansard aura en mains la preuve qu'il cherchait. Quant à votre mari...

Un cri de lady Lydia jaillit brusquement.

— Ah ! non ! non ! pas ça ! pas ça !

Se débattant éperdument, elle tenta d'échapper à l'étreinte de l'homme. Un instant, elle fut sur le point d'y parvenir, mais l'autre, l'encerclant du bras, la réduisit à l'impuissance.

— Au secours ! grâce, grâce... balbutia-t-elle.

L'énorme main adipeuse s'abattit sur sa bouche, lui imposant silence. Il n'y eut plus que des sons étouffés et un bruit d'étoffe froissée.

Dans sa cachette, Huan Li, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, sentit sa chair se hérisser. Glissant sa main vers son revolver, il fut sur le point de le tirer et d'abattre la brute qui s'offrait à ses coups. Il se ravisa pourtant et, serrant les poings, demeura coi.

L'homme avait poussé lady Lydia vers le lit, la faisant trébucher et la maintenant, la face enfouie, dans les oreillers. De sa main libre, il tira de sa poche un objet que Huan Li ne put apercevoir, mais qui n'était autre qu'une seringue de Pravaz.

Saisissant le bras de lady Lydia, il s'apprêta à la piquer.

Au contact de l'aiguille, celle-ci poussa un cri qui mou-

rut aussitôt. L'homme, en effet, de son genou, venait de lui plaquer la tête contre le lit. Il planta brutalement l'aiguille dans l'avant-bras et pressa sur le piston de verre. Un instant, il maintint son étreinte, puis la relâcha. Mal posé sur le lit, le corps glissa lentement et tomba au sol. Aucun réflexe ne décelait maintenant trace de vie dans ce corps inerte.

Remettant tranquillement sa seringue dans sa poche, l'homme s'occupa d'abord de vider le cendrier et d'en jeter le contenu par la fenêtre. Ce ne fut qu'ensuite qu'il revint au corps et le soulevant le déposa sur le lit. Il prit le papier, qu'un moment avant il avait montré et, ainsi qu'il l'avait annoncé, le posa en évidence sur la table.

Se penchant vers Lady Lydia, il lui prit le bras et appuyant sur un des diamants de la plaque suspendue à son bracelet en fit jouer le mécanisme. Les deux faces s'ouvrirent, révélant une mince rondelle ajourée dont le dessin, il n'y avait pas si longtemps, avait été publié par toute la presse.

C'était le caractère chinois que l'on avait relevé sur le corps du jeune Hollandais assassiné et dont un ancien officier, versé dans les choses de Chine, avait alors donné l'explication. Le signe de ralliement de la bande de San-Francisco. Le sceau de fidélité !

L'homme le contempla un instant en souriant, puis referma les deux côtés de la plaque.

— Et maintenant, ma petite Lydia, railla-t-il en se dirigeant vers la porte, bon courage, tu vas apprendre, à tes dépens, que la mort n'est pas si facile à atteindre et que ma vengeance est la plus forte.

XVIII

L'AGRÉABLE DEVINETTE

Lady Lydia s'était tout d'abord enfoncée dans une nuit profonde et avait perdu conscience. Petit à petit, pourtant la notion des choses commença à lui revenir. Elle était dans sa chambre, sur son lit. Mais qu'y faisait-elle et pourquoi ne parvenait-elle pas à s'éveiller ? Ce n'était certainement pas encore le jour, car la fenêtre était sombre et la pièce vaguement éclairée. Mais pourquoi ne pouvait-elle s'arracher à cette immobilité ?

Et, brusquement, le souvenir lui revint dans un flot tumultueux.

L'homme, sa menace, sa vengeance, la piqûre !

Elle tenta de bouger, mais vainement, et elle dut s'arrêter, brisée de l'effort inutile. Son cerveau commandait bien, mais aucun muscle ne répondait.

Voulant douter encore, lady Lydia jeta un regard sur la table proche de son lit. Le papier posé en évidence s'offrit à sa vue. La chose horrible était donc vraie.

Elle voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors, folle de terreur, de désespoir et de honte, elle se mit à pleurer et comme si la douleur eût été la

seule chose qui lui fût permise, elle sentit les larmes couler lentement.

Combien de temps attendit-elle ? Elle n'aurait pu le dire. Mais tout à coup, il lui sembla entendre remuer.

Elle crut à l'arrivée de l'homme de la police et se sentit défaillir. Fermant les yeux, elle attendit que s'ouvre la porte, mais n'entendant plus rien, elle les rouvrit et crut à nouveau rêver : Huan Li était devant elle !

Un moment, il resta immobile à la contempler, et, chose curieuse, lady Lydia ne trouva pas dans ses yeux la dureté ou la haine qu'elle aurait cru y lire. Au contraire, on eût dit qu'il adoucissait son regard pour la rassurer.

S'asseyant, à côté d'elle, sur le lit, il lui prit la main et dégrafa le bracelet de platine. Sans perdre de temps, il décrocha la petite plaque révélatrice et, refermant les deux faces, le lui reglissa au bras.

Rien ne le distinguait de ce qu'il était auparavant, mais M. Pansard, ou tout autre, pouvait l'ouvrir, on n'y trouverait rien qui pût mettre sur la piste et révéler l'effroyable secret de lady Lydia.

Se tournant vers la table au portrait, Huan Li prit le billet laissé par l'homme obèse et le parcourut du regard. Tirant son briquet et l'allumant, Huan Li offrit le papier à la flamme. Il prit feu et ne fut bientôt plus qu'un peu de cendre. La réduisant en poussière dans sa paume, Huan Li alla à la fenêtre et jeta le tout au vent.

Plus rien ne restait maintenant dans la chambre qui pût perdre lady Lydia.

Paralysée, incapable de proférer un son, celle-ci avait suivi tous les mouvements de Huan Li, cherchant à comprendre et n'osant encore accrocher son bonheur à la frêle espérance.

Le Chinois la tira du doute :

— Lydia, commença-t-il à voix très basse, je sais que vous m'entendez. Ecoutez-moi. Vous m'avez sauvé la

vie et le Ciel a voulu que je puisse, peu de jours après, vous rendre la pareille. Tout à l'heure, Pansard, l'homme de la police, va venir. N'ayez aucune crainte. Je vous sauverai.

Il attendit quelques instants, le regard fixé sur les yeux de lady Lydia. Fut-ce illusion ou réalité, il lui sembla qu'une flamme brillait en eux, lui disant, qu'elle aussi avait foi et renaissait à la vie. En tout cas, ses larmes avaient cessé.

Huan Li consulta sa montre. Il était trois heures moins dix. Dix minutes encore et Pansard, toujours exact à la seconde, serait là.

Aspirant fortement, il songea que l'odeur de cigare pourrait paraître suspecte. Allant à la toilette, il prit, au hasard, un flacon de parfum. Comme il cherchait à le déboucher, le flacon lui tomba des mains et se brisa sur le tapis. Cela lui fut un trait de lumière.

Revenant à lady Lydia et la soulevant dans ses bras, il l'agenouilla, à moitié, sur la peau d'ours blanc, laissant le haut de son corps reposer sur le côté du lit.

Elle semblait ainsi avoir trébuché et s'être trouvée mal.

Décrochant le téléphone, il demanda le Sporting et, déguisant sa voix, jeta à l'huissier ce message : « Vite, vite, ici lady de Vere. Prévenez tout de suite lord de Vere que je suis malade. »

Ne raccrochant pas, il glissa le récepteur entre les doigts de lady Lydia et, après plusieurs essais infructueux, parvint à refermer sa main sur l'appareil.

La mise en scène était complète. Lady Lydia, se sentant mal, avait été terrassée au moment où elle téléphonait à son mari. Un des côtés du mystère restait ainsi dans l'ombre.

On ne s'étonnerait plus de trouver cette jeune femme, à l'état cataleptique, étendue sur son lit comme si une main étrangère l'y avait déposée.

Il restait encore le danger Pansard, mais là Huan Li était prêt.

Caressant les cheveux de lady Lydia dans un geste de protection, il ouvrit la porte et après un coup d'œil dans le corridor, sortit en évitant le moindre bruit. Il n'alla pas loin ; car une desserte d'étage lui offrant un refuge, il y pénétra pour suivre de plus près la marche des événements.

Il y était depuis quelques minutes à peine que le grincement de l'ascenseur l'avertit d'une arrivée. Il pensa que ce devait être lord de Vere et se rendit compte qu'il ne s'était pas trompé. Il le vit passer rapidement dans le corridor et s'arrêter devant la porte de son appartement. Tournant la clef, que Huan Li avait eu soin de remettre à l'extérieur, il pénétra dans la chambre.

Une exclamation jaillit aussitôt, suivie du tintement des sonneries. Lord de Vere sortit même dans le corridor pour appeler au secours, mais comprenant l'inutilité de ce moyen, rentra à nouveau pour téléphoner.

Huan Li entendit les bruits de voix des domestiques et les conciliabules autour du lit, mais ne broncha pas. Au dehors, une horloge venait d'égrener ses trois coups et là-bas, l'ascenseur, une fois de plus, effectuait sa montée.

Huan Li n'avait aucun doute sur la personne qui allait franchir le portillon de fer forgé. Malgré le tragique de la situation, il ne put s'empêcher de sourire, et glissant hors de sa retraite, se hâta vers le palier.

Il voulait être là pour accueillir M. Pansard.

Enfin l'ascenseur s'arrêta et le policier parut, suivi de deux de ses hommes.

La première personne qu'il aperçut fut Huan Li.

— Encore vous? ne put-il s'empêcher de s'écrier, mais qui donc vous a prévenu cette fois ?

— Vous-même, je suppose, selon nos conventions, riposta sans s'émouvoir Huan Li. A moins que ce soit

un de vos amis, plus soucieux que vous de votre parole! Mais rassurez-vous, nul n'a eu besoin de me rendre pareil office, et j'ignorais, même, que l'on eût à me prévenir de quelque chose. Ce qui vient de se passer ici suffit pour expliquer ma présence : écoutez !

M. Pansard tendit l'oreille et perçut le bruit de voix.

— Mais, commença-t-il, cela vient...

Huan Li lui coupa la parole.

— De chez lady Lydia de Vere, en effet. On vient de la trouver inanimée sur le sol et l'on ne sait s'il s'agit d'un crime ou d'un accident.

Un domestique passa en courant, à leurs côtés.

— Je vais chercher le docteur, cria-t-il à quelqu'un qui l'interpellait.

M. Pansard frémit.

— Grands Dieux ! Mais allons vite alors ! Qui sait si nous n'arrivons pas trop tard et si l'on n'a touché à rien !

Il allait entrer d'autorité quand Huan Li lui saisit le poignet.

— Nous sommes ici chez lady de Vere, monsieur Pansard, on frappe d'abord.

Ce fut lord de Vere qui ouvrit. A la vue de M. Pansard, ses traits se détendirent.

— Le docteur, sans doute ?

M. Pansard ne répondit rien, mais tendit sa carte de la préfecture.

Un haut-le-corps redressa le buste de lord de Vere.

— La police ? Mais je ne vois pas... Ah ! je comprends, vous craignez que cet incident soit autre chose qu'un malaise ! Pour ma part, je ne le crois pas. Lady de Vere a dû se sentir mal, à sa table de toilette. Voyez vous-même : elle a renversé ce flacon et a eu la force de me téléphoner. Quand je suis arrivé, elle était affalée contre le lit et tenait encore l'appareil en main. La chose est

claire et cela n'intéresse que le médecin. Je vous avoue d'ailleurs mon anxiété de le voir tant tarder.

— Lady de Vere est sujette à ces syncopes ? interrogea M. Pansard. Il me semble, en tout cas, que la respiration artificielle ne pourrait être que salutaire en attendant le médecin ?

Frappé par cette remarque, lord de Vere s'était approché du lit et soulevant un des bras inertes l'éleva, puis le rabaissa. M. Pansard prit l'autre, comme s'il eût voulu aider, mais tout en comptant pour donner le rythme, il prit dans sa main le bijou de platine.

Par ce que lui avait dit Huan Li, le fameux soir de l'audition des disques, il savait que, suspendu à ce bracelet, se trouvait quelque chose ayant trait au mystère qu'il cherchait à résoudre. La lettre de lady Lydia — la fausse lettre — y faisait d'ailleurs allusion.

Soudain, sous ses doigts, il sentit les deux plaques s'entr'ouvrir et voulant frapper un grand coup, il poussa un cri.

— Ah ! s'exclama-t-il, le médaillon du bracelet qui vient de se séparer en deux !

Il avait arrêté sa manœuvre et tenant en l'air le bras de lady de Vere, exposait le bracelet à la vue de chacun.

Il scruta le contenu du fermoir et pâlit :

— Mais il est vide ? bégaya-t-il.

Il s'arrêta devant le regard interrogateur de lord de Vere.

— Que vous attendiez-vous donc à y trouver ?

Il mit sa défaite sur le compte de son trouble.

— Excusez-moi, c'est la surprise... A la vue de ce bijou vide, j'ai craint...

Lord de Vere se méprit.

— Rassurez-vous, monsieur, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il n'y a aucun élément de mystère dans le malaise de lady de Vere. Le médecin seul est compétent.

Un coup bref frappé à la porte interrompit le colloque. C'était celui que l'on attendait.

— Messieurs ! déclara lord de Vere en esquissant un salut.

Il n'y avait pas à se méprendre sur le congé ainsi donné et M. Pansard n'osa exciper de ses pouvoirs policiers.

Il franchissait le seuil et retrouvait ses deux hommes quand son regard tomba sur Huan Li. Pour la première fois de la soirée, il se rendit compte du sourire narquois qui jouait sur la bouche du Céleste.

Il serra les poings, mais fut, brusquement, inondé par un flot de lumière.

Furieux, mais ne voulant rien dire, il planta là Huan Li et se dirigea vers l'ascenseur. Il ne put se contraindre pourtant et revint sur ses pas.

— Vous m'avez roulé encore une fois, grommela-t-il, Vous saviez tout. C'est vous qui avez manigancé cette affaire.

Huan Li ne répondit rien, mais écarquilla seulement un peu plus les paupières.

— Vous m'avez dit un soir, continua M. Pansard : « Le secret est peut-être dans le bracelet d'une très grande dame » et il n'y avait aucun doute sur l'identité de la personne dont vous parliez. Or, ce soir, des indications précises me mettent sur la piste et quand j'arrive au bracelet, plus rien, volatilisé, le médaillon est vide.

— Fâcheux contretemps, en effet !

— Oh ! mais ne croyez pas que ça se passera comme cela. Demain je fais saisir le bracelet et on photographiera les empreintes digitales qui, forcément, doivent s'y trouver. Si ce sont les vôtres, vous savez ce qui vous attend ? La prison pour le moins.

— Pas mal imaginé. Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que le surlendemain, vous serez révoqué à la de-

mande de l'ambassade d'Angleterre. Les lords, voyez-vous, n'aiment pas beaucoup que la police s'amuse à salir leurs femmes.

— Même quand ces femmes se dénoncent elles-mêmes ?

— Surtout, monsieur Pansard ! Car l'homme le plus obtus, à moins évidemment de s'appeler M. Pansard, aurait tout de suite sauté à la conclusion logique : c'est qu'un tel message ne pouvait être qu'apocryphe et destiné à égarer les soupçons.

M. Pansard sentit une sueur froide lui mouiller le front.

— Vous croyez...

— Le sage prétend que rien n'est impossible. Remerciez seulement le Ciel qu'une syncope providentielle de lady de Vere vous ait évité une gaffe — c'est bien le mot, n'est-ce pas? — irréparable. Autrement vous seriez déjà policier... en non-activité.

Frémissant, et ne sachant plus que croire, M. Pansard demeura immobile. Huan Li tira sa montre.

— Trois heures et demie, monsieur Pansard, je vais me coucher et réfléchir à un petit problème dont je peux bien vous offrir les données. Car vous m'êtes très sympathique, malgré tout, monsieur Pansard, et je ne sais jusqu'où j'irais pour vous aider. Seulement prêtez-moi bien attention ; trois gouttes de sang sur un tapis, un peu de Chicle desséché et par-dessus tout deux chiffres : 18, 29.

— Vous dites ? questionna M. Pansard abasourdi, son carnet à la main.

— Je dis, reprit Huan Li, en énumérant sur ses doigts et en répétant sa phrase : trois gouttes de sang, un peu de Chicle et deux chiffres : 18, 29! Résolvez cela, monsieur Pansard, et votre gloire est assurée. Sur ce, bonsoir. Que la nuit vous porte conseil.

Et laissant M. Pansard de plus en plus ahuri, Huan Li se dirigea, tranquillement, vers le grand escalier sans même retourner la tête au bruit assourdi qui retentit bientôt derrière lui.

C'était M. Pansard, qui, proférant un juron énergique, venait de jeter son petit calepin au sol et qui le piétinait.

XIX

N'AVOUEZ JAMAIS...

Situé face à la mer, au pied, presque, des fameux jardins exotiques, l'hôpital de Monaco jouit d'une situation unique dont se contenteraient maintes villas princières.

C'est là où le médecin avait fait transporter lady Lydia de Vere, toujours insensible et comme en catalepsie.

Deux faits le déroutaient : l'éclat des yeux qui vivaient et manifestaient l'éveil de la conscience, et dans une manière moindre, la souplesse du corps.

Il y avait là quelque chose d'inexplicable. Aussi, n'osant se fier à ses propres lumières, avait-il jugé plus sage de s'en remettre au jugement de ses confrères.

La chambre où était couchée lady Lydia était au premier étage d'un bâtiment donnant sur une allée de palmiers. De sa fenêtre, on apercevait le rocher de Monaco avec, en contre-bas, le petit port de pêche tout bleu sous le soleil d'or.

Pour l'instant, lady de Vere reposait sur son lit. Deux religieuses l'avaient déshabillée à son arrivée, mais ni l'une ni l'autre n'avaient aperçu la pointe rose de la piqûre qui eût pu faire naître un soupçon.

Elle était si pâle, d'ailleurs, et si petite qu'il eût fallu des yeux avertis pour la chercher avec quelque chance de succès.

Quelques heures, lady Lydia, vaincue par le sommeil et les émotions qu'elle venait de vivre, avait fermé les yeux et s'était endormie.

Son sommeil avait été hanté de tels cauchemars qu'elle avait lutté pour le chasser. Maintenant, toujours immobile et comme prisonnière d'un abominable instrument de supplice, elle contemplait lord de Vere qui méditait au pied de son lit, le front entre ses mains.

Une nurse était près d'elle qui, de temps à autre, lui prenait le bras et comptait les pulsations.

Nul ne parlait et ce silence agissait sur les nerfs de lady de Vere comme une torture.

A quoi pouvait penser son mari ?

Dans l'esprit de lady de Vere revivaient avec netteté les incidents de la nuit : la scène violente avec l'homme obèse — celui que nous avions connu sous le nom de Chang et à qui nous pouvons maintenant donner sa véritable identité : l'Allemand Kaltern. La menace qui équivalait à une condamnation à mort. La lutte qui l'avait laissée à sa merci. Et, enfin, quand tout semblait perdu, le salut, venant du côté le plus inattendu : de l'homme dont elle savait n'avoir aucune pitié à attendre.

Lady Lydia ne comprenait pas. Evidemment, dans un sursaut de conscience, peu de jours auparavant, elle lui avait sauvé le vie. Mais le sentiment comptait-il dans la lutte farouche qui mettait aux prises Kaltern et le Chinois ? L'un des deux avait-il jamais hésité sur le choix des moyens ? Lady Lydia n'était, après tout, qu'un pion dans le jeu. Qui sait même si Huan Li ne l'avait pas épargnée pour mieux la perdre plus tard à son profit ?

Car si elle était fixée sur le compte de l'homme obèse, de Kaltern, que savait-elle au juste de Huan Li ?

Qui était-il ? Que voulait-il ? Etait-il, comme on l'avait chuchoté, de la police ou au contraire...

Elle ne savait pas et se heurtait partout au mystère.

Mais s'il était vraiment son ennemi ?

A cette pensée, lady Lydia sentait son cœur défaillir. Elle aurait voulu crier, trouver un appui. Tout lui manquait. Son passé était là qui lui barrait la route.

Ah ! elle avait cru à la puissance de l'amour ! Mais l'amour n'était-il pas d'avance frappé à mort quand ses bases sont pourries et qu'il repose sur le mensonge ?

Qu'allait-il advenir ? Kaltern pouvait ignorer encore l'échec de son plan et la disparition de la plaque révélatrice. Cette plaque dont lui, Kaltern, avait eu l'idée afin de la compromettre un peu mieux chaque jour et la tenir par la peur à sa merci ; cette plaque qu'elle devait, sous peine de révélation, porter à son bras et dont chaque crime avait été signé. Mais il ne serait pas long à connaître la vérité et alors l'inévitable ne se produirait-il pas ?

Quelques heures de répit, voilà à quoi l'on aurait abouti ! A moins pourtant que la menace ne vienne du Chinois ! Mais que ce soit d'un côté ou de l'autre, le résultat serait le même !

Lady de Vere contempla son mari. Elle songea au choc qui l'attendait quand l'un ou l'autre des deux adversaires dévoilerait la vérité. Elle se vit à ses pieds, incapable de supporter la honte. Peut-être, dans sa colère, la tuerait-il ? Cela, elle le souhaitait de toute son âme. Tout, plutôt qu'un pardon dicté par la pitié et le mépris !

Dans son angoisse, lady de Vere sentit son cœur s'affoler et battre désordonnément. Instinctivement, elle voulut porter sa main à sa poitrine pour le comprimer. Une phrase, jetée par la garde sur un ton surexcité, lui révéla que son geste avait obéi à sa pensée.

— Elle a bougé, monsieur !

Lord de Vere était déjà à ses côtés.

— Darling ! balbutia-t-il, incapable de maîtriser sa joie.

Il s'assit sur le lit et la soulevant dans ses bras, la tint pressée contre lui.

— Darling ! répéta-t-il en posant sa bouche sur les lèvres de sa femme. Oh ! l'abominable cauchemar !

Lady Lydia savoura ce baiser jusqu'à l'extase, puis laissant glisser sa tête, la blottit à nouveau contre l'épaule protectrice.

Elle demeura immobile, se laissant bercer par cette quiétude absolue, ce bonheur de l'étreinte ! Mais petit à petit, se faisant jour en elle, une idée s'imposait à son esprit, la possédant toute.

Elle n'attendrait pas que Kaltern ou le Chinois vienne révéler la vérité. C'est elle-même qui dirait tout. Peut-être, en souvenir de tant d'amour, comme aussi de tant de souffrances morales, pardonnerait-il ? Mais quel que soit son geste — pour la relever ou pour la chasser — sa décision ne varierait pas : elle se tuerait, car seule la mort pouvait aujourd'hui l'absoudre.

Elle se redressa et rendit à lord de Vere le lumineux sourire dont il la baignait.

— Darling, murmura-t-elle, je voudrais être seule avec vous. Faites sortir la garde.

Lord de Vere ne voulut pas la contrarier et donna l'ordre demandé.

— Yes, darling ? commença-t-il d'une voix interrogatrice. Croyez-vous pourtant qu'il soit bien prudent de parler ? Vous vous réveillez à peine et j'ai peur d'une rechute.

Lady Lydia secoua la tête.

— Ce que j'ai à vous dire ne peut attendre. Il *faut* que je vous parle.

Etonné, lord de Vere se pencha vers elle et fixa ses yeux. Ce qu'il y lut dut le convaincre, car, cessant de

discuter, il inclina la tête en signe d'acquiescement.

Un moment, lady Lydia demeura les lèvres tremblantes, rassemblant tout son courage. Enfin, elle se décida et se redressant, jeta avec l'âpreté farouche d'un être qui joue son va-tout :

— Darling, vous ne savez pas qui je suis. Il faut que vous le sachiez. Vous me croyez pure et je devrais vous faire horreur. Dites-moi...

La main de lord de Vere se posa sur sa bouche pour arrêter ces paroles.

— Bless my heart ! Mais vous délirez, Lydia. Reposez-vous je vous en supplie. Je vais sonner et demander un calmant.

D'un mouvement brusque, lady Lydia s'assit sur le lit. Une sorte d'exaltation nerveuse la possédait, la poussant à parler, à s'avilir. Elle sentait que cette occasion passée, jamais plus elle n'oserait.

— Non ! je ne délire pas, reprit-elle, j'ai toute ma raison. Horace, à Shanghaï, j'étais...

La phrase de lady Lydia s'acheva dans un cri : devant elle, lord de Vere venait brusquement de s'écrouler, la face enfouie dans l'édredon de soie, les bras étendus en croix, et ne donnant plus signe de vie.

— Horace, Horace ! bégaya-t-elle.

Les yeux exorbités, prête à hurler de terreur, lady Lydia contempla ce corps sans vie.

Un bruit à la fenêtre augmenta son épouvante. Ce qu'elle vit était bien fait pour la terroriser : un homme, qui avait dû se tenir caché sur le balcon, venait d'entrer dans la pièce, tenant à la main une sorte de petit bâton : Huan Li.

Lady Lydia voulut crier, mais déjà Huan Li était à ses côtés et d'une main nerveuse lui fermait la bouche.

— Silence ! mais silence donc, intima-t-il d'une voix étouffée, vous voulez vous perdre définitivement ? Tout

à l'heure je vous ai sauvée de Kaltern, maintenant je vous sauve de vous-même. Ne ruinez pas tout par votre peur.

Lady Lydia fit un effort pour calmer le tremblement qui l'agitait. Ses dents claquaient et elle se sentait prête à défaillir.

— Buvez! ordonna Huan Li en tirant un flacon de sa poche.

Docilement, lady Lydia obéit et il lui sembla qu'une grande quiétude s'insinuait en elle. Elle leva les yeux vers Huan Li et celui-ci lui sourit.

— Je crois qu'il était temps que j'arrive, expliqua-t-il. Sans ma présence d'esprit et la petite sarbacane javanaise que je porte toujours sur moi, c'en était fait de vous, je le crains !

Elle baissa les yeux vers le corps de lord de Vere.

— Mais lui ? Il est...

Huan Li secoua la tête.

— Simple petite piqûre qui l'a paralysé et endormi au moment propice. C'est un jeu courant, en Chine où la science des poisons est poussée à un point que ne connut jamais l'Occident, même aux beaux jours de Mme Borgia. Vous avez pu vous en apercevoir par vous-même.

Une nouvelle crainte assaillit lady Lydia.

— Mais il voit alors, il entend ?

Huan Li souleva la tête de lord de Vere.

— Aucun danger. Lord de Vere dort simplement et se réveillera dans une couple d'heures, sans être plus mal pour cela. Les poisons n'ont pas tous le même effet, et le Créateur a sagement su les doser. D'ici là, j'aurai eu le temps de vous communiquer ce que j'ai à vous dire. D'autant plus que mon message tient en trois mots — une phrase célèbre dans les annales judiciaires françaises : « n'avouez jamais ! »

Prenant lord de Vere à bras le corps, Huan Li le souleva et traversant la pièce le déposa sur une chaise longue. Fermant la fenêtre, il revint vers le lit de lady Lydia et s'y assit sans façon.

— N'avouez jamais! Pour cette seule phrase, Avinain, qui le premier la prononça, devrait avoir sa stèle dans le temple de Confucius. Il a bien mérité de l'Humanité. Qui donc, en effet, peut répondre de quoi demain serait fait ? Alors, pourquoi s'enchaîner par des aveux irrévocables ? Non, n'avouez jamais, jamais !

Instinctivement lady Lydia jeta un regard à la dérobée vers le corps de son mari. Les yeux s'étaient fermés et lord de Vere semblait dormir.

— Mais qui êtes-vous donc ? Pourquoi agissez-vous ainsi avec moi et quel est votre but ?

Jouant machinalement avec les grains de riz qui étaient dans la poche de son veston, Huan Li demeura un moment silencieux.

— Qui je suis ? Ça, ma petite Lydia, vous devez tout de même le savoir. Un soir, il s'en est fallu de bien peu que, par vos soins, je prenne une automobile — numéro 237 — et qu'une heure après j'aie certain dessein indélébilement gravé sur ma personne.

» Qui je suis encore ? Ma foi, comme je crois vous l'avoir dit tout à l'heure, à l'hôtel de Paris, où une première fois ma présence inattendue a changé la face des choses, je suis celui que vous avez miraculeusement sauvé et qui a tenu à payer sa dette de reconnaissance. Vous voyez que je ne suis pas mystérieux du tout et que vous pouvez avoir foi... »

Lady Lydia secoua la tête.

— Tout cela, je le sais. Mais qui êtes-vous... de plus loin ?...

— Qui pourrait le dire au juste ? Certains croient une

chose, d'autres le contraire. Ici, dans cette ville même, ils me croient...

S'interrompant, Huan Li se mit à rire, secoué d'une gaieté qui, plus que ses paroles, rassura lady Lydia. Il émanait de lui, en ce moment, quelque chose qui lui disait qu'elle devait se fier et que si le salut existait, il était là.

Lady Lydia posa sa main sur la sienne.

— Mais vous venez de là-bas, n'est-ce pas ? de Shanghaï ?

— Oui, de Shanghaï, de San-Francisco ! Mais je préfère Shanghaï, c'est une bien curieuse ville.

Les mots eurent du mal à quitter les lèvres de lady Lydia.

— Et là-bas... vous m'avez connue ?

Un instant, Huan Li demeura sans répondre. Il rêvait. Il regarda enfin fixement lady Lydia.

— J'ai connu là-bas bien des femmes. Une, entre autres, qui s'appelait Clara, ou Vera ou Eva. Je ne sais au juste, car elle recélait autant de personnalités que le dieu Fo possède de bras. Elle était célèbre. Mais je ne sais ce qu'elle est devenue, et je n'en ai jamais plus entendu parler. Je crois qu'elle est morte.

— Peut-être pas pour tout le monde, hélas ! soupira lady Lydia.

— Pour tout le monde, répéta Huan Li avec assurance. Je sais qu'il y a un homme qui, à cette minute précise, pourrait venir affirmer le contraire. Seulement dans trois jours, cet homme n'existera plus et il aura emporté son secret avec lui.

Lady Lydia retint son souffle et ses doigts se crispèrent sur la main de Huan Li.

— Kaltern ?

Un sourire plissa la figure du Chinois.

— Pourquoi hasarder des noms ? Ce sont des objets vides de sens. Un barbare, qui habitait l'Angleterre, l'a dit, il y a longtemps. Non, pas de nom. Bien qu'après tout,

en y réfléchissant, c'est peut-être de Kaltern et non d'un autre qu'il s'agit.

— Vous ignorez sa force !

Huan Li se remit à rire silencieusement.

— N'est-ce pas plutôt lui qui ignore la mienne ? Kaltern vous a condamnée à la honte et par suite à la mort ? Or, vous vivez.

» Kaltern m'a également condamné à mort, et dans un cas comme dans l'autre, une pierre l'a fait trébucher en chemin — ou plutôt, pour être exact — ce que je tiens là entre mes doigts : un grain de riz ! Vous voyez bien, que je peux hausser les épaules !

— Kaltern n'est pas seul.

— C'est là où j'ai l'avantage sur lui. Je suis seul, moi, ou presque — car je ne peux compter pour une aide le collaborateur officiel que j'ai dû me laisser adjoindre !

Lady Lydia lui prit les deux mains.

— Et vous croyez pouvoir répondre du succès ?

— Aussi sûrement que le jour se lèvera sur la rizière, dans dix mille ans.

— Libre ! je serai libre alors ! Ah ! si c'était possible !

Elle avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de Huan Li, et, cédant à la détente nerveuse, pleurait à gros sanglots.

Huan Li avait trop vécu, pour croire à l'utilité des mots. Aussi, lui laissa-t-il user son chagrin, se contentant de lui caresser les mains.

« Etrange situation, songeait-il, mi-amusé, mi-ému, et qui frapperait certainement M. Pansard de stupeur, si j'avais eu le bon esprit de le convoquer ! Voilà une femme que j'ai traquée à travers la Chine, les Indes, l'Angleterre et la France. Une femme, dont ce n'est pas tout à fait la faute, si je n'ai pas été saluer mes ancêtres et ne vogue pas vers la Chine dans un beau cercueil plombé. Une femme, que j'ai tout fait pour faire tomber entre les griffes de la police française. Et simplement,

parce qu'elle a eu des remords, un jour, et qu'elle porte un véritable amour au cœur, voilà que je lui tends mon épaule, et que je vais tout mettre en œuvre pour la sauver. Confucius a eu raison de dire — à moins que ce ne soit un autre — l'homme est un étrange animal ! »

Lady Lydia fut soudainement rappelée à la réalité.

— Mais lui ? prononça-t-elle entre ses larmes en désignant du geste le corps de lord de Vere.

— Lui ? Je vous l'ai déjà dit : dans une heure et demie, il n'y paraîtra plus et l'on mettra cette syncope sur le compte de l'émotion ou de la fatigue.

— Mais que Kaltern apprenne ce qui se passe, il ira le trouver ? Ah, vous voyez qu'il est trop tôt encore pour crier victoire !

— Que peut faire Kaltern sans preuve à l'appui ?

— Lord de Vere sait que mon médaillon renfermait un objet mystérieux. Il a toujours respecté ce secret. Mais qu'un mot fasse naître ses soupçons, et c'est fini ! Et puis, il y a les autres choses : les lettres, les billets, les disques...

Huan Li, le front barré d'un pli, réfléchissait. Tout à son plan d'attaque, il n'avait pas songé à ce détail qui risquait d'être la pierre d'achoppement.

— Tant pis, murmura-t-il comme se parlant à lui-même et en se levant, cela paraîtra suspect, mais c'est l'unique moyen.

Debout au milieu de la pièce, il tira une boîte de sa poche et en sortit une petite aiguille d'acier.

S'approchant de lord de Vere, il lui enleva son veston et faisant glisser son gilet, déboutonna sa chemise.

Lady Lydia, toute pâle, s'était dressée sur son lit.

— Mais que faites-vous ?

Huan Li n'interrompit pas son travail.

— Une petite opération indispensable, si nous ne voulons pas perdre le bénéfice de nos efforts. Vous qui

avez habité Shanghaï, vous n'ignorez pas l'heureux usage que font de la ponction des médecins chinois ? Ce serait à souhaiter que leurs confrères occidentaux les imitent, car il n'est guère de maladie qu'ils n'arrivent à guérir. Je vais simplement appliquer une de leurs théories.

Lady Lydia le vit balancer la petite pointe acérée entre ses doigts et choisir un emplacement juste entre deux vertèbres. Il enfonça profondément l'aiguille et lady Lydia dut se contenir pour ne pas crier.

— Là, déclara Huan Li, en se relevant. Si les données médicales de l'Empire du Milieu ne sont pas des billevesées, cette petite piqûre, pratiquée à la profondeur voulue, dans la moelle médullaire, devrait avoir pour effet de provoquer pendant trois jours, au maximum, une paralysie complète. A ce moment, peut-être un peu avant, le patient recouvrera sa lucidité et l'usage de ses mouvements, mais d'ici là...

Un geste de Huan Li acheva la phrase.

— D'ici là ? interrogea anxieusement lady Lydia.

Brusquement Huan Li changea de ton, tandis que ses traits se durcissaient.

— Kaltern aura cessé d'être nuisible et lady Lydia n'aura plus rien à craindre.

Comme par enchantement, Huan Li retrouva son sourire et empochant sa petite aiguille, il se frotta les mains.

— Seulement, il s'agit de régler notre conduite et de ne commettre aucune erreur. A lord de Vere d'abord. Vous pensez qu'arrivant après votre syncope, cette léthargie va paraître suspecte. Nous allons donc tâcher de l'expliquer. Quand j'aurai quitté votre chambre — exactement un quart d'heure après, — vous appellerez au secours. On accourra, et comme j'aurai eu soin de retirer le verrou, on pénétrera dans votre chambre. Plus il y aura de monde, mieux cela vaudra. Vous expliquerez

alors, en montrant le corps de lord de Vere, que je vais remettre sur votre lit, qu'il était penché sur vous quand, brusquement, un homme est entré par la fenêtre et l'a frappé au cou. Vous montrerez la petite piqûre rouge qui est là à droite et où est encore engagé le minuscule dard qui l'a atteint tout à l'heure. Vous ajouterez — faites bien attention — que c'est le même homme qui vous a assaillie dans votre chambre à l'hôtel de Paris, en utilisant un moyen identique pour vous paralyser. De la sorte, j'égare les soupçons et me garde une entière liberté d'action.Si on vous demande la description de l'homme, dites qu'il vous a semblé être de taille moyenne, avoir des cheveux poivre et sel taillés en brosse et une moustache très noire. Enfin, qu'il portait un chapeau melon gris, très en arrière. Je doute que ce portrait permette de mettre la main dessus, car c'est exactement le signalement de ce brave M. Pansard. Mais si cela nous aide, cela ne peut lui nuire en rien.

» Vous demanderez que lord de Vere soit installé dans cette chambre et que deux gardes se relaient. Pour ma part, je me charge de suggérer à M. Pansard d'établir une surveillance plus active encore. Ne soyez donc pas étonnée si quelque interne aux allures plus ou moins policières émet la prétention de veiller le malade.

» Il importe que d'ici trois jours Kaltern ne puisse absolument pas parvenir jusqu'à vous ou rien tenter. A l'hôtel de Paris, vous étiez trop exposée : ici vous êtes à l'abri. »

Faisant comme il l'avait dit, Huan Li saisit lord de Vere à bras le corps et le transporta sur le lit de lady Lydia.

— Et maintenant, déclara-t-il je vais partir, et il se pourrait que le hasard m'oblige à ne plus jamais vous revoir. Si cela était, n'ayez aucune crainte. D'une manière ou d'une autre, je vous préviendrai de la fin de Kaltern.

— Non! rectifia lady de Vere, semblant retrouver toutes ses forces.

— Non ? s'étonna Huan Li.

— Parce que vous allez me promettre une chose, à laquelle trop d'années de souffrance me donnent droit : je veux être là quand la bête malfaisante recevra le coup de grâce.

Huan Li réfléchit une seconde.

— Cela dérange un peu mon plan, mais votre requête est juste. A votre place je l'aurais exprimée aussi. J'aime les êtres qui se vengent. C'est entendu. Attendez mon appel. Mais jusque-là, vous êtes malade, vous ne savez rien, vous êtes encore sous le coup de l'émotion. Au revoir.

Huan Li s'inclina brusquement devant lady Lydia et se détourna. Quelque chose d'étrange se passait en lui. Une émotion qu'il n'aurait pas pu définir. C'était une image lointaine qui s'évoquait, sans se préciser : la vision d'une danseuse de maison de thé qui s'appelait peut-être Clara ou Vera, ou Eva...

Lady Lydia ne vit rien de cette émotion passagère et crut simplement qu'il réfléchissait.

— J'ai l'espoir dans mon cœur, Huan Li, et si vous saviez comme c'est bon après avoir cru tout perdu ! Mais vous êtes sûr du triomphe ?

Huan Li, qui ouvrait la fenêtre, avait déjà retrouvé tout son contrôle.

— Ruse contre ruse, Clara, c'est la lutte du grain de riz contre la motte de terre qui veut l'étouffer. Mais sois sans crainte, le grain de riz triomphe !

La seconde d'après, Huan Li enjambait le rebord du balcon et avait disparu.

Ce fut alors seulement que lady Lydia se rendit compte de deux choses : Huan Li venait de l'appeler Clara et l'avait tutoyée.

Mais, chose bizarre, cela ne lui procura aucune impression pénible. Au contraire, il lui sembla goûter un sentiment de sécurité plus complet.

Ayant regardé l'heure à la pendule, elle ferma les yeux pour attendre le délai fixé par Huan Li et se prit à rêver.

Mais nul n'aurait pu dire quelle direction prenait son rêve.

XX

LE DRAGON EN DANGER

M. Pansard se leva et éclata d'un rire sonore.

— Alors, vous en tenez toujours pour votre théorie d'une attaque brusquée se produisant en dehors du Casino ?

— Toujours ! acquiesça, avec une placidité digne d'un Céleste, Huan Li, qui assis de l'autre côté du bureau, taillait un crayon en y mettant les soins d'un sculpteur en ivoire de l'époque des Mings.

— Comme aussi sans doute à la culpabilité de lady Lydia de Vere ?

— Pourquoi pas ?

Du coup, M. Pansard éclata.

— Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir fourré dans un joli guêpier avec vos soupçons ridicules ! Elle est impeccable, cette lady. Absolument, j'ai vérifié toutes vos pistes ; votre fameuse piste du Vistaéro, par exemple. Eh bien, il n'y a rien, rien, rien !

— Lady Lydia n'y a pas été ?

— Si, mais avec des amis, en excursion ! C'est comme votre invention du signal électrique. Ça ne tient pas de-

bout. Un enfant de six ans connaissant le pays vous aurait dit qu'on le changeait tous les jours.

— Alors, c'est peut-être un enfant de six ans qui me l'a dit ! remarqua Huan Li sans abandonner pour cela ses travaux sur bois.

M. Pansard négligea cette ironie facile et continua à déverser sa bile.

— Et votre histoire de bracelet et de plaque ciselée! Ah ! là encore, on devait, comme par hasard, trouver la solution de l'assassinat du jeune Hollandais ! Ma parole, j'en arrive à me demander si ce n'est pas vous qui m'avez adressé la lettre me signalant la chose et me disant de me trouver, à trois heures du matin, à l'hôtel de Paris !

— Il me semble pourtant que certains petits événements se sont produits ! Lady Lydia — qui a de si jolis disques — a été attaquée ; et quelques heures plus tard, c'était le tour de son mari.

M. Pansard s'arrêta dans sa marche de fauve et s'appuya de tout son poids sur la table.

— N'empêche que là encore, vous vous y trouviez. Et avant moi ! Vous pourriez me dire qui vous a averti ?

— L'enfant de six ans, très au courant des habitudes des lords et ladies de la Principauté. Malheureusement, il avait omis de me dire ce qui allait se passer. Mais, cher monsieur Pansard, aujourd'hui que lady Lydia est revenue tout à fait à elle, vous l'avez, je suppose, fait interroger ?

Une certaine gêne se peignit sur les traits de M. Pansard, mais Huan Li parut n'y faire aucune attention.

— Naturellement, ç'a été mon premier soin. Elle prétend avoir été attaquée par un homme qui aurait pénétré par sa fenêtre à l'hôtel de Paris.

— Le même, je suppose, qui quelques heures plus tard, se livrait à des voies de fait sur lord de Vere. Votre tâche se trouve ainsi singulièrement simplifiée. Lady de

Vere ne vous a pas fourni le signalement de cet homme ?

M. Pansard hésita et se mordilla les lèvres.

— Si.

— Dans ce cas, c'est la piste inespérée !

M. Pansard préféra masquer sa déconvenue sous une gaieté feinte.

— Oh ! plus inespérée que vous ne le pensez encore. Les renseignements de lady Lydia seraient précieux si le signalement détaillé, qu'elle a eu la bonté de nous fournir, ne s'appliquait pas à une personne unique.

— L'adversaire du Dragon ?

— Mieux que cela : moi-même !

Huan Li plissa les yeux, faisant effort pour comprendre, puis il éclata de rire.

— Voilà évidemment ce que le garçon de six ans n'avait pas prévu. Mais cela change l'affaire du tout au tout, monsieur Pansard. Cela ne vous donne pas à réfléchir ?

— Oh ! parfaitement ! Seulement, je réfléchis à tant de choses que je n'y comprends plus rien.

— A votre place, je me dirais ceci : « Pour que lady Lydia ait donné un tel signalement, visiblement faux, il faut, ou qu'elle soit folle, ou... qu'elle ait menti. »

— Dans quel but ?

— Vous égarer, monsieur Pansard. Et vous avez coupé là-dedans, comme un enfant qui mangerait encore de la bouillie de riz ! Vous avez relâché la surveillance, je parie ?

— Dame !

— Autre erreur, Il faut, à tout prix, éviter qu'un complice possible puisse communiquer avec elle. Si j'étais vous, voici ce que je ferais : ayez en permanence, dans la chambre de lady Lydia, un interne à votre solde. Quelque soudaine qu'ait été l'attaque, lord de Vere a dû voir quelque chose. Quand il se réveillera, et avant toute in-

tervention de sa femme, il importe qu'un homme, à vous, l'interroge et note ses paroles.

M. Pansard, qui avait repris place dans son fauteuil, tendit la main à Huan Li.

— Monsieur Huan Li, je m'excuse de mon nervosisme de tout à l'heure, mais avouez que dans cette affaire, et avec la malchance qui nous poursuit, il y a de quoi rendre un homme enragé.

— Mais comment donc, monsieur Pansard, surenchérit Huan Li, un jour, dans un cas semblable, en Chine, j'ai coupé la tête à un de mes agents dont le sourire m'énervait. Nous sommes tous sujets à des mouvements regrettables.

— Et l'administration de la police n'a rien dit de ce geste... malheureux ? s'effara M. Pansard.

— Oh si ! L'on m'a prié, pour une autre fois, de choisir un agent sans femme et sans enfant, à cause de la retraite. Et puis l'on m'a retenu le prix du cercueil. Mais que cela ne nous détourne pas des affaires sérieuses.

M. Pansard décrocha l'appareil et s'étant mis en rapport avec la Sûreté de Monaco, puis avec son bureau à Nice, eut rapidement fait le nécessaire.

— Et maintenant, déclara-t-il en se laissant aller dans son fauteuil, je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à attendre.

— L'attaque contre le Dragon, indubitablement?

— Quoi que vous en pensiez, oui ! Contre le Dragon qui seul est visé et qui seul sera attaqué. Dans notre métier, voyez-vous, monsieur Huan Li, c'est l'intuition qui fait les neuf dixièmes du succès.

— A moins que ce ne soit quelque chose de tout aussi important.

— C'est-à-dire ?

— L'aptitude à résoudre des problèmes d'algèbre. Par exemple, celui que je vous ai posé l'autre jour et où

il est question de trois taches de sang, d'un peu de chewing-gum et de deux chiffres : 18 et 29. Vous l'avez oublié ?

— Nullement. Mais je ne suis pas très fort aux devinettes et celle-ci ressemble un peu trop à l'âge du capitaine qu'il faut trouver en calculant le tonnage du navire, la hauteur du mât et le nombre de dents du maître d'équipage.

— Rien ne dit que l'on ne le trouverait pas par ce moyen. Mais là n'est pas la question. Avec mon petit problème, je sais qu'on trouverait une chose....

— La raison de la maladie du Dragon.

— Mieux que cela. Le *pourquoi* des pertes étranges que nul n'a encore expliqué. Elles continuent de plus belle, n'est-ce pas ? Si j'en crois les rapports de mes fourmis.

— De plus belle, en effet, avec des hauts et des bas.

— Et cela ne vous ouvre aucun horizon ?

M. Pansard pianota sur son bureau et se décida enfin à répondre :

— Monsieur Huan Li, je commence à craindre les horizons nouveaux. J'ai reçu mission de découvrir l'assassin du jeune Hollandais. Mais chose plus importante, j'ai aussi été chargé — pour employer le langage poétique qui est de mise ici depuis que vous y avez mêlé Confucius, le riz et les rizières — de protéger le Dragon. Or, depuis que l'affaire est entre mes mains et que j'ai dressé mes batteries, l'adversaire s'est tenu coi.

— D'où vous concluez ?

— Qu'il me craint.

— Et si, malgré tout, le petit événement se déclenche là où vous ne le prévoyez pas ?

— Il se déclenchera là où je le prévois et vous vous apercevrez bientôt que toutes vos pistes et contre-pistes, c'était de la blague, ou, pour parler comme vous, du riz jeté aux... aux condors.

Huan Li esquissa une révérence admirative.

— Compliments, monsieur Pansard, Confucius doit être fier de vous. Seulement je vous ferai remarquer que les condors préfèrent de beaucoup la chair humaine.

— C'est ce que je compte leur lancer sous peu.

Huan Li allait répondre à cette bravade quand un coup retentit à la porte. Sur l'ordre de M. Pansard, un agent de service entra.

— Un message urgent ! annonça-t-il.

M. Pansard demeura quelques secondes à considérer le pli qu'il tenait à la main. On eût dit que cela l'intriguait et qu'il ne pouvait se décider à l'ouvrir. Devant lui, Huan Li, un peu d'étonnement dans les yeux, suivait chacun de ses gestes. Enfin il déchira l'enveloppe et en tira une feuille, tapée à la machine, qui contenait elle-même un petit paquet entouré d'un papier de soie.

Il prit la feuille et sauta à la signature. Instantanément ses yeux se reportèrent sur Huan Li, tandis que, dans un geste machinal, il détournait le papier de crainte d'indiscrétion.

« Monsieur Pansard, disait cette lettre, nous vous transmettons d'urgence le document qui vient de nous parvenir. A vous d'agir en conséquence et de prendre toutes mesures utiles ».

Il relut la lettre, cherchant à donner le change par un calme affecté et défit le papier de soie.

Il crut ressentir un choc en pleine poitrine et une fois de plus ses yeux se portèrent sur Huan Li. Celui-ci, ne paraissant pas se rendre compte de l'électricité qui était dans l'air, avait repris son crayon et continuait son ciselage.

M. Pansard eut un coup d'œil qui en disait long : ce qu'il avait dans la main, en effet, n'était autre qu'un rouleau de soie semblable à ceux par lesquels, deux fois déjà, le mystérieux Chinois avait donné ses avertisse-

ments. Une fois de plus, une attaque allait se produire... et contre le Casino.

Au moment même où elles venaient d'être prononcées, les paroles de M. Pansard recevaient leur confirmation.

Il lut le document d'une traite et, parvenu à la fin, releva la tête.

Huan Li n'avait pas bougé. N'entendant plus, cependant, aucun froissement de papier, il hasarda un regard et s'aperçut du changement de physionomie de M. Pansard.

— Serait-ce, commença-t-il en souriant, l'annonce d'une décoration nouvelle ?

D'un geste, M. Pansard balaya l'ironie et, se dressant, brandit le rouleau de soie à bout de bras :

— Savez-vous ce que c'est que cela, monsieur Huan Li ?

Huan Li se rendit immédiatement compte de la nature de la chose.

— Par Confucius, cela m'a tout l'air d'une lettre de notre ami Chang. Les nouvelles qu'il donne du Dragon sont-elles bonnes ?

— Je l'ignore, mais savez-vous ce qu'il dit, le sieur Chang, non ? Eh bien, écoutez :

« Illustres mandarins ! Les temps sont révolus. Séduit par les charmes de Monte-Carlo, j'ai négligé la tâche que je me suis assignée. Le Dragon a pu respirer. Il est à nouveau gras et dodu et connaît la dévotion de tous les fidèles. Dire que vous avez pu croire que j'oubliais mes promesses ! Et qu'un de vos acolytes — un pauvre Chinois idiot, dont je ne voudrais pas pour cuire mon riz — a même avancé que tout n'était que feinte dans mes menaces ! Maintenant, il me faut regagner la petite maison en Chine où m'attendent mon épouse fidèle et les cercueils de mes ancêtres. Mais je ne partirai pas sans avoir accompli ma tâche. Vous avez été sourds à ma voix ; c'est

donc à la caisse même du Dragon que je vais faire appel. Je sais, que dans une chambre blindée sont religieusement gardé ses trésors. Nul plus que moi n'a le culte des Dragons ; nul n'est donc plus digne de les posséder. A trois jours de la réception de cette lettre, vous tiendrez les coffres-forts ouverts. Cela m'évitera une perte de temps et ménagera votre matériel. Je ferai, moi-même, procéder à l'enlèvement pour ne vous occasionner aucun souci. Sur quoi, adieu en Con-Fu-Tzé et je signe, puisque l'idiot de Chinois a cru bon de vous révéler un de mes noms.

» L'ami du Dragon.

» CHANG. »

M. Pansard, la lecture terminée, regarda ironiquement Huan Li. Il avait espéré jouir de sa confusion, mais il fut déçu. Huan Li, après une minute de réflexion, s'inclina en souriant.

— Je suppose que le Chinois idiot ne peut être que moi ?

— Le doute est hors de question, assura avec une conviction joyeuse M. Pansard. Mais vous avouerez-vous convaincu une bonne fois pour toutes ?

— Le moyen de ne pas l'être ? La tige de riz courbée par l'aquilon reconnaît les droits de l'ouragan. Vous triomphez, monsieur Pansard, et le coup est rude à mon orgueil. En Chine, je ne sortirais de mon bureau que pour me diriger au Pays des Ancêtres.

M. Pansard ne voulut pas abuser de la situation.

— Qui de nous n'est sujet à erreur, monsieur Huan Li ? Ce qui importe, c'est le résultat. Nous avons une bataille à livrer et j'ai besoin de tous les concours.

Huan Li respira plus librement.

— Cela me donnera au moins l'occasion de me réha-

biliter à vos yeux et aux miens. Mais amère est la bouillie de riz que j'avale en ce moment !

M. Pansard s'était levé et décrochait son pardessus et son chapeau.

— Vous partez ?

— Tout doit être prêt pour recevoir dignement Chang, dans trois jours, monsieur Huan Li. Ah ! la fin approche et avec elle la victoire !

Suivi de Huan Li, M. Pansard sortit du commissariat et descendit le perron de pierre menant à la rue. Devant lui, le jardin des Boulingrins cachait son petit étang couvert de nymphéas, dans une ombre discrète propice aux Amours, tandis qu'à son entrée scintillaient les feux multicolores de deux kiosques du plus parfait mauvais goût.

M. Pansard grimpa dans sa voiture et après une poignée de main à Huan Li appuya sur le démarreur.

— A demain ! lança-t-il avant de tourner devant l'hôtel de Paris.

Huan Li le regarda disparaître, puis, perdant toute sa gravité, éclata de rire.

— O Confucius ! Confucius ! monologua-t-il en prenant à témoin le croissant de la jeune lune, pourvu que la joie ne lui fasse pas rater un virage ! Ce serait si triste. Mais comme il irait moins vite et courrait moins de danger s'il savait que la lettre, cause d'un tel bonheur, a été écrite par le Chinois tout à fait idiot dont il est fait mention ! Protège-le, Confucius, toi dont la dignité calme aurait certainement réprouvé l'usage de ces engins de sport contraires à la méditation philosophique ! Protège-le, sans oublier le pauvre Chinois idiot peut-être, mais si bon, qui n'a pas voulu gâter la joie de son ami.

» Mais nous, allons compter mille grains de riz et pas un de moins. Ta mémoire, ô Confucius, l'a bien mérité. »

XXI

LE PLAN DE M. PANSARD

Ainsi qu'il l'avait annoncé, M. Pansard ne perdit pas son temps.

Son premier soin avait été de visiter de fond en comble la salle des coffres-forts, et il n'avait pu qu'être impressionné par le formidable système de défense.

— Et c'est cette forteresse que ce Chinois a l'intention de dévaliser ? avait ricané M. Pansard à la première inspection. Il faudra alors qu'il glisse entre les pierres, car autrement...

Le souvenir d'autres menaces, tout aussi incroyables, et qui pourtant avaient été suivies d'effets, l'empêcha de prendre la chose à la légère.

— Mais où veut-il en venir et surtout quel moyen compte-t-il employer ? se répétait-il sans arrêt.

Evidemment le but était simple : s'emparer de l'or contenu dans les coffres, sans oublier les billets de toute nationalité. Mais comment l'adversaire comptait-il arriver à ses fins ?

M. Pansard n'en était pas resté là ; il avait fait porter ses investigations sur l'extérieur. Il se rappelait certain

cambriolage de bijouterie où les voleurs, ayant loué un local à côté, s'étaient introduits dans la place, en perçant un trou dans la cloison et il était fermement décidé à ce que pareil incident ne se renouvelât pas.

Son inspection ne put que lui confirmer une fois de plus sa première impression : la place était inexpugnable. Un plancher d'acier la séparait des salles du dessous et aucune de ses murailles ne donnait sur d'autres pièces. Toute machination était donc, de ce fait, écartée.

M. Pansard, malgré sa peur de l'adresse du Chinois, en serait, peut-être, arrivé à rire de ses alarmes, si son adversaire, qui avait dû certainement assister à des courses de taureaux en Espagne, ne s'était amusé à lui poser, de temps à autre, quelques banderilles.

Elles prenaient la forme de billets — toujours écrits sur de légères bandes de soie — où le Chinois raillait M. Pansard de ses démarches, enquêtes et investigations.

« Pourquoi le Grand Chef de la police, qui a l'intelligence plus lente qu'un ruminant, s'obstine-t-il à vouloir lutter et prend-il confiance dans la force des choses ? s'exprimait un de ces billets. J'ai demandé qu'on m'ouvre les coffres, afin de m'épargner du travail fastidieux. Il ferait mieux de prendre ses dispositions pour exaucer mon désir. »

Au reçu de tels billets, le ruminant, — pour parler comme Chang — voyait rouge. Il accourait de Nice, recommençait à sonder murailles et recoins et partait, l'âme rassérénée... pour trouver en arrivant, sur un coin de son bureau, rue Gioffredo, un nouveau billet le raillant sans pitié et qui le mettait littéralement hors de lui.

Une communication pourtant — mais ce fut la seule — lui causa un réel plaisir.

« Illustres mandarins, s'exprimait-elle, ne pouvant plus avoir au cœur le moindre doute sur l'accueil sou-

riant fait à ma proposition, je tiens à vous prévenir — afin que vous ne gardiez pas vos coffres inutilement ouverts toute la journée, ce qui pourrait tenter les malhonnêtes gens — que je passerai prendre la contribution du Dragon à deux heures quarante et une du matin. Naturellement, au cas où les coffres seraient fermés, force me serait d'agir avec célérité, mais je veux trop croire à votre haute intelligence digne de Con-Fu-Tzé ».

M. Pansard sourit en lisant ce billet et ne s'arrêta pas à ce qu'il avait d'ironiquement comminatoire. Enfin ! il savait l'heure exacte et pouvait prendre ses dispositions. Avec la police d'Etat de Nice et les forces policières de Monte-Carlo, on verrait bien qui, du Chinois retors ou de la Loi, aurait le dernier mot.

— Evidemment, expliquait M. Pansard à ses collaborateurs, le bonhomme croit nous avoir par son bluff. A notre tour de rire maintenant ! On va le rouler, le Chinois, et comment !

Quelqu'un, en revanche, qui semblait complètement avoir perdu ce goût du bluff, c'était Huan Li. Depuis le soir où M. Pansard lui avait lu la lettre de Chang, il était un autre homme ; ne quittant pas M. Pansard d'une semelle, l'accompagnant partout et assistant à toutes ses enquêtes et recherches.

« Comme quoi, songeait M. Pansard, ces Orientaux finissent, tôt ou tard, par s'incliner devant la prédominance de l'Européen. Ma parole, il en oublie de compter ses grains et de me citer à tout propos des axiomes tirés de Confucius ! Quel repos ! »

C'est sur ces entrefaites qu'arriva la troisième journée si impatiemment attendue par M. Pansard et par toutes les personnes au courant de la menace.

Ce matin-là un dernier conseil de guerre, tenu rue Gioffredo, réunit M. Pansard et ses hommes. Il leur assigna à chacun sa tâche et leur enjoignit de gagner la Prin-

cipauté vers les six heures et de se rendre aux divers points fixés d'avance.

Ses hommes congédiés, M. Pansard employa le temps qui lui restait à expliquer à Huan Li le plan définitivement arrêté.

Il était simple. Toute la journée, des agents en civil veilleraient sur la salle des coffres, ainsi que dans les divers salons du Casino, afin de parer à tout imprévu. Le soir, vers dix heures, une nouvelle escouade renforcerait la première autour des tables, tout en jouant — modérément — pour ne pas donner l'éveil. Une seconde — en habit de soirée celle-là — assisterait au théâtre à la représentation de *Boris Godounov*, donnée par Raoul Gunsbourg.

A minuit, grâce à l'affluence du public, ces divers groupes fusionneraient sans que nul puisse soupçonner leur identité.

La fermeture du Casino avait lieu à deux heures du matin. A ce moment-là, les masques seraient jetés.

Sans perdre une minute, chaque homme prenait la position qui lui avait été assignée, tandis que cinquante agents, jusque-là en réserve dans les commissariats, entouraient le Casino d'une ceinture policière.

Dès la fermeture de la caisse, d'autre part, dix agents triés sur le volet s'y enfermaient. C'est là où M. Pansard, après une revue dernière de tous ses hommes, les rejoignait.

— Admirablement édifié ! approuva Huan Li et pourtant...

— Et pourtant ? questionna M. Pansard inquiet.

— Et pourtant, j'ai peur quand même ! Regardez cette petite expérience.

Tendant la main, Huan Li prit quelques grains de riz dans sa poche et en posa un sur sa paume.

M. Pansard, à moitié soulevé dans son fauteuil, le

regarda faire. Agitant sa main dans un mouvement de va-et-vient, Huan Li expliqua :

— Vous voyez, je serre les doigts aussi fort que je peux, je ne laisse aucun intervalle. Et pourtant... pourtant... Ah ! qu'est-ce que je vous disais ?

Huan Li montra sa paume, elle était vide. Glissant par l'interstice laissé par deux doigts, le grain de riz était tombé au sol.

M. Pansard se rassit en riant.

— Monsieur Huan Li, je ne laisse aucun interstice, moi, voilà la différence.

— Le Ciel vous entende ! approuva Huan Li, en remettant dans sa poche le reste du riz. Nous avons d'ailleurs peu de temps à attendre pour être fixé.

M. Pansard tendait la main à Huan Li afin de le congédier et de rentrer chez lui où il avait l'intention de se terrer jusqu'à l'heure décisive, quand une phrase du Chinois lui fit changer d'avis.

— A votre place, suggéra ce dernier, je n'agirais pas comme vous. Je répondrais à la bravade de mon adversaire par une insouciance, tellement grande, qu'il ne pourrait qu'en être blessé. Affectez de mépriser ses menaces, et, pour montrer le peu de cas que vous en faites, montrez-vous dans le courant de la soirée, en habit, la fleur à la boutonnière, dans quelque réunion mondaine.

L'idée ne déplut pas à M. Pansard et ce fut sans hésitation qu'il accepta l'invitation au gala qui, le soir même, devait se dérouler à l'hôtel de Paris.

— L'on ne pouvait mieux trouver, renchérit-il. Cela me rappelle l'épisode du duc de Morny assistant à une représentation à l'Opéra et rentrant chez lui pour effectuer le coup d'Etat.

— Les grands esprits ont ce constant souci d'élégance de leurs gestes, monsieur Pansard, et je pourrais

vous citer mille exemples similaires qui se passent en Chine. Ainsi, tenez...

M. Pansard prévint l'énumération et, suivi de Huan Li, quitta, tout guilleret, son bureau.

— De neuf heures à minuit moins cinq, expliqua-t-il en descendant l'escalier, je dîne avec vous. A minuit, je quitte la fête et le policier reparaît. Cette idée ne me serait pas venue, mais elle me va comme un gant.

Montant dans sa voiture, il prit la direction de Monte-Carlo. Le contentement semblait lui donner des ailes et ce fut, dans un temps record, au mépris de toutes les lois et de sa propre sécurité, qu'il stoppa enfin devant l'hôtel de Paris.

Huan Li sauta à terre.

— Je serai au commissariat central ou au Casino toute l'après-midi, expliqua M. Pansard. En tout cas, rendez-vous à neuf heures tapant dans le hall de l'hôtel.

Huan Li s'inclina et, après un dernier salut de la main, gravit les marches et pénétra dans l'hôtel.

Aucun trait de sa physionomie ne bougea tant qu'il se trouva dans le hall, mais la porte de sa chambre refermée, ce fut comme si un masque tombait de son visage.

S'asseyant sur son lit, il se mit à rire avec une intensité que nul encore n'avait jamais cru possible. Il rit si fort et si haut, sur un registre si aigu qui rendait sa gaieté encore plus communicative, qu'il en avait les larmes aux yeux.

A la fin, pourtant, il se calma et retrouva son sourire.

— Préparons la fin de la comédie, murmura-t-il. Il n'est petit mystère qui ne doive s'éclaircir. Quelle déconvenue je vais causer, ce soir, à quelques-uns !

Allant à sa malle, il en tira une valise de cuir rouge où, méthodiquement, il emballa quelques affaires. Ce fut vite fait et, serrant les courroies, il la poussa sous le lit. Il regarda sa montre et vit qu'il était une heure. Il

compta sur ses doigts et réfléchit. Allant à la fenêtre, il en tira les volets et fit glisser les lourds rideaux de reps. La chambre se trouva brusquement plongée dans l'obscurité.

— La nuit sera longue ! si longue même qu'elle n'aura pas d'aurore à Monte-Carlo. Dormons donc, et puisse Confucius nous envoyer la lumière des sages.

S'étendant sur son lit, Huan Li ne tarda pas à partir vers le pays du rêve.

Autour de lui, le réseau qu'il avait tendu veillait sur son sommeil et bien que ses ennemis ne fussent pas loin, il savait pouvoir reposer en sécurité.

Des contacts électriques l'avertiraient, immédiatement, si quiconque s'avisait de toucher porte ou fenêtre. Quant aux deux chambres contiguës, là aussi le danger était conjuré : deux de ses fourmis les occupaient.

Et c'est pourquoi, Huan Li dormit tranquillement, rêvant à des choses que nul n'aurait pu deviner, ni M. Pansard, ni lady Lydia de Vere... .

XXII

L'APPEL DE LA FOURMI

Quelques coups discrets frappés à la cloison contre laquelle s'appuyait son lit éveillèrent Huan Li. C'était comme si quelqu'un eût négligemment tapoté contre le mur.

Huan Li se dressa prêt à l'action.

Une de ses fourmis communiquait avec lui et dans le code secret qu'il avait dressé, ce tapotage signifiait qu'un événement venait de se produire, mais que la personne qui parlait était avec un étranger.

Huan Li sauta à bas de son lit et regarda sa montre.

Il était sept heures. Il remua un fauteuil et instantanément le tapotage cessa.

On savait de l'autre côté de la muraille que l'on avait été entendu.

Huan Li chercha l'événement qui pouvait bien motiver cet appel.

Pourquoi avait-on jugé nécessaire de l'avertir?

Tout son plan — ignoré de tous — n'était-il pas préparé de main de maître et les moindres détails n'avaient-ils pas été prévus ?

Il sourit à cette pensée et s'amusa à s'imaginer la déconvenue de M. Pansard.

— Ah, ruminant ! ruminant épais, fredonna-t-il en claquant des doigts, comme ta pauvre cervelle va être mise à une rude épreuve !

Les yeux clos, Huan Li repassa le plan, qu'avec la patience d'une fourmi qui charrie un grain de riz et qui, dix fois, doit recommencer son effort, il avait échafaudé. Tout lui parut en règle, savamment, minutieusement ordonné.

— Des pions ! des pions entre mes mains, voilà ce qu'ils sont ! reprit-il. Et pourtant qui sait si une fausse manœuvre, une hésitation...

Il se pencha brusquement en avant. A la cloison, à nouveau, le tapotement de la petite main venait de recommencer. La chose était donc grave et il y avait urgence.

Il fut debout en un instant et décrochant le téléphone, demanda à voix basse le numéro de la chambre contiguë à la sienne.

— Elle n'est pas seule, c'est clair, monologua-t-il. Donc, elle ne pourra rien me dire, mais peut-être réussira-t-elle, d'un mot, à me mettre sur la piste.

Un allo, lancé d'une voix rieuse, l'interrompit.

— La chambre de Mrs. Hudson-Parker ? demanda-t-il en se servant du premier nom qui lui vint à l'esprit.

Au bout du fil il y eut une protestation.

— Mais non, mais non, voyons ! C'est ridicule, voilà la troisième fois que l'on me dérange pour rien. On devrait vraiment mettre ces téléphonistes à l'hôpital !

Un bruit sec indiqua que l'on venait de raccrocher, mais Huan Li en savait assez.

Un mot l'avait frappé et il était fixé, le mot : hôpital.

La main un peu tremblante et une sourde angoisse au cœur, il décrocha à nouveau l'appareil.

— Allo, le 1-28, s'il vous plaît.

Il l'obtint sur-le-champ et ayant demandé la communication avec le pavillon attendit fiévreusement.

Il ne pouvait y avoir de doute, c'était bien à l'hôpital qu'un événement quelconque s'était passé. Mais lequel? et lady Lydia allait-elle se trouver en cause.

Instinctivement les poings de Huan Li se serrèrent et une expression cruelle passa sur son visage.

Lady Lydia! Il avait réussi, en se moquant de lui-même, à vaincre l'étrange sentiment qu'il avait éprouvé, en se retrouvant devant cette femme.

Mais si ce sentiment avait été étouffé, il n'en restait pas moins une pensée émue qui lui réchauffait le cœur. Ce n'était plus lady Lydia à qui il s'intéressait par strict devoir de reconnaissance, c'était l'évocation lointaine qu'il protégeait et à qui il tenait à assurer le bonheur.

Enfin, une nurse du pavillon vint à l'appareil.

— Allo, demanda Huan Li, voudriez-vous prier lady de Vere de venir à l'appareil, s'il vous plait.

La réponse qu'il obtint le fit sursauter.

— Vous dites? riposta-t-il sur ce ton aigrelet caractéristique de ceux de sa race, qu'il retrouvait au fort de sa surexcitation.

— Lady Lydia de Vere, répéta la voix, a reçu un message téléphonique, il y a environ une heure et elle est partie, voici vingt minutes, dans l'auto qui est venue la chercher. Peut-être désirez-vous que j'appelle lord de Vere?

La main de Huan Li se crispa sur le récepteur, mais ce fut d'une voix parfaitement assurée qu'il demanda.:

— Lord de Vere est donc, enfin, sorti de son coma ?

— Ce matin même, à neuf heures, grâce aux soins qui lui ont été donnés par un médecin des Indes envoyé par un de ses amis. C'est lui qui a indiqué le traitement qui a permis de surmonter cette syncope inquiétante. Voulez-vous que je le prévienne ?

— Inutile de le déranger, demandez-lui seulement le nom de la personne avec qui lady Lydia est sortie.

Resté seul en ligne, Huan Li put donner toute son attention au problème. A nouveau, l'inquiétude était peinte sur sa figure.

Il n'avait aucun doute sur celui qui avait envoyé le médecin anglais retour des Indes vers lord de Vere. Par ce moyen, Chang s'était assuré de deux choses : d'abord de l'échec de son plan contre lady Lydia, ensuite d'une nouvelle liberté d'action contre le lord lui-même.

Celui-ci retrouvant sa lucidité d'esprit, la révélation, si redoutée par lady Lydia, était à craindre à tout moment.

La voix de la nurse au bout du fil interrompit ses réflexions.

— Allo, lord de Vere m'a prié de vous dire que lady Lydia est sortie avec un Chinois de ses amis, M. Huan Li.

Chose curieuse, cette réponse ne surprit pas Huan Li, Par une sorte de divination bizarre, il la prévoyait. Pourtant, ce fut d'une voix altérée qu'il demanda encore :

— Lady Lydia n'a pas dit quand elle rentrerait ?

— Elle a simplement dit qu'elle connaissait le Chinois de longue date et que lord de Vere n'avait pas à s'inquiéter.

— Merci.

Huan Li raccrocha.

Ainsi, la lutte qu'il avait crue terminée en sa faveur continuait, et cette fois, l'ennemi tenait un otage entre ses mains. C'était l'effondrement de tout le plan savamment édifié.

La décision de Huan Li fut immédiatement prise. Jetant un pardessus sur ses épaules, il se faufila par l'escalier de service, et une fois dehors, courut vers cet endroit des Boulingrins où M. Pansard remisait sa voiture.

— Au moins, songea-t-il, je n'aurai pas à craindre une

auto truquée et un chauffeur dans le goût de celui de la 237.

Sautant sur le siège, il s'extirpa de la foule des voitures et contournant le Casino, fonça, par le port, vers la gare de Monaco et la montée de l'hôpital.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Huit heures moins le quart et Pansard m'attend à l'hôtel de Paris à neuf heures ! Juste le temps nécessaire pour faire ma petite enquête et, si besoin est, pour agir. Mais que vais-je apprendre là-bas et de quel côté me tourner ?

Il atteignit enfin la porte de l'hôpital où la vue de l'auto de la police lui ouvrit grand le portail. Quelques centaines de mètres le déposèrent à la porte du pavillon.

— Vite, déclara-t-il à la religieuse, d'aspect assez revêche, qui vint ouvrir. Conduisez-moi à lord de Vere.

Celle-ci s'apprêtait à discuter et à invoquer l'heure tardive et l'état du malade, quand il exhiba la plaque de détective, que M. Pansard gardait dans une des poches de la voiture.

— Police ! se borna-t-il à prononcer.

Médusée, la religieuse lui montra le chemin et le laissant à la porte de lord de Vere, s'en alla en hâte et dignité rendre compte de cet incident à l'administration.

Huan Li frappa et sur la réponse du malade pénétra dans la pièce.

Complètement habillé et étendu sur une chaise longue, lord de Vere lisait un roman tout en vidant, à petits verres, une bouteille de cherry. Le noble lord entendait évidemment récupérer ses deux jours de jeûne.

Huan Li remarqua l'absence du jeune interne. Sans doute, était-il parti avertir M. Pansard.

Lord de Vere fronça les sourcils en apercevant Huan Li, puis sourit en lui tendant la main.

— Déjà de retour ? Je pensais que ce serait plus long. Lady Lydia vous suit ?

Huan Li ne permit à aucun trait de sa physionomie de révéler l'angoisse que lui causaient ces paroles. Un Chinois, c'était clair, grimé à la perfection, s'était, quelques heures auparavant, fait passser pour lui. Aux yeux d'un Européen, pour qui tous les Orientaux se ressemblent, cela avait dû être jeu d'enfant.

Il s'inclina, simplement, pour se donner le temps de la réflexion et ce fut le plus naturellement du monde qu'il remarqua :

— Lady Lydia a été retenue et elle m'a prié de venir vous tranquilliser.

En prononçant ces paroles, une crainte traversa son esprit. Lord de Vere n'allait-il pas poser quelque question sur l'endroit où se trouvait lady Lydia ?

Qu'avait bien pu dire à ce sujet le faux Huan Li ?

Dans sa confiance sans bornes, lord de Vere ne souleva heureusement pas ce point.

— Lady Lydia, continua Huan Li, m'a aussi chargé de vous prévenir qu'elle pourrait avoir besoin de vous ce soir. Elle vous demande donc d'être prêt, au cas où elle vous ferait téléphoner.

Lord de Vere regarda Huan Li, en face, sans répondre.

— Lady de Vere espère seulement que cela ne vous fatiguera pas trop. Mais elle m'a bien dit d'insister sur ce fait : c'est indispensable.

Lord de Vere jeta son livre sur le sofa et se leva. Il s'approcha de Huan Li et à nouveau planta son regard droit dans ses yeux. Huan Li ne sourcilla pas.

— Vous direz à lady Lydia, monsieur, qu'elle peut compter sur moi. Mais ne trouvez-vous pas, puisque vous êtes de ses amis, que nous sommes depuis quelques jours les jouets de bien curieux incidents ?

Huan Li eut un geste évasif qui pouvait, à la rigueur, signifier qu'il n'y était pour rien. Lord de Vere s'y méprit.

— Évidemment ! Retournez donc vers lady Lydia et rassurez-la ; j'attends son coup de téléphone.

Huan Li se dirigeait vers la porte quand lord de Vere se ravisa.

— Au fait, lady Lydia ne vous a pas dit d'où elle téléphonerait ?

La question insidieuse était venue, et Huan Li eut l'impression que lord de Vere cherchait à lire en lui.

— Je l'ignore, monsieur, je me suis borné à rapporter ses paroles, c'est tout ce que je sais.

S'inclinant une dernière fois, il ouvrit la porte et sortit... Dans le corridor, il se heurta à la statue austère de la religieuse dont le masque était plus renfrogné encore. Sans prendre le temps de s'excuser, il dévala le long de l'escalier et remonta dans sa voiture.

L'inquiétude, qu'il avait réussi à dissimuler tout à l'heure, le tenaillait. Lady Lydia enlevée ! Le coup était trop bien exécuté pour ne pas être signé : Chang. Mais qu'avait-on pu en faire et, surtout, quel sort lui avait-on réservé ?

La mort ? Il n'y croyait pas, car on n'aurait pas pris la peine de machiner un enlèvement. Puisque l'on s'était donné la peine de créer un faux Huan Li, c'est apparemment que l'enjeu était de prix. Or, il en était un qui, immédiatement, s'offrait à l'esprit : la nécessité d'avoir un otage. Devant la partie de plus en plus compromise, Chang, de toute nécessité, devait jouer cette carte.

Malheureusement, si c'était probable, ce n'était pas certain, et rien ne disait que Chang-Kaltern, enragé des échecs successifs qu'il attribuait à la trahison de Lydia, n'avait pas voulu faire un exemple terrifiant, trouvant la mort ordinaire un châtiment trop doux.

L'homme des maisons de Shanghaï et des chaises électriques était parfaitement capable de pousser jusque-là sa vengeance.

A cette pensée, une rage sourde s'empara de Huan Li et il se sentit prêt à tout tenter pour abattre Chang. Mais que pouvait-il faire dans son ignorance de l'endroit où se trouvait Lydia ?

Il franchit la grille de l'hôpital et roulait à petite allure en prévision d'un virage brusque qui l'attendait à quelques mètres, quand une auto de luxe, débouchant de ce tournant, l'aveugla de ses lumières.

Elle fut bientôt à sa hauteur, et, comme elle le croisait, ralentit sensiblement.

Huan Li n'eut que le temps de s'écraser sur lui-même.

Se dressant et se penchant hors de la voiture, un des occupants déchargeait son revolver. Six coups trouèrent la nuit, ricochant sur la carrosserie et faisant voler en éclats le pare-brise.

Huan Li, pris au dépourvu, appuya sur l'accélérateur et, au jugé, négocia le virage. Il le réussit heureusement et se sentant hors de danger se redressa et stoppa. Là-bas, le bruit décroissant du moteur indiquait que l'autre voiture continuait sa route. L'esprit de Huan Li travailla à toute allure.

Il était hors de doute que ses assaillants se rendaient, eux aussi, à l'hôpital, mais pour quel motif?

La pensée que c'était à lui que l'on en avait voulu primitivement ne lui vint même pas. Il était plus logique de croire que les ennemis avaient été surpris de le croiser et avaient tenté de tirer parti de l'événement.

— Grave faute de leur part, d'ailleurs, songea Huan Li, puisqu'ils m'ont ainsi dévoilé leur démarche, qu'autrement j'ignorerais encore. Mais pourquoi ce retour inopiné et inexplicable ?

Huan Li amorçait déjà sa marche arrière quand il changea d'avis.

Le temps lui manquerait pour pousser à bout cette nouvelle aventure. L'heure du rendez-vous à l'hôtel de

Paris avec M. Pansard était proche et, pour la réussite de son plan, il importait que tout se passât comme on l'avait minutieusement réglé.

Se jeter tête baissée dans cette aventure, c'était peut-être renoncer au succès, et il est des heures où un capitaine doit savoir se décider sur-le-champ. La décision de Huan Li fut prise sans hésitation.

Tout en roulant vers Monaco et Monte-Carlo, il chercha à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Certes, il avait toujours l'angoisse au cœur — même plus fort que jamais — car depuis le passage de l'automobile la question se posait sous un aspect nouveau.

— Ou bien Lydia a déjà été tuée et c'est son cadavre que ses assassins, dans une suprême fanfaronnade, rapportent à son mari. Dans ce cas, hélas ! il n'y a plus rien à faire.

Ou bien, chose plus probable, les occupants de l'auto viennent exercer un chantage sur lord de Vere. Dans ce cas, lady Lydia vit toujours et ne sera vraiment en danger que plus tard.

De quelque côté que l'on se tournât, une chose importait donc tout d'abord : abattre l'ennemi du Dragon et le mettre dans l'impossibilité de nuire. Sauver lady Lydia ou la venger.

Pour cela, le champ de bataille était à l'hôtel de Paris. C'est là où devait se dérouler la lutte suprême.

XXIII

18-29

Le gala de l'hôtel de Paris battait son plein, et parmi tous les galas il n'en est, peut-être, aucun de plus célèbre. Ils représentent, à notre époque, ce que durent être les festins babyloniens dont les historiens nous parlent avec une émotion teintée de réprobation et, plus près de nous, les repas grecs ou romains dont les récits laissent rêveurs.

Ce soir-là, menée par un grand peintre mondain, célèbre pour son amour du beau et son imagination, la fête se déroulait sur un rythme plus trépidant que de coutume.

C'était ce même peintre qui était arrivé au succès grâce à l'idée qu'il avait eue de peindre la femme avec un corps de sloughi. Ses modèles avaient été si reconnaissantes de cette stylisation, qui ne laissait subsister que leur sexualité amincie, que du coup, sa fortune avait été faite. Mais qui n'a pas reconnu Jean-Gabriel Domague ?

La fête se déroulait à Venise — un décor favori du célèbre peintre — une Venise de convention où ne manquait ni une mandoline, ni un clair de lune, ni un barghello. En entrant, chaque dame avait reçu des mains du

directeur souriant, un mantelet par quoi devait s'obtenir un semblant d'unité de costume. Quelques-unes même arboraient un loup.

A une table un peu à l'écart, Huan Li et M. Pansard contemplaient la fête et masquaient leur préoccupation sous des propos futiles.

Le dîner touchait à sa fin et les attractions ayant déjà défilé sur la scène, chacun attendait le moment où la piste libérée s'offrirait aux passionnés de la valse ou du tango.

Une phrase de M. Pansard tira Huan Li de ses réflexions.

— Fâcheuse coïncidence, tout de même, que le port de tous ces loups, ce soir ! Ce serait si facile à nos adversaires d'en profiter pour nous épier, voire même nous supprimer !

— C'est une remarque que j'avais faite en entrant, concéda Huan Li. Mais je crois — pour le moment du moins — que ces loups ne cachent que des brebis.

Le silence régna à nouveau entre les deux hommes, tandis que Huan Li, pour donner le change sur son anxiété, faisait un sort au suprême de foie gras qu'un maître d'hôtel venait de poser devant lui. Il jeta un coup d'œil, à la dérobée, à sa montre et constata qu'il était près de onze heures. Buvant une gorgée de champagne glacé, il s'accouda et contempla les couples qui passaient en tourbillonnant devant lui.

Pourquoi fut-il attiré plus spécialement par une jeune femme étroitement enlacée par un danseur professionnel de l'hôtel ?

Elle avait une robe bleu gulf-stream, très simple, et Huan Li eut l'impression de l'avoir déjà rencontrée. Brusquement la lumière se fit : c'était la femme qui le soir de son enlèvement lui avait lancé des boules, puis le serpentin qui devait le mener à deux doigts de sa perte.

Il ne broncha pas et ne traduisit même pas d'un regard plus appuyé le fait de l'avoir reconnue en dépit de son loup.

Un sourire sur les lèvres, la jeune femme glissa devant lui. Un instant, leurs regards se croisèrent, mais cela dura une fraction de seconde. A la mesure suivante la jeune femme était passée, s'offrant à d'autres regards, d'autres admirations.

Huan Li leva les yeux vers M. Pansard. Ce dernier n'avait rien vu. Un sourire amusé éclaira la face du Chinois. La présence de cette jeune femme, si elle ne calmait pas ses inquiétudes, lui donnait du moins une certitude; car il connaissait maintenant son rôle et si elle était là ce soir, ce n'était pas sans intention. *Il allait y avoir une fois de plus des pertes étranges.*

La danseuse à la robe bleu gulf-stream disparut parmi la foule des couples et Huan Li, s'avisant que la bouteille était vide, pria le maître d'hôtel d'en mettre une autre à rafraîchir.

Il dédaigna les fruits que lui tendait un garçon et simplement, comme si une vie n'eût pas été en jeu, s'amusa à raconter à M. Pansard des fêtes plus tumultueuses, auxquelles il avait assisté dans les maisons de thé et sur les bateaux fleuris de Shanghaï.

Tout en parlant, il scrutait la salle, cherchant la table de la danseuse à la robe bleu gulf-stream. Il la trouva, enfin, derrière une colonne de marbre. Elle était assise entre deux messieurs, d'aspect assez commun, mais évidemment américains. Lui faisant vis-à-vis était la même jeune personne avec qui Huan Li l'avait rencontrée.

Il griffonna quelques mots sur un fragment de menu et fit signe à un maître d'hôtel. En quelques mots chuchotés à l'oreille, il lui confia son message.

— Je demande des cigares! expliqua-t-il à M. Pansard que ce manège avait intrigué.

Quelques minutes plus tard, le maître d'hôtel revenait porteur d'une boîte de londrès et glissait dans la main de Huan Li une note du directeur.

Les deux Américains étaient des clients de passage débarqués, le matin même, d'un paquebot de New-York. Ils devaient repartir le lendemain pour Gênes et paraissaient lestés d'un compte en banque des plus solides.

Huan Li alluma son cigare et fermant les yeux aspira quelques bouffées avec volupté. Il était fixé.

...Le gala touchait à sa fin et déjà des jeunes filles avaient circulé, de table en table, distribuant des coffrets de parfums en souvenir.

Epanoui béatement dans son fauteuil, M. Pansard, qui voyait approcher son triomphe, fumait un cigare.

Huan Li le tira de sa rêverie.

Derrière sa colonne, la dame en bleu gulf-stream prenait sa cape et, escortée des deux Américains et de sa compagne, traversait le grand salon Empire. Huan Li la vit se diriger vers le hall. Il attendit quelques minutes et se leva à son tour.

— Nous partons déjà? protesta M. Pansard en consultant sa montre. Je crains que ma présence maintenant ne soit plus nuisible qu'utile là-bas.

Huan Li le rassura. Il s'agissait seulement d'aller fumer son cigare dans la galerie.

— Dans ce cas, je vous suis !

Traversant le hall bruissant des dîneurs sur leur départ, et gravissant l'escalier d'honneur, les deux hommes atteignirent la petite rotonde sur laquelle donnait l'ascenseur, qu'ils ne pouvaient voir. L'endroit était désert, toute l'activité de la soirée étant concentrée à l'autre extrémité. Ils n'eurent que l'embarras du choix pour leurs sièges. Confortablement assis et trop préoccupés par les événements proches pour parler, ils se contentèrent de fumer en silence.

Huan Li, qui avait choisi le coin le plus obscur, tira sa montre et la posa dans sa paume.

Tout à coup un groupe traversa la galerie et sonnant le liftier, s'engouffra dans l'ascenseur. Il y eut le petit déclic de la mise en marche auquel répondit un déclic au moment de l'arrivée.

— 18 ! annonça Huan Li sans quitter sa montre des yeux.

M. Pansard n'y prit pas garde, s'imaginant qu'une fois de plus, Huan Li comptait ses éternels grains de riz.

D'autres dîneurs suivirent, empruntant à leur tour l'ascenseur, et chaque fois, Huan Li, les yeux rivés sur le cadran de sa montre, annonça un même chiffre : 18 !

Deux fois, pourtant, un autre nombre lui vint aux lèvres : 29. Et ces deux fois, on eût dit que Huan Li jetait un coup d'œil à la dérobée vers son compagnon. A la fin, M. Pansard fut tiré de ses réflexions.

— Ah çà ! monsieur Huan Li, ce sont toujours vos grains de riz que vous comptez ?

— Pas ce soir. Mais quelque chose de bien plus précieux.

— Ah !

— Du temps.

M. Pansard retira son cigare de sa bouche et, se carrant plus profondément dans son fauteuil, regarda Huan Li.

Ce dernier ne broncha pas, mais d'un mouvement de la tête lui désigna la montre.

— Du temps ? répéta M. Pansard ne comprenant toujours pas.

— Des fractions de temps, si vous voulez. Par Confucius, je vous assure que c'est passionnant ! Vous avez votre montre sur vous ?

— Oui, pourquoi ?

— Une simple expérience. Tenez, voici un groupe qui

va prendre l'ascenseur. Il s'agit de chronométrer l'espace de temps qui s'écoule entre le déclic de départ et celui de l'arrivée.

— Drôle d'amusement ! Et l'on gagne quelque chose à ce petit jeu-là ?

— Beaucoup plus que vous ne croyez ! Vous êtes prêt ?

Le groupe traversa la rotonde et tourna l'angle du corridor. On entendit un bruit de voix, puis le son métallique de la porte que l'on refermait.

— Attention ! signala Huan Li.

Il y eut le petit déclic, un temps où l'on put suivre le frôlement de la descente, puis, un second déclic.

— Dix-huit secondes ! annonça M. Pansard.

— Exact ! Vous avez gagné.

— C'est tout ?

— Pour le moment, oui !

— Vous savez que ce n'est pas très palpitant et que j'aime autant finir mon cigare.

M. Pansard allait remettre sa montre dans son gousset, quand Huan Li prévint son geste.

— Pas encore. Le jeu est en plusieurs manches. Un peu de patience, monsieur Pansard.

— Enfin ! s'il n'y a que ça pour vous amuser !

Trois ou quatre couples se succédèrent rapidement. Pour chacun, M. Pansard, tout en trouvant parfaitement idiote la lubie de Huan Li, annonça le même chiffre : 18. Une jeune femme seule qui les suivait pénétra à son tour dans l'ascenseur et comme M. Pansard, à la dix-huitième seconde, allait machinalement énoncer le résultatt et rentrer définitivement sa montre, il se passa un fait étrange. Le déclic ne se produisit pas et l'on eut l'impression que l'ascenseur poursuivait sa course. Enfin, il s'arrêta.

— 29 ! lança M. Pansard.

Il releva les yeux avec étonnement.

— 29 ? Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Huan Li eut un geste d'ignorance.

— Car il n'y a pas d'erreur, vingt-neuf secondes se sont bien écoulées ? Il y a un second étage ?

— Pas sur le plan, en tout cas.

— Mais alors, qu'est-ce que c'est que cet ascenseur qui met tantôt dix-huit et tantôt vingt-neuf secondes pour accomplir le même trajet ? monsieur Huan Li, vous en savez plus que vous ne voulez me dire ? Je vais voir ça par moi-même.

Huan Li le saisit par le bras et l'arrêta à temps.

— Je me suis un jour posé la même question, monsieur Pansard, un jour où, pour méditer plus à mon aise, je m'étais réfugié, ici, et comptais mes grains de riz. Ce jour-là, je remarquai qu'un certain nombre glissait d'une paume dans l'autre entre deux déclics et puis, brusquement, j'eus, moi aussi, la petite surprise que vous venez d'éprouver. Alors, je cherchai, monsieur Pansard.

— Et vous trouvâtes ?

— Et je trouvai.

— Mais quoi ?

Huan Li ne répondit pas directement, mais suivit sa pensée.

— Oh ! si je n'avais eu que ça, j'aurais pu ne pas relever la chose. Mais il y avait tout le reste. Vous vous rappelez le petit problème du chewing-gum et des trois gouttes de sang ?

— Il était sérieux ?

— Les devinettes sont toujours sérieuses, monsieur Pansard. Dans ce même ascenseur, j'avais trouvé, sous la banquette, un morceau de chewing-gum...

— A l'ail.

— Justement, preuve qu'une mâchoire céleste l'avait mâché. Mais il y avait plus. Quelques jours auparavant,

une de mes fourmis avait été victime d'une curieuse illusion d'optique. Prise d'un saignement de nez, elle avait laissé tomber trois gouttes de sang sur le tapis bleu du Sporting, près de la grande table. Or, le lendemain, y ayant été amenée à nouveau, avec un riche ami de rencontre, par une jeune femme vaguement de ses amies — j'insiste sur ce point, car il a son importance — elle constata que les trois taches avaient disparu.

— Il n'y a là, il me semble, rien d'extraordinaire !

— Oh ! nullement ! Seulement, dans ce cas, le Sporting ferait bien de changer de dégraisseur. On le vole honteusement : le surlendemain les taches étaient à nouveau à leur place.

— Les mêmes ?

— Les mêmes.

M. Pansard, au comble de la surexcitation, posa sa main sur le bras de Huan Li.

— Mais alors...

Il s'arrêta, n'osant formuler la pensée qui, brusquement, venait de se faire jour en lui. Huan Li inclina la tête.

— Vous avez deviné, monsieur Pansard.

— Il y a une autre salle, sous celle que nous connaissons ? Un faux Sporting sous le vrai ?

— Quelque chose d'approchant.

— C'est impossible, voyons.

— Je suis tout à fait de votre avis. Seulement rappelez-vous les trois données du problème : une boulette de chewing-gum, trois gouttes de sang et deux chiffres. Maintenant, cherchez l'X mystérieux. Vous-même, vous venez de l'indiquer.

— Mais comment aurait-on pu réaliser pareil travail sans que personne s'en doute ?

— Vous oubliez que le Sporting est fermé sept mois sur douze et que depuis trois ans des travaux herculéens

sont en cours, à quelque cinquante mètres à peine de ses fondations, pour la construction d'un nouvel établissement. Pendant trois ans, nuit et jour, on a fouillé le sol et foré le roc jusqu'à une profondeur de vingt-cinq mètres. Vous admettrez, dans ces conditions, que des travaux secrets sont plausibles.

— Mais pour donner le change aux habitués, pour tromper les joueurs...

— Vous oubliez qu'on ne s'adressait qu'à des gens de passage.

— Pour leur faire croire, néanmoins, cette chose fantastique, qu'ils se trouvaient en un endroit, alors qu'ils étaient à un autre, comment l'expliquez-vous ?

Huan Li fit sauter quelques grains de riz dans sa main et regarda M. Pansard en clignant des yeux.

— Cela, cher monsieur Pansard, c'est ce qu'un avenir très proche va nous apprendre. Il nous reste exactement le temps de descendre au faux Sporting et de nous rendre compte par nous-mêmes, si tout ce que j'avance est exact. Ensuite, ayant résolu un des mystères dont on a le moins parlé, mais qui n'en est que plus angoissant : les pertes inexpliquées des joueurs invisibles, vous pourrez aller vous enfermer dans la salle des coffres et affronter l'ennemi du Dragon : Chang ! Seulement, j'ai comme une idée que notre petite descente de police va nous réserver quelques surprises. Peut-être même plus que votre lutte contre l'adversaire du si sympathique Dragon. Vous êtes prêt et bien décidé ?

M. Pansard était déjà debout.

— Je vous suis, monsieur Huan Li.

— Alors, marchons doucement et ne brusquez rien Il s'agit avant toute chose, d'arriver en bas sains et saufs.

XXIV

L'ENNEMI DU DRAGON

Les deux policiers se dirigeaient vers le couloir de l'ascenseur quand M. Pansard s'étonna d'entendre Huan Li fredonner un air à la mode. En réponse, quatre hommes en smoking surgirent comme par enchantement. M. Pansard reconnut des hommes de son service, mais il n'eut pas le temps de manifester sa surprise.

— Nous quittions le commissariat pour nous rendre à l'Opéra, chef, expliqua l'un d'eux, quand nous est parvenu votre ordre de rallier, sur-le-champ, l'Hôtel de Paris. Nous avons tout abandonné pour venir.

M. Pansard jugea toute question inutile. Un autre que lui avait, évidemment, donné l'ordre, et pour une fois, il n'en garda aucun ressentiment à Huan Li.

En quelques mots à voix basse, Huan Li, qui prenait la direction des opérations, répartit les rôles. Trois des policiers descendraient les premiers et dans les couloirs du vrai Sporting, attendraient le retour de l'ascenseur. Lui-même descendrait ensuite avec M. Pansard et le quatrième policier. Dès ce moment le drame serait engagé.

Tout se passa exactement comme il avait été réglé, et les trois hommes quittaient à peine l'ascenseur, quand une sonnerie informa ce dernier que de nouveaux clients l'attendaient à l'hôtel.

C'étaient Huan Li et ses compagnons qui s'apprêtaient à pénétrer dans la place.

Unefois de plus, le véhicule reprit sa course descendante et le liftier avait déjà la main sur la porte quand la voix de Huan Li l'arrêta.

— Non, pas ici. Plus bas.

L'homme leva les yeux et hésita. Ce fut sa perte.

L'instant d'après, Huan Li s'était jeté sur lui et lui pliait les bras en arrière.

— Pas un mot ! lui intima Huan Li. Une parole ou un geste pour avertir les complices et je te tue.

Immobilisant son captif d'une main, il avait sorti son revolver.

— Maintenant, tu vas m'indiquer le bouton sur lequel il faut appuyer pour faire descendre encore ta voiture. Parle ou je tire.

D'un mouvement de tête, l'homme indiqua une rondelle, habilement dissimulée, contre un des montants de la porte.

— Bon. Si tu tiens à la vie, silence !

Ouvrant la porte de l'ascenseur, il projeta l'homme dans les bras d'un des policiers qui attendaient dans le couloir.

— Ligotez-moi ça, et déposez-le en lieu sûr. Qu'un de vous prenne sa livrée et joue son rôle. Les habitués du vrai Sporting ne doivent rien soupçonner de tout cela. Les autres descendront avec nous. Le Ciel sait ce qui nous attend en bas !

Refermant la porte, il appuya sur la rondelle et sentit l'ascenseur se dérober sous ses pieds.

Personne ne parlait, tout à l'excitation du moment,

mais dans les yeux de Huan Li, il y avait une flamme que nul n'avait jamais encore vue. M. Pansard, à son tour, n'arrivant pas à calmer son impatience, tirait nerveusement les coins de son gilet.

Enfin, l'ascenseur s'arrêta et un domestique en livrée ouvrit la porte.

Ce qu'il vit dut le convaincre qu'il se passait quelque chose d'anormal, car, bondissant en arrière, il fit un geste pour la refermer.

Un coup de poing, asséné par M. Pansard, fit retomber son bras, tandis qu'un des policiers, le saisissant à la gorge l'attirait dans le véhicule.

— Vite, ordonna Huan Li, l'éveil n'a pas encore été donné. Remontez-le et confiez-le à votre collègue. Ensuite, attendez là-haut dans la galerie et soyez prêts à intervenir, si c'est nécessaire. Mais que personne ne descende sans mon ordre !

L'ascenseur disparut, les laissant seuls dans le corridor. Ils étaient au seuil de la place, quelques pas encore, et ils se trouveraient face à l'ennemi. Ils eurent vite franchi les quelques mètres qui les séparaient des salles de jeu, et, poussant une dernière porte, s'arrêtèrent pour embrasser la scène d'un coup d'œil.

Ils savaient qu'ils n'étaient pas au Sporting, et pourtant, il leur fallut toute leur volonté pour ne pas croire à une erreur de leurs sens. Devant eux, il y avait le Sporting, celui qu'ils connaissaient, avec tous ses détails, ses physionomies, ses croupiers, ses tables, ses joueurs et ses demi-mondaines. Seulement, tout y était faux, truqué, camouflé, maquillé, les choses aussi bien que les gens.

Fait à noter et qui sauta aux yeux de Huan Li : à la place des baies qui auraient dû s'ouvrir sur le spectacle du port de Monaco, il y avait des tentures soigneusement closes. Quiconque les aurait tirées aurait reçu un choc : derrière elles, il n'y avait qu'une muraille.

Huan Li laissa retomber la porte sur lui et, suivi de ses compagnons, entra hardiment.

— Bonsoir ! prononça-t-il d'un ton très calme. Il n'y a pas de place libre, pour moi, à la grande table ?

Quelques têtes se tournèrent et parmi les joueurs, Huan Li reconnut les deux Américains du souper. A côté d'eux, se trouvaient la jeune femme à la robe bleu gulf-stream et sa compagne.

En apercevant Huan Li, la première pâlit et ramassant ses plaques se leva brusquement.

Huan Li feignit de se méprendre.

— Madame a la bonté de me céder sa place ! Je ne sais vraiment si je dois accepter !

Retrouvant son sourire pour dire quelques mots à l'Américain, la jeune femme, sans même un regard à Huan Li, se dirigea vers le changeur. Elle lui murmura quelque chose à l'oreille et sortit avec lui du salon.

Sur l'invitation du banquier, Huan Li prit la place libre et posant son portefeuille sur le tapis vert, en tira un paquet de billets de mille.

Derrière lui, M. Pansard, debout près de ses acolytes, le regarda faire. Quoi qu'il en eût, il ne pouvait s'empêcher d'admirer le Chinois.

A cette minute précise, à part les victimes amenées exprès pour y laisser leur or, il n'y avait personne dans cette salle qui ne sût, exactement, à quoi s'en tenir sur l'identité du joueur qui venait d'arriver. Un coup de feu pouvait être tiré, l'électricité pouvait s'éteindre, Huan Li était à la merci d'un geste, et pourtant, il était là, calme, souriant, s'apprêtant à jouer comme s'il se fût trouvé en compagnie d'amis.

Une gêne étrange, peuplée de quelques chuchotements, avait d'abord pesé sur le salon ; mais à la voix du croupier, l'activité et la vie semblèrent renaître. A nouveau, il y eut ce brouhaha spécial aux maisons de jeu

Huan Li joua trois coups de suite et chaque fois, par une ironie du sort, gagna.

Tout à coup, la jeune femme qui lui avait abandonné sa place, rentra. Huan Li intercepta un signe qu'elle échangea avec un huissier, et, sans manifester la moindre hâte, glissa sa main dans la poche où était son revolver. Il mit le doigt sur la gâchette et se prépara à la riposte. A son grand étonnement, rien ne se produisit, si ce n'est une porte qui claqua en se refermant sur le passage d'un groom.

Huan Li, qui avait sursauté, se morigéna de son nervosisme et allait se remettre au jeu quand un nom, jeté dans la foule, lui fit dresser l'oreille.

Le petit groom annonçait que M. Huan Li était demandé au téléphone pour une communication urgente.

Huan Li sourit. Le piège était vraiment trop grossier. A la réflexion pourtant il se leva.

— Vous y allez ? s'effara M. Pansard.

— Oui, mais pas seul. Je vous emprunte un de vos hommes. Il est armé ainsi que moi et j'ai l'impression que l'on n'osera pas nous attaquer. Ils ignorent encore dans quel but nous sommes venus et ils ne veulent pas tuer la poule aux œufs d'or. Ce qui explique leur attitude à notre égard. D'un autre côté, ils ont peut-être, vraiment, quelque chose à nous communiquer.

M. Pansard prit la place que lui cédait Huan Li et le regarda s'éloigner avec inquiétude.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que ce dernier réapparaissait.

— Eh bien ? demanda M. Pansard.

— Comme je le pensais, c'était bien de l'Ennemi. Il m'annonce qu'il a pu fuir et que dans très peu de temps il sera définitivement débarrassé de nous. Des réservoirs de gaz sont dans une pièce à côté et dans deux minutes, exactement, il en remplira cette pièce.

M. Pansard eut un haut-le-corps.

— Mais il faut donner l'alarme !

— Non, ce n'est peut-être que du bluff et qu'un moyen adroit de nous écarter. Songez qu'en agissant ainsi, il fait découvrir le pot aux roses. Il n'osera pas.

— Et si c'était vrai pourtant ?

Huan Li haussa les épaules et pour montrer son mépris du danger, jeta une plaque de mille francs sur le tapis. Il vit à nouveau son tableau gagner et se penchait pour ramasser son gain quand un sifflement étrange retentit dans la pièce.

— Ecoutez ! murmura M. Pansard en lui prenant le bras.

Cette fois-ci, le doute n'était plus permis. C'était bien le sifflement d'un gaz, sous pression, qui s'échappe d'un récipient. Un des Américains, intrigué, releva la tête et chercha la cause de ce bruit insolite. Quelqu'un, alors, fit une nouvelle constatation : les changeurs, les physionomistes et les valets de pied s'étaient éclipsés. Il n'y avait plus dans le salon que les joueurs et les croupiers.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'étonna une grosse dame à l'étincelante rivière de diamants.

Comme en réponse, l'électricité s'éteignit tandis que le sifflement, augmentant, jetait l'effroi dans tous les cœurs.

Il y eut des cris, un bruit de chaises renversées, le heurt des plaques que l'on entasse et soudain une voix de femme jaillit : « Le croupier n'est plus là ! »

D'autres voix lui répondirent faisant chorus. Un à un, en effet, profitant de l'obscurité, les croupiers, à leur tour, venaient de prendre la fuite.

C'est à ce moment qu'une voix retentissante lança : « Un attentat communiste est en cours. Des gaz asphyxiants sont projetés dans cette pièce. Sauve qui peut ! ».

Ce fut alors la panique, organisée, si l'on peut dire.

Il y eut une ruée vers le corridor menant à l'ascenseur, mais ce fut une ruée voulue, méthodiquement conduite : ceux qui la dirigeaient ne voulaient pas que les personnes, non dans le secret, cherchassent un escalier qui n'existait... que dans le vrai Sporting !

L'on entendit des cris de femme, des bruits de lutte, le crissement soyeux d'étoffes qui se déchirent, mais ce fut en grande partie de la mise en scène, pour impressionner les victimes et leur ôter tout désir de rester en arrière.

Combien étaient-elles, en effet, comparées à l'effectif de la bande ? Cinq ou six tout au plus, mais rachetant, par leur compte en banque, leur petit nombre.

Chaque soir amenait sa petite fournée. Cela suffisait pour remplir les coffres.

Huan Li n'avait pas bougé. La main sur l'épaule de M. Pansard, il attendait.

Enfin, la pièce fut vide, balayée par la rafale. On entendait la foule qui s'ameutait à la porte de l'ascenseur, où l'on dirigeait avec précision, sinon avec douceur, ceux dont on voulait assurer le départ.

Les autres connaissaient une seconde issue. C'est celle-là qu'ils emprunteraient.

Huan Li perçut le geste de M. Pansard tirant son briquet. Il l'arrêta à temps.

— Vous voulez que nous sautions ? remarqua-t-il simplement.

— Mais que faire ? argua M. Pansard.

— Sortir, nous aussi, de ce guêpier, où nous avons accompli notre mission. Elle était de percer le mystère des pertes fantômes, maintenant, nous sommes fixés. Rester serait folie et vouloir tomber dans le panneau de l'ennemi.

» C'est sur un autre terrain que vous devez l'affronter

cette nuit même. Il aurait trop intérêt à vous immobiliser ici. »

M. Pansard, rappelé, au souci de l'heure, était déjà debout et, avec ses hommes, se dirigeait, à tâtons, vers la sortie.

Dans l'obscurité, nul ne fit attention à lui et, à son tour, il se trouva refoulé vers l'extérieur. Il ne vit pas si Huan Li l'avait suivi, mais il ne s'inquiéta pas à son sujet.

Enfin, il se retrouva dans la galerie de l'hôtel. Chose curieuse, le calme le plus complet y régnait. Il réfléchit que cela, somme toute, n'avait rien d'extraordinaire. Sur tous ceux qu'il avait rencontrés en bas, combien minime, sans doute, le nombre des « pigeons » attirés par un leurre féminin ou autre !

Tout le reste n'était que figuration : et ceux-là avaient dû s'arranger pour disperser leurs victimes.

Ne perdant pas de temps à épiloguer sur ce mystère, il traversa au pas de course la galerie et le hall de l'hôtel et ayant coupé la place du Casino, se trouva, enfin, dans l'Atrium.

Deux minutes plus tard, il laissait retomber sur lui la lourde porte blindée de la salle des coffres. Il était dans la place. L'ennemi du Dragon pouvait venir.

Au faux Sporting cependant, le dernier joueur avait, enfin, quitté les locaux et dans le silence qui s'était appesanti, l'on n'entendait plus que le sifflement du gaz.

Tout à coup, l'électricité se ralluma et poussant une porte, un homme pénétra dans le salon où le gaz nocif aurait dû déjà saturer l'atmosphère. Il n'en parut pas le moins du monde incommodé, mais allant à un renfoncement où se trouvait un coffre-fort, se mit à en manipuler les disques. Il composa le chiffre et la porte d'acier s'ouvrit, révélant l'intérieur où s'entassaient des sacs d'or.

Il y plongeait la main, quand un craquement lui fit tourner la tête.

Un autre homme était là, le couvrant de son revolver, toute la physionomie plissée dans un sourire qui lui fermait presque les yeux.

Une minute, les deux adversaires se dévisagèrent, puis le nouveau venu, avançant lentement, prit enfin la parole.

— Bonjour, Kaltern, tu veux que nous causions un peu ? Mais d'abord haut les mains !

Kaltern obéit en prononçant ce seul mot :

— Huan Li !

XXV

...ET LA LUMIERE RESSAUTA !

Un silence dramatique troublé par le seul sifflement du gaz plana sur la pièce où des chaises renversées disaient la panique qui, quelques instants auparavant, avait jeté le public vers les portes.

Enfin, Huan Li rompit son immobilité et sans perdre Kaltern des yeux, marcha vers lui. Arrivé à un mètre, il lui appliqua son revolver contre la poitrine.

— Pas mal imaginé, railla-t-il, la petite comédie du gaz. Seulement, celui-ci était vraiment trop inodore et trop peu nocif. La prochaine fois, à ta place, j'ouvrirais autre chose qu'une bouteille d'air comprimé. Mais assez sur ce sujet. Où est lady Lydia de Vere ?

Kaltern, les bras levés, feignit l'étonnement.

— Lady Lydia de Vere ?

— Oui, lady Lydia. Pas besoin de ruser, tu sais ! Lady Lydia, qu'il y a trois jours, tu dénonçais à la police et qu'aujourd'hui tu as enlevée de l'hôpital. Où est-elle ?

Kaltern haussa les épaules.

— Encore une fois, je te répète que je l'ignore absolument.

Un pli de colère barra le front de Huan Li, tandis que sa main crispée contre le revolver enfonçait l'arme entre les côtes de Kaltern.

— Ah ! tu l'ignores ! Pourrais-tu alors me dire de la part de qui venait l'individu qui m'a personnifié cette après-midi ? Prends garde, Kaltern, nous sommes ennemis et nous nous combattons. Il y a quelques jours, j'ai été à ta merci, et ce n'est pas ta faute si je suis encore en vie, mais je ne t'en garde pas rancune. Seulement, lady Lydia c'est autre chose. Si elle est morte, s'il lui est arrivé quoi que ce soit, malheur à toi. Ta vie ne sera pas suffisante pour en répondre.

Kaltern dont le visage, jusqu'alors, avait réflété l'obstination farouche, se laissa aller à esquisser un sourire.

— Tiens, tiens ! Tout cela pour lady de Vere, cette exquise jeune femme qui portait le sceau de la mort au poignet et qui, un jour, faillit te l'imprimer au front...

Huan Li, les yeux mauvais, ne le laissa pas continuer.

— Assez ! Je t'ai posé une question. Réponds, ou, malheur à toi, je tire.

La décision de Katern fut rapidement prise.

— Soit. Je ne jouerai pas au plus fin. Je suis battu et je sais reconnaître la défaite. Je sais en effet où est Lydia.

— Elle vit ?

— Il n'y a aucun doute à ce sujet.

Un frisson agita Huan Li et, à part lui, il s'étonna, du sentiment de satisfaction et même de bonheur qui brusquement l'envahit.

Son trouble passager n'échappa pas à Kaltern.

— Et où est-elle ? questionna à nouveau Huan Li.

Une fois de plus le sourire reparut sur les lèvres de Kaltern. Il toisa le Chinois et fit la moue.

— Laisse-moi d'abord, à mon tour, te poser une question. Combien ?

— Quoi ?

— Tu me demandes de te livrer mon otage, car c'est bien cela ce que tu veux, n'est-ce pas ? C'est un marché. Alors je te demande : que m'offres-tu en échange ?

— La vie ! jeta rageusement Huan Li.

— Ce n'est pas énorme et j'attendais mieux.

— Par exemple ?

— La fin de la guerre imbécile qui nous sépare et où nous nous nuisons sans le moindre profit ; l'oubli du passé et le retour à une franche collaboration.

Huan Li chercha à lire le fond de la pensée dans les yeux de son adversaire ; il n'y parvint pas. Souriant imperceptiblement à son tour, il prit une brusque décision.

— Soit. Où est lady Lydia ?

Kaltern haussa les épaules et négligemment laissa tomber :

— Dans sa chambre, à l'hôtel de Paris.

Le revolver de Huan Li, qui s'abaissait, se releva.

— C'est faux ! Lady Lydia aurait déjà téléphoné à son mari ou m'aurait prévenu.

— C'est, peut-être, qu'elle se trouve sous la surveillance de quelqu'un à moi ! J'ai pu agir généreusement avec cette femme qui me trahissait, mais tu avoueras que j'avais mes raisons pour me méfier d'elle, ce soir.

— Quelle foi veux-tu que j'aie en tes paroles ?

— Il y a un moyen bien simple...

— Faire venir lady Lydia ici, sans doute ? Merci. Je me méfie de ceux qui l'accompagneront.

— Non ! Aller, à l'hôtel de Paris, dans la chambre de lady Lydia !

Huan Li ne répondit pas tout de suite. Il y a des gens chez qui il est impossible de croire à la générosité et au désintéressement. Kaltern était de ceux-là.

Pourtant, après une minute de silence, il reprit.

— Donne-moi ton arme.

— Fouille-moi.

Sans cesser de le tenir en respect, Huan Li s'assura du revolver qu'il avait deviné dans la poche intérieure du smoking. Pour plus de sûreté, il visita encore chacune d'elles.

— Tu peux baisser les bras maintenant. Marche, je te suis.

Kaltern profita de la permission qui lui était donnée et repoussant la porte du coffre, le ferma et brouilla le chiffre. Impassible, Huan Li le laissa faire.

— Partons ! déclara simplement Kaltern en glissant la clef dans son gousset.

Pas un mot ne fut échangé pendant le trajet ; à peine, au cours de la montée en ascenseur, un coup d'œil au liftier, qui était toujours l'homme de la brigade Pansard ; et, arrivés à la galerie, un autre regard avec le détective de garde.

Mais aucun d'eux ne fit mine de reconnaître Huan Li et si Kaltern était fixé, il n'en laissa rien paraître.

Enfin, après plusieurs escaliers et corridors, ils s'arrêtèrent à la porte de l'appartement de lady Lydia. Ce fut Huan Li qui frappa.

Rien ne répondit. Il leva les yeux vers Kaltern.

— Tu pourrais frapper longtemps ainsi, remarqua l'autre impassible. A mon tour, si tu permets.

Rapidement, du doigt il heurta sur un rythme bizarre. Immédiatement la porte s'ouvrit, laissant apparaître la figure d'une femme, qu'à plusieurs reprises Huan Li avait vue au Casino. Elle s'inclina devant Kaltern et s'effaça pour le laisser passer.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Rien, lady Lydia n'a pas voulu dîner et est en ce moment étendue sur son lit. Elle a également refusé de lire le message que vous lui avez transmis.

— Elle a eu tort. Voulez-vous lui demander de venir nous rejoindre, tout de suite, au salon. Vous lui direz qu'un ami l'attend. Et puis vous pourrez partir. Nous désirons être seuls.

Huan Li laissa Kaltern s'installer dans un fauteuil et resta debout dans un renfoncement de la pièce.

Il regardait la porte par où devait entrer lady Lydia et rêvait.

Enfin, cette porte livra passage à celle qu'il attendait et, tout d'abord, elle ne vit que Kaltern et se raidit.

— Vous ? prononça-t-elle sourdement.

Sans une parole, Kaltern, d'un mouvement de tête, indiqua la fenêtre. Elle aperçut Huan Li et fut sur le point de s'élancer vers lui. Elle se maîtrisa, ne sachant si, une fois de plus, elle n'était pas dupe d'un faussaire, et dans le cas contraire, ne sachant que penser de la réunion de ces deux hommes.

Kaltern la tira du doute.

— Lydia, commença-t-il, d'une voix presque lasse, il y a des événements où les passions humaines font, hélas ! des victimes parmi les innocents. Vous avez souffert par moi, mais j'ai, également, pâti à cause de vous. Ce soir, Huan Li et moi nous avons décidé de renouer une amitié qui fut toujours féconde. Oubliez comme nous le faisons, Lydia, et vous aussi, joignez-vous à nous pour agir, dans l'avenir comme par le passé.

Tant qu'avait parlé Kaltern, les yeux de lady Lydia n'avaient rien laissé deviner des sentiments qui l'agitaient. Quand il se tut, elle se tourna vers Huan Li.

— C'est vrai, Huan Li?

Celui-ci inclina la tête sans un mot.

— C'est vrai ? répéta-t-elle, avec un étrange tremblement. Je suppose que je devrais me réjouir, mais c'est au-dessus de mes forces. J'avais tant espéré m'évader de cette vie odieuse. Et voilà que tout recommence.

Ah ! Huan Li, pourquoi m'avoir laissé entrevoir l'espérance ?

Elle s'arrêta, incapable d'en dire plus long et, portant la main à ses yeux, fondit en larmes.

Kaltern, d'un bond, était déjà à ses côtés. La prenant par les épaules, il la conduisit avec une douceur, que l'on ne serait pas attendu à trouver chez un tel homme, vers le fauteuil qu'il venait de quitter.

Forçant lady Lydia à s'asseoir et murmurant toujours des phrases qui contrastaient étrangement avec son ton habituel, il s'attarda près d'elle, poussant la prévenance jusqu'à lui appuyer la tête contre le dossier du fauteuil et caressant même ses cheveux.

Lady Lydia ne protesta pas. Elle sanglotait doucement.

— Il faut absolument lui donner quelque chose, déclara soudain Kaltern. Je crois, si j'ai bonne mémoire, que dans le tiroir de cette commode il y a un calmant. Je vais voir si je le trouve, sinon je sonnerai.

Joignant le geste à la parole, il alla au meuble et l'ouvrit. Un instant, il y fouilla sans succès. Chose étrange, s'il s'était retourné, il aurait aperçu Huan Li, la main sur son revolver, qui le visait à travers l'étoffe de son smoking.

Mais, tout à sa recherche, Kaltern ne se retourna pas.

— L'on pourrait peut-être donner un peu plus de lumière ! remarqua-t-il, en étendant la main vers un commutateur.

Un moment, il tint son doigt posé sur le contact, puis brusquement, l'abaissa.

Rien ne s'alluma.

Cette fois, il se retourna et sur son visage il y avait un sentiment d'étonnement mêlé d'inquiétude.

Il vit Huan Li qui lui souriait et qui avait retiré ses mains de ses poches.

— Je ne trouve rien, dit-il, et cette ampoule doit être

brûlée. Nous pourrions peut-être sonner la femme de chambre ?

Enfin Huan Li se décida à quitter l'encoignure de la fenêtre où il était resté debout.

S'avançant vers Lydia, il s'agenouilla et l'appelant doucement par son nom, lui prit les mains.

En homme qui est au-dessus de ces faiblesses humaines, Kaltern se laissa tomber dans le second fauteuil et, tirant un cigare de sa poche, en coupa le bout avec ses dents.

Au son de la voix de Huan Li, lady Lydia rouvrit les yeux.

— Voyez, dit Huan Li, elle est déjà beaucoup plus calme et dans un instant...

Il n'acheva pas sa phrase, car la seconde d'après, bondissant comme un tigre, il rabattait les deux bras de son adversaire et, d'un coup de genou en pleine poitrine, le maintenait sur son siège.

— Huan Li ! jeta lady Lydia.

Sans desserrer son étreinte, Huan Li tourna la tête vers elle.

— Une écharpe, des serviettes, n'importe quoi ! Mais vite

Revenu de sa surprise, Kaltern, dans un effort furibond, tentait d'échapper à l'étreinte du Chinois. D'un nouveau coup de genou au creux de l'estomac, celui-ci le maîtrisa et, le précipitant dans le fauteuil, saisit l'écharpe que lui tendait lady Lydia.

En un tournemain, Kaltern eut les coudes ligotés aux bras du fauteuil, tandis que deux serviettes lui immobilisaient les jambes.

Ce n'est qu'en le voyant ainsi ficelé que Huan Li, enfin satisfait, se posta devant lui.

— A nous deux, maintenant ! lança-t-il.

Il regardait lady Lydia qui ne comprenait pas, mais dans les yeux de qui flambait une joie sauvage et il lui sourit.

— Ah ! tu as cru nous avoir et tu t'es imaginé qu'une fois de plus nous tomberions dans ton piège ! Tout à l'heure, quand tu as été au tiroir, tu as cru que je couperais dans le panneau ! Mais je savais ce qu'il y avait ! Il y avait le revolver avec lequel tu comptais m'abattre comme un chien. Seulement, je te tenais en joue et au premier geste, c'était toi qui tombais mort.

— Mais c'est de la démence, bégaya Kaltern. J'ai agi loyalement, détache-moi.

Huan Li éclata de rire.

— Loyalement ? C'était uniquement, peut-être, pour donner un peu plus de lumière, que tu as abaissé le contact ?

Kaltern pâlit. Penché sur lui, Huan Li le regarda dans les yeux.

— Tu espérais autre chose, hein? La réédition en mieux de l'électrocution du colonel ?

— Je te répète que tu es fou ! Tu délires.

— C'est pour cela que tu avais truqué, si admirablement, le fauteuil où tu as pris soin d'asseoir Lydia. Tu avais profité de son absence pour manigancer cela. Seulement, tu n'as pas pensé à une chose : c'est que moi aussi, je viendrais rôder par là, et que je découvrirais tout. Que veux-tu, ta réputation de Shanghaï était trop bien ancrée, et puis toi-même, tu avais trop pris soin de me la rappeler, là-bas, dans la petite maison du Bouddha. Ç'aurait été si simple, hein, ce joli coup double ! Lydia d'abord et, dans l'affolement de la lumière qui saute, moi, d'une balle dans la tête. Malheureusement je suis passé par là, et sais-tu, maintenant, quel est le fauteuil relié au fil ? Le fauteuil qui est une véritable chaise électrique — comme tu les aimes et où tu as amené tant de femmes ? Celui où tu es assis et où tu vas mourir.

A cette évocation, la lâcheté qui rampait dans le cœur de Kaltern prit brusquement le dessus et c'est un cri de

bête égorgée qu'il poussa en enflant sa voix pour appeler au secours.

Son cri s'acheva sous la main de Huan Li, tandis qu'un bâillon étouffait sa plainte.

Lady Lydia s'était dressée de stupeur en apprenant le danger auquel elle venait d'échapper.

Cette vue sembla animer Huan Li d'une nouvelle rage.

— Ah ! Tu as voulu brûler cette femme, toi le bourreau des maisons de Shanghaï ! Eh bien, c'est toi qui vas mourir, et tu souffriras tout ce que tu aurais voulu faire endurer à une autre !

Sans prendre garde aux yeux égarés de Kaltern qui hurlait d'angoisse, Huan Li se dirigea vers la commode et leva la main vers le commutateur.

Deux bras lui encerclèrent les genoux, tandis qu'une voix suppliait :

— Non ! non ! Huan Li, pas cette chose affreuse !

Huan Li se pencha et relevant lady Lydia la regarda tristement.

— C'est vous qui me demandez cela ? A-t-il eu pitié tout à l'heure ? Lydia, ne rendez pas ma tâche plus pénible. Pour notre sécurité, pour votre bonheur, cet homme doit mourir.

— Mais pas ici, pas comme cela !

Une phrase prononcée par Kaltern s'évoqua dans l'esprit de Huan Li.

— Lydai, tout à l'heure, quand nous sommes entrés, la personne qui vous gardait a parlé d'un message. Vous l'avez lu ?

Lydia secoua la tête.

— Non ? Alors donnez-le-moi. S'il y a la moindre lueur de clémence, j'épargnerai cet homme, sinon...

Il n'acheva pas sa phrase.

Lady Lydia rentra dans sa chambre et en revint avec

une enveloppe qu'elle tendit à Huan Li. Il en tira un papier, le parcourut des yeux et, sans un mot, le tendit à Lydia.

Elle n'avait pas lu la première ligne qu'elle poussait un cri et, sans l'appui du bras de Huan Li, serait tombée à la renverse.

La lettre contenait ces simples mots :

« Lydia, ce soir à sept heures, j'ai fait remettre à lord de Vere un papier cacheté. Il connaît maintenant toute l'histoire de votre vie ».

Sans une parole, Huan Li se dirigea vers le contact électrique.

Comme s'il eût accompli la besogne la plus simple, il tira un morceau de cordon de sa poche et l'enroula à un presse-papier, qu'il prit sur la table. Allant au commutateur, il y attacha une des extrémités tandis qu'il nouait l'autre au crochet d'une gravure. Ainsi suspendu, le presse-papier ne pesait pas sur le contact et ne pouvait provoquer son abaissement.

Allant à lady Lydia, il la prit doucement par le bras.

— Venez, Lydia.

Elle se tourna vers Kaltern dont les yeux étaient vitreux, à force de terreur, et cria :

— Mais lui ? Lui qui m'a perdue !

— Il va mourir, Lydia, mais ce spectacle vous sera épargné.

Il l'entraîna jusqu'à la porte et tirant son briquet l'alluma.

Il allait tendre la flamme au morceau du cordon qui dépassait du crochet, quand lady Lydia lui arracha le briquet. Elle avait compris.

— Non ! murmura-t-elle d'une voix rauque. Pas vous, moi. J'ai mon bonheur tué, à venger !

La main tremblante, elle attendit que se soit communiquée au cordon la flamme qui, en atteignant

le crochet, ferait tomber le poids, et, à son tour, le contact.

Un cri étouffé s'échappa de dessous le baillon de Kaltern. Il vit que tout était fini et hurla encore dans un suprême espoir de grâce.

Serrant nerveusement le briquet, lady Lydia se précipita dans le corridor. Huan Li tira la porte derrière lui et sortit à son tour. Kaltern était seul dans la chambre de mort.

Ils n'étaient pas encore à l'ascenseur que, brusquement, toutes les lumières semblèrent s'éteindre. Lady Lydia, s'immobilisant, cria de frayeur. Huan Li lui-même étendit la main dans une invocation à l'autel des ancêtres.

Là-bas, ligoté sur son fauteuil, comme le supplicié dans la prison américaine, le corps de Kaltern sur sa chaise électrique, après quelques soubresauts, avait dû s'affaisser comme un pantin disloqué.

Pour la seconde fois, en Europe, *la lumière avait sauté* !

Instinctivement, lady Lydia agrippa le bras de Huan Li et se jeta contre son épaule. Il la soutint sans prononcer une parole, mais étrangement ému.

— Partons ! dit-elle.

— Où ? demanda doucement Huan Li.

Elle eut un geste de lassitude infinie.

— Qu'importe maintenant ! Comment oserais-je, seulement, reparaître devant mon mari ? On me force à retourner au bourbier. J'accepte. Fuyons.

Un étrange sentiment de bonheur réchauffa le cœur de Huan Li. Il prit la main de Lydia et la serra.

— Écoutez, Lydia, vous ne savez rien de moi, mais si vous voulez nous fuirons ensemble. Car il y a une chose que vous ignorez, un secret...

Il allait continuer et dire que son cœur avait toujours gardé le souvenir de la danseuse de maison de thé, qu'il

avait tenue entre ses bras ; il allait lui révéler, encore, l'autre secret de sa vie. Mais il se tut. Là-bas, au bout du corridor, le pas du veilleur de nuit se faisait entendre Il ne fallait pas qu'on les trouvât ici.

— Venez, dit-il, simplement.

Enfin, le tambour de la porte tourna silencieusement et l'air froid de la nuit les fouetta au visage. Devant eux, il y avait la place du Casino où l'on ne voyait, à cette heure, que les hommes postés par M. Pansard.

Ils descendaient les marches et Huan Li allait, une fois de plus, emprunter la voiture du policier quand un torpédo venant du port à toute vitesse stoppa devant l'hôtel.

Un homme en bondit qui, en trois enjambées, fut sur le perron. Deux cris se croisèrent :

— Lydia !

— Horace !

La stupeur sembla paralyser lady Lydia, mais déjà son mari était à son côté et la prenait dans ses bras. Elle sembla retrouver ses forces et de ses poings crispés repoussa l'homme qui la serrait sur sa poitrine.

Comme s'il ne se fût aperçu de rien, lord de Vere expliqua :

— Le message que j'ai reçu ce soir m'enjoignait de me trouver à l'hôtel de Paris à une heure, mais d'attendre pour pénétrer dans notre appartement que toutes les lampes du hall aient paru brusquement s'éteindre. Je me suis procuré une voiture et je suis venu. Mais que s'est-il donc passé ?

Il sembla enfin s'apercevoir du bouleversement des traits de lady Lydia.

— Mais l'autre message ? bégaya-t-elle. Celui qu'on vous a apporté à huit heures ?

Lord de Vere sourit.

— Ce petit tissu d'infamies. J'ai brûlé tous ces mensonges.

Quelque chose se révolta dans l'âme de lady Lydia : sa conscience, qui se refusait à tromper plus longtemps un homme confiant et loyal.

— Ce ne sont pas des mensonges, râla-t-elle en se grisant de ses paroles. C'est l'abominable vérité. Vous ne savez pas qui je suis et ce que j'ai été, je suis...

La main de lord de Vere se posa sur la bouche de la malheureuse, tandis que rapprochant son visage du sien, il lui sourit :

— Croyez-vous que je l'aie jamais ignoré ? Pas un acte de votre passé ne m'est étranger. Mais pour moi, vous avez tout racheté et à travers lady Lydia, c'est Clara ou Vera ou Eva, que j'emporte vers le bonheur.

La bouche agitée d'un tremblement nerveux, lady Lydia voulut parler. Un sanglot l'en empêcha. Alors, se laissant aller dans les bras de son mari, elle céda à la faiblesse et s'évanouit.

Huan Li, pendant ce colloque, était resté immobile. La voix de lord de Vere le tira de sa rêverie.

— Vite ! les minutes sont comptées maintenant. Kaltern ?

— Mort, de la mort qu'il destinait à lady Lydia.

— Nul n'est donc plus possesseur du secret de cette pauvre malheureuse ?

Huan Li le regarda fixement.

— Si ! Moi.

Un instant les deux hommes se dévisagèrent. Ce fut lord de Vere qui rompit le silence.

— Monsieur Huan Li, voulez-vous m'aider à porter lady Lydia dans ma voiture ?

Huan Li descendit rapidement les quelques marches et, ouvrant la portière, installa sur les coussins lady Lydia toujours évanouie.

Lord de Vere était déjà au volant.

— Monsieur Huan Li, dit-il brusquement, un seul

homme, m'avez-vous dit, peut maintenant perdre cette femme ? Voici ma réponse.

Il tendit sa main à Huan Li qui l'agrippa.

— Vous avez sauvé lady Lydia, et je vous remercie. Le secret est mort à jamais.

L'instant d'après la voiture démarrait.

Huan Li regarda la lanterne arrière fuir, diminuer et enfin disparaître. Il ne bougeait pas.

A la fin, un sourire sceptique plissa ses lèvres.

— J'ai peut-être bien fait, après tout, d'attendre dix minutes pour révéler à lady Lydia le secret de ma vie. Les aveux sont toujours un peu niais... surtout dans un cas semblable. Envolé le rêve. J'ai une tâche autrement importante à accomplir. Et pour moi, ô Confucius, ma nuit n'est pas finie !

XXVI

LA SURPRISE DE M. PANSARD

M. Pansard regarda sa montre. Il était deux heures. Depuis minuit, après une dernière inspection des salons du Casino, et surtout des innombrables sous-sols, il avait pénétré avec ses hommes dans la salle des coffres.

N'eût été la menace qui planait, il eût été risible d'entretenir le moindre doute. Tout semblait si formidable ! Si bien défendu !

Assis à une table, M. Pansard compulsait le dossier de l'affaire et en était aux lettres de l'Ennemi du Dragon.

Machinalement, il palpa l'étoffe de soie sur laquelle elles avaient été écrites et une remarque s'imposa à lui, qu'il n'avait pu faire jusqu'alors, faute de point de comparaison.

L'étoffe des missives, ayant trait à la menace contre les coffres-forts, n'était pas la même que le tissu des premières. La différence, certes, était minime, mais pour petite qu'elle fût, elle n'en existait pas moins.

M. Pansard, le sourcil froncé, s'étonna un instant et haussa les épaules.

— Jolie piste, pour égarer un détective amateur,

bougonna-t-il à mi-voix. La vérité c'est que le fameux Chinois aura tout simplement épuisé sa réserve première ! Comme quoi, il ne faut en rien compliquer les affaires policières.

Se renversant sur sa chaise et allumant une cigarette, il songea à Huan Li. Qu'est-ce qui avait bien pu arriver à celui-là, là-bas, au moment de la bagarre ?

Un sourire erra sur la bouche de M. Pansard, tandis qu'en clignant de l'œil, il suivit l'ascension d'une volute de fumée.

Il aurait, lui-même, combiné les choses qu'il ne les aurait réglées autrement. Huan Li, de toute certitude, aurait demandé à être enfermé, avec lui, dans la salle des coffres et il n'aurait pas pu ne pas accéder à cette demande. En cas de succès, le Chinois y était associé, et M. Pansard était payé pour savoir ce qu'il advient quand un étranger est mêlé à une affaire.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes et M. Pansard pouvait remercier le Hasard, bien plus malin, en l'occurrence, que Confucius, protecteur de toutes les rizières de la Chine.

Demain, c'est à lui qu'iraient les palmes et les honneurs.

M. Pansard, qui avait mis sa montre devant lui, y jeta un coup d'œil et reporta son regard sur la porte blindée et sur les coffres.

Derrière cette porte des hommes veillaient, tandis que d'autres, montaient la garde au bas des escaliers, au détour de chaque corridor, à toutes les portes. Les coffres-forts, eux-mêmes, ne recélaient rien de dangeeux. Un peu avant la prise de possession de la salle, ils avaient été ouverts et minutieusement inspectés.

A quelques mètres, à une autre table, ses hommes jouaient à la belote, et à défaut d'autre chose, leur insouciance et leur gaîté eussent suffi pour rassurer les plus craintifs.

M. Pansard se replongea dans sa méditation et dut s'assoupir légèrement, car il lui sembla, en rouvrant les yeux, que ses hommes parlaient plus bas.

Il secoua sa torpeur et consulta sa montre. Elle marquait deux heures trente-cinq. Six minutes restaient à couler avant que fût atteint l'instant fatidique : deux heures quarante-et-une !

M. Pansard, qui avait fait la guerre et s'y était d'ailleurs admirablement comporté, ne put s'empêcher de laisser sa pensée retourner en arrière. Il se souvint de ces attentes dans la tranchée, quand chaque homme gardait les yeux fixés sur l'officier qui, montre en main, allait donner le signal du départ. Ici aussi, l'heure H allait sonner. Qu'apporterait-elle ? Qui donc aurait pu le dire ?

Il regarda à nouveau sa montre. Une minute encore s'était écoulée.

Maintenant, ses hommes, conscients du danger qui pouvait surgir, ne jouaient plus et, revolver en main, avaient pris les positions qui leur avaient été assignées.

A ce moment précis, tinta dans le silence la sonnerie du téléphone.

Dans cette pièce d'acier, cette sonnerie fit sursauter chacun, tant elle vibra étrangement et sembla se répercuter contre les coffres.

M. Pansard était déjà à l'appareil.

— Allo, allo, lança-t-il, heureux de ne plus entendre ce bruit énervant.

Un sourire éclaira son visage tandis qu'un soupir s'échappait de sa poitrine. Huan Li était à l'autre bout du fil, qui lui parlait.

— Allo, commença Huan Li. Monsieur Pansard ? Oui ? Alors écoutez. Et surtout ne me faites pas répéter, je suis pressé. Il est à peu près l'heure fixée pour l'attaque et vous êtes enfermé dans la chambre des coffres ?

Parfait. Pansard, mon ami, c'est la dernière fois que vous entendrez ma voix.

M. Pansard serra le récepteur nerveusement.

— Vous êtes en danger ?

— Non, non, Pansard, mon ami, mais c'est la dernière fois, tout de même. Écoutez et surtout n'interrompez pas. Tout s'est admirablement passé au faux Sporting et chacun a pu l'évacuer sans accident. Il n'y a que Chang qui a voulu me servir un plat de son métier. Il est mort.

— Mort ?

— Et de la mort même qu'il destinait à lady Lydia. Électrocuté à l'hôtel de Paris.

Pansard se prit le front.

— Mais c'est fou, voyons, vous divaguez Huan Li.

— Une dernière fois, je vous répète, ne m'interrompez pas. Vous trouverez son cadavre dans le petit salon de lady Lydia et il vous sera facile de tout expliquer. Traqué par vous et prêt à tomber en votre pouvoir, il aura préféré le suicide. Quant à lady Lydia et à son mari, eux aussi sont partis. Mais inutile de les rechercher. Croyez-moi, ami Pansard, ce serait la plus grande faute que vous puissiez commettre. Rappelez-vous que lui, est lord de Vere, tandis que vous, vous n'êtes qu'un modeste policier. Ce n'est pas tout, Chang mort... mais d'abord quelle heure est-il ?

— Deux heures trente-neuf.

— Vite, en me hâtant, je pourrai terminer.

— Mais, enfin, dites-moi...

— Il serait trop tard. Je vous disais donc, Chang mort, je suis retourné au faux Sporting...

— Malgré le gaz ?

— Oui, malgré le gaz. J'avais pris la clé du coffre-fort sur Chang et, avant qu'il ne le brouille, j'avais pu m'emparer du chiffre. J'ai ouvert le coffre. Il y avait — Pansard, vous m'entendez bien ? — tout ce que Chang

avait volé à ses victimes et tout ce que lui avaient rapporté les deux coups du 6 et du 0. Cela se chiffre... mais l'heure, Pansard, vite l'heure ?

La voix de M. Pansard, haletante, surexcitée, jeta le chiffre :

— Deux heures quarante.

— Plus qu'une minute. Ah ! pourrai-je terminer ? Cela se chiffre à plus de dix millions.

— Mais cet argent ? lança M. Pansard, subitement inquiet.

— J'y arrive. Cet argent, que j'ai enlevé avec un de vos hommes, est actuellement dans votre automobile.

L'angoisse qui étreignait la gorge de M. Pansard disparut.

— Monsieur Huan Li, c'est admirable ce que vous avez fait là. C'est magnifique.

— Non, monsieur Pansard, non, ne me félicitez pas. Mais l'heure ?

— Deux heures quarante et une.

— Deux heures quarante et une ? L'heure fixée par Chang ? Alors voilà le bouquet. Chang, malgré lui, tient parole : parce que demain je serai loin avec votre automobile et les millions, inutile de le dire. Je pars avec.

— Vous dites ?

Le récepteur échappa des mains de M. Pansard. Il le rattrapa au vol.

— Allo, allo ! lança-t-il d'une voix rauque. Vous êtes toujours là ?

Ses cheveux se hérissèrent littéralement sur sa tête. Là-bas, un rire aigu montait et descendait. M. Pansard eut la vision de Huan Li se tenant les côtes et riant, comme seul un Chinois qui a roulé un Européen sait le faire. Enfin, cette gaieté se calma. Mais ce fut une voix coupée de hoquets joyeux qui reprit :

— Oui, je suis encore là, Pansard, mon ami, mais pas pour bien longtemps. J'ai tenu, avant tout, à ne pas vous laisser en face d'un mystère inexpliqué ! Vous n'y auriez rien compris. Comme aux autres ! Tout d'abord, Pansard, mon ami, un bon conseil. La prochaine fois que vous aurez affaire à des Chinois, allez d'abord en Chine, pour les comprendre, eux et leur mentalité.

— Vous êtes Chang ?

Le rire reprit.

— Ah non, non ! merci. Chang qui s'appelle d'ailleurs Kaltern, et qui n'est pas chinois mais allemand, est mort. Moi, je suis Huan Li, tout simplement. Seulement, c'est le passé qui est plus compliqué. Mais rassurez-vous, Pansard, je vais tout vous expliquer. Peut-être comprendrez-vous ! Du moins j'ose l'espérer.

Il y eut un arrêt de quelques secondes, comme si la communication eût été coupée. Mais avant que Pansard ait eu le temps d'intervenir, la voix de Huan Li reprit, à nouveau, sur un diapason légèrement modifié.

— J'ai un aveu à faire, monsieur Pansard. Un aveu qui vous sera plus dur à avaler qu'une poignée de riz mal cuit : je vous ai roulé. Et avec vous, tous les Grands Mandarins du Temple. Roulé ! Roulé !

Bouillant de colère, M. Pansard comprit que Huan Li allait faire des déclarations qui pourraient avoir leur poids. Tournant la tête, il chercha une plume, du papier. Ce qu'il vit faillit lui arracher un cri de triomphe. Alors que tout semblait perdu, la revanche lui était offerte : un second appareil téléphonique était installé sur la table du caissier-chef.

Il fit signe à un de ses hommes d'approcher.

— Vite, ordonna-t-il, prenez mon appareil et écoutez ce que l'on vous dit, mais ne prononcez pas une parole.

Abandonnant son récepteur, il se précipita sur le second téléphone.

— Allo, allo, demanda-t-il à voix basse.

Il poussa un soupir de soulagement en entendant la voix du préposé au standard.

— Allo, pouvez-vous me dire avec qui je suis en ligne ?

Il n'eut pas longtemps à attendre.

— L'Hôtel de Paris ? Merci. Maintenant pouvez-vous me faire savoir avec quelle chambre ?

— Tout à l'heure avec le 597 et maintenant avec le 432.

— Ah ! On a changé de chambre. Merci.

Il raccrocha et regarda ses hommes avec un air de triomphe.

— Nous le tenons ! Il parle toujours ?

— Toujours, chef.

M. Pansard prit le récepteur et écouta.

La voix de Huan Li frappa son oreille, monotone, chantante.

— C'est alors que Kaltern décida de venir à Monte-Carlo pour parachever ce qu'il appelait pompeusement son œuvre.

M. Pansard sourit et rendit l'appareil à son agent.

— Laissez-le causer à son aise. Mais nous, en route immédiatement.

Laissant la moitié de ses hommes en garde dans la salle des coffres, M. Pansard descendit, en hâte, le grand escalier et, traversant la place du Casino, pénétra en trombe dans l'hôtel de Paris.

Tout y dormait, même le veilleur de nuit ; mais devant cette arrivée tumultueuse, il se réveilla.

Pansard commanda la manœuvre.

— Deux hommes au pied de l'escalier, un homme à chaque porte. Et nous, à l'ascenseur et à toute vitesse, au quatrième, chambre 432.

Le peloton atteignit bientôt le corridor qu'indiqua

le concierge de nuit, éberlué de cette invasion policière.

M. Pansard tendit l'oreille. Là-bas, une voix facilement reconnaissable parlait toujours. La ruse avait réussi. Le Chinois était pris.

A pas de loup, le groupe arriva devant la porte et allait obéir à la consigne donnée, quand la vue de la clef restée au dehors changea les dispositions.

La tournant lentement, afin d'éviter le moindre bruit, M. Pansard libéra la porte. Il suffisait de la pousser pour être dans la place.

— Attention ! murmura-t-il, en tirant son revolver.

D'une brusque poussée, il rejeta le battant et, suivi de son escouade, se précipita dans la pièce.

— Haut les mains ! cria-t-il. Tu es fait. A nous deux !

Il crut rêver. La pièce était vide et pourtant, monotone et chantante, la voix continuait à débiter son histoire.

Il pivota sur lui-même, et, soudain, poussa un juron étouffé :

Il n'y avait pas de Huan Li. A sa place, il y avait un phonographe dernier modèle dont le bras articulé prenait les disques, les uns après les autres, et les posait sur le plateau.

Il n'y avait pas de Huan Li. Il n'y avait que sa voix : la voix de son maître !

— Ah ! le salaud ! le salaud ! le salaud ! éructa brusquement M. Pansard, incapable de se maîtriser.

Au fond de la pièce, le phonographe prononçait :

« C'est alors que je fus mis en rapport avec M. Pansard, cet homme éminent dont je n'eus qu'à me louer, tant son tact et sa politesse furent choses exquises... »

— Salaud, va ! répéta M. Pansard.

Mais le phonographe ne répondit pas.

En revanche, les yeux de M. Pansard tombèrent sur un objet blanc posé sur la commode.

C'était un sac contre lequel était une lettre. M. Pansard regarda la suscription et un nouveau juron s'échappa de sa bouche. Elle lui était adressée. L'ouvrant précipitamment, il en dévora le contenu.

« Je suppose, tout de même, que vous aurez l'intelligence de venir me surprendre ici ! Bravo, monsieur Pansard, vous faites des progrès ! Combien je regrette de ne pouvoir vous féliciter en personne ! Mais j'ai un voyage urgent à faire et j'emmène la locataire de cette chambre. Vous pourriez lui manquer de galanterie. En échange je vous laisse le petit sac ci-joint. Il vous fera penser à nous. Confucius, dans une phrase célèbre, a vanté les vertus du riz pour l'apaisement du cœur des hommes. En voici quelques grains pour vous aider à prendre votre mal en patience ».

M. Pansard, les lèvres pincées, ne s'amusa pas à vérifier. Il fulminait. Tout à coup cependant son sourire réapparut.

— Tout de même, déclara-t-il, ce bougre a bien pensé que je viendrais ! Il me rendait justice.

Et rasséréné par cette remarque, ce fut d'un cœur léger qu'il sortit de la pièce en emportant les disques à conviction. Trois heures sonnaient. Huan Li devait être loin.

XXVII

...ET M. HUAN LI S'EN FUT CULTIVER SA RIZIÈRE

Le Grand Maître caressa un moment le disque d'ébonite qu'il tenait à la main. Il y avait là tous les protagonistes de cette histoire, depuis le colonel Pulsford et M. Limagne jusqu'au chef de la police d'État de Nice. Un peu à l'écart, assis face au bureau du Grand Maître, M. Pansard occupait le siège d'honneur.

Le Grand Maître passa les doigts sur la surface striée du disque et ne put s'empêcher de sourire à quelque pensée qu'il ne révéla pas...

— En somme, énonça-t-il à la fin, nous sommes arrivés au dénouement de la petite histoire qui nous a valu quelques nuits sans sommeil. Et nous tenons, sinon le héros, du moins, ses aveux. Cela simplifie la tâche de la police et ouvre une voie nouvelle ! Cette affaire n'aura vraiment manqué ni de piquant scientifique ni d'innovations hardies. C'est toujours une compensation. Vous avez apporté l'appareil, monsieur Pansard ?

Ouvrant une valise qu'il avait à ses pieds, M. Pansard en sortit un phonographe portatif du plus coquet aspect.

C'était, en effet, le propre phonographe de lady Lydia.

Le posant sur la table, il en remonta le mécanisme et y glissa le premier disque.

— Aucun doute sur la voix du parleur, énonça-t-il. Il n'est personne ici qui ne la reconnaisse. C'est bien celle de Huan Li.

Libérant le mouvement, il se rassit.

— Des aveux du criminel, goguenarda le colonel Pulsford, où la brigade des « aveux spontanés » n'a rien à voir !

Le chef de la police d'État de Nice ne daigna pas sourire à cette plaisanterie. D'ailleurs la voix s'élevait déjà.

Comme l'avait dit si justement M. Pansard, c'était bien celle de Huan Li et à ses intonations, ses réticences, l'on eût cru apercevoir ses sourires ironiques, son humour et son flegme.

« J'ai un aveu à faire, monsieur Pansard, commença le disque, un aveu qui vous sera plus dur à avaler qu'une poignée de riz mal cuit : je vous ai roulé. Et avec vous tous les Grands Mandarins du Temple. Roulé, Roulé ! »

Il y eut quelques grattements de gorge significatifs dans la pièce, mais chacun se tut.

« Mais pourquoi en prendriez-vous ombrage ? Le stupide ruminant peut-il en vouloir au singe de sa vivacité d'esprit ? Les dieux ont départi, à chacun de nous, la dose d'intelligence qu'ils jugent utile. Ne récriminons pas contre leurs présents.

— Pas mal pour un Chinois, remarqua à mi-voix M. Limagne.

« Monsieur Pansard, vous avez cru que la lutte se présentait entre la société et un hors-la-loi, chef de bande. Vous vous êtes trompé.

» Il y eut bien deux adversaires en face, mais pas ceux que vous croyiez :

» L'un était Kaltern, l'autre était moi. Le Dragon ne

fut qu'un hors-d'œuvre, comme je vous l'ai toujours dit.

» Vous n'avez jamais été à San-Francisco, monsieur Pansard, comme c'est regrettable !

» C'est en voyageant, a dit Confucius, que l'on apprend à accommoder le riz de plus de mille manières. Et cet aphorisme ne s'adresse pas uniquement aux cuisiniers, comme vous pourriez le croire.

» C'est une belle ville que San-Francisco, voyez-vous, presque aussi belle que Paris, et surtout, elle s'honore d'un quartier chinois, riche de maisons de thé aux noms poétiques et fleuris.

» L'une de celles-ci avait une enseigne qui laissait les hommes rêveurs : « La-Maison-des-100.000-félicités illicites-mais-délicieuses-que-procurent-les-femmes-non-mariées ». En chinois, c'est beaucoup plus court et ça s'écrit en quelques traits de pinceau.

» Et la vie aurait été belle, si, quelques rues plus loin n'avait existé : « Le club de ceux qui saluent avec espoir le retour de la lune vierge au firmament ».

» Les paradis qu'ils offraient étaient identiques et les fidèles hésitaient parfois entre les deux portes. Il était fatal que cette lutte sourde dégénérât en guerre.

» A San-Francisco, les associations secrètes — on les appelle les « Tongs » — sont légion et la police américaine a assez de bosses à panser pour être fixée sur leurs exploits.

» La guerre entre le Tong de « la Maison des 100.000 félicités » et celui des adeptes de la « Lune Virginale » aurait pu n'être qu'un épisode parmi tant d'autres. Ce fut pis à cause d'un homme.

» Kaltern !

» Vous avez cru qu'il était chinois et tout au long de l'affaire vous avez cherché le Céleste. Là a été votre erreur.

» Kaltern avait eu l'adresse initiale de vous leurrer

sur son identité et de vous lancer sur une fausse piste. Je n'ai pas levé le voile, au contraire !

» Vous cherchiez un Chinois. Celui-ci n'existait pas. A sa place, il y avait un Allemand qui dirigeait à San-Francisco les activités occultes de la maison de la « Lune Virginale ». Oh ! un commerce bien simple : l'importation de l'opium et des Chinoises en Amérique.

» Devant Kaltern, le club rival pesa bien peu et bientôt, son propriétaire, acculé à la ruine, n'eut d'autre ressource que d'utiliser le beau cercueil laqué qu'il gardait pour ses vieux jours.

» C'est une coutume que vous n'avez pas en Europe. C'est fâcheux. Elle simplifie tellement le suicide : on sait que ses héritiers n'auront pas de frais à faire. »

Il y eut un arrêt, que M. Pansard occupa à changer la face du disque. Instantanément, le récit reprit

« Kaltern triomphait donc et son Tong était le maître. Plus d'opium pour les pauvres habitués de « la Maison de 100.000 félicités » qui ne mérita jamais moins son nom. Plus de bénéfice non plus pour ceux qui se livraient à ce trafic !

» Que pouvait faire le bras droit du pauvre Li San, sinon de manger la bouillie de riz de l'humilité et de paraître trahir ses amis ?

» Il le fit, monsieur Pansard, comme le grain accepte l'oppression du sillon, en songeant qu'il aura son heure. Il fit cause commune avec celui qui avait vaincu les siens. Et il attendit... en comptant des grains de riz.

» Kaltern partit pour Shanghaï, il l'y suivit et partout l'aida à établir sa tyrannie. Car, grisé par sa puissance, Kaltern avait une ambition : écumer toutes les villes de jeu du monde et prélever ce qu'il estimait être la redevance de sa suzeraineté.

» On le vit à Zoppott, en Australie, en Amérique, au Mexique, à Deauville. Monte-Carlo, ce temple du jeu,

eut enfin sa visite et c'est par cette ville de légende qu'il entendit terminer ses exploits.

» Mais déjà les dieux avaient, ô monsieur Pansard, semé le grain de riz qui devait le faire trébucher.

» Il s'attaqua à la roulette : le grand Dragon Rouge et Noir. Mais un soupçon avait germé dans son esprit, sur son ami le traître, et il décida sa suppression.

» C'est ce qui mit en rapport le Grand Policier Européen qui s'appelle M. Pansard et l'humble Chinois. Car vous avez, je suppose, monsieur Pansard, deviné, maintenant, qui était l'humble Chinois ?

» Traqué par Kaltern et seul, je décidai de m'allier, en apparence, avec ceux qu'on attaquait. C'était audacieux, mais crédules comme des sapajous à qui on offre une noix vide, eux et vous n'eûtes pas le plus petit soupçon. Et pourtant Pansard, réfléchissez-y ! »

Il y eut un nouvel arrêt dans le récit. L'aiguille était parvenue à la fin du disque et le phonographe n'émettait plus qu'une série de sons rocailleux.

— Vous avez le suivant ? interrogea le Grand Maître ?

M. Pansard se débarrassa la gorge d'un chat malencontreux.

— C'est-à-dire, monsieur le directeur, qu'un accident stupide a eu lieu. Un des hommes, au cours de la perquisition d'hier soir, a laissé tomber le disque et l'a brisé en morceaux.

— Fâcheux contretemps !

— Non ! non ! mon associé, je veux dire cette canaille de Chinois, y rappelait notre collaboration en termes amers et se plaignait de n'avoir jamais pu me donner exactement le change. Oui, dès le début, je me suis méfié. Ce jaune ne me semblait pas blanc.

M. Pansard rit tout seul de son mot et quêta en vain l'approbation de chacun.

— Mais, suggéra le chef de la police, peut-être qu'en recollant les morceaux...

— Tout à fait impossible, hélas! le disque est en miettes. Il n'avait, d'ailleurs, aucun intérêt. Ce n'est pas comme le suivant.

Il se leva et prenant un nouveau disque le posa précipitamment sur le plateau.

— Dans celui-ci, expliqua-t-il, le criminel fait des aveux complets.

Il imposa silence au colonel Pulsford qui, hilare à son accoutumée, échangeait un propos badin avec son voisin, et resta debout pour mieux inspirer à son auditoire la gravité des paroles qui allaient suivre. On eût dit d'un chef d'orchestre dirigeant une opérette américaine.

« Je termine donc, reprit la voix, car vous devez avoir hâte de vous trouver libre, Pansard, mon ami. D'ailleurs qu'ai-je à vous dire...

» Les coups du 6 et du 0 furent bien l'œuvre de Kaltern, mais uniquement pour s'assurer une liberté complète, en jetant la police sur cette piste.

» Ce qu'il voulait, c'est avoir ses coudées franches au faux Sporting, réalisé avant son arrivée, par ses émissaires, et y dévaliser les joueurs naïfs.

» Il rendait bien ainsi le Dragon malade, comme il s'en était vanté, mais c'était d'une autre manière... en détournant à son propre profit la manne nourricière.

» Le jour où je résolus le mystère du faux Sporting, j'eus, moi aussi, besoin de ma liberté d'action. C'est alors que j'écrivis la lettre annonçant l'attaque contre la caisse, une nuit, à deux heures quarante et une.

» Là, Kaltern n'y fut jamais pour rien. Seul, j'ai tout conçu.

» C'est moi qui vous ai tenu en haleine par des billets tracés sur une soie semblable à celle des missives de l'ennemi du Dragon.

» Moi, enfin, qui vous fis vous enfermer avec vos hommes dans la salle des coffres.

» Car j'avais besoin d'être seul avec Kaltern : pour le vaincre d'abord et venger mon ami, puis pour prendre les millions et partir. Et vous avez tout cru, vous êtes tombé dans tous mes pièges.

» Demain, je serai loin et voguerai bientôt vers la Chine.

» Un mois encore et à San Francisco, des petits lampions éclaireront joyeusement « la Maison-des-100.000-félicités - illicites - mais - délicieuses - que - procurent - les - femmes-non mariées », et il n'en manquera pas une!

» En revanche, c'est l'autre maison, celle de « La Lune Virginale » qui se lamentera !

» Je vous l'ai dit, Pansard, mon ami, toute la sagesse humaine, et même divine, est enclose dans un grain de riz. Méditez-y, par la grâce de Confucius. Adieu. »

— Voilà ! déclara M. Pansard avec une finalité telle que le colonel Pulsford se demanda s'il ne devrait pas applaudir.

On eût dit que c'était lui qui venait de triompher du Chinois et de lui arracher les aveux de sa culpabilité.

Le Grand Maître rompit le silence.

— En somme, constata-t-il, à part les pertes subies par les visiteurs du faux Sporting, tout est pour le mieux en ce qui nous concerne. La bande est dispersée et le Dragon — puisque Dragon il y a — n'a plus rien à redouter.

— Plus rien. Vouc connaissez le sort de Kaltern ?

— Suicidé ?

M. Pansard inclina la tête pour masquer sa gêne, mais la releva en soupirant.

— Tout porte à croire que traqué par la police française, il a préféré...

— Une incontestable victoire pour vous, monsieur

Pansard, quoi qu'en dise le Chinois. La presse ne pourra plus vous reprocher de n'avoir pas trouvé l'assassin du jeune Hollandais.

— Tiens, c'est vrai, je l'avais oublié celui-là, remarqua le colonel Pulsford.

— C'est généralement ce qui arrive aux victimes des drames, constata le chef de la police. En tout cas, rien de ce qui s'est passé cette nuit n'a transpiré dans le grand public ?

M. Pansard eut un sourire onctueux.

— Rien, monsieur le directeur. Les quelques personnes qui étaient au faux Sporting ont compris — grâce à des suggestions adroites — qu'il y avait, tout simplement, eu... une fuite de gaz. Et pour qu'il n'y ait aucun doute, on a remboursé tous ceux qui avaient perdu.

— Parfait ! La réputation de Monte Carlo vaut tous les sacrifices.

— Presque tous d'ailleurs étaient sur leur départ. Ah ! on en signale aussi un autre : lady Lydia et lord de Vere ont quitté la Principauté.

Il y eut dans la pièce cette tension particulière aux minutes dramatiques, mais M. Pansard n'avait pas en vain sucé le lait de la sagesse dans les paroles de Huan Li.

— Une femme bien admirable, monsieur le directeur, reprit-il, et qui nous a été d'une grande utilité. C'est à ma demande qu'elle a attiré Kaltern, dans sa chambre, pour nous le livrer.

— Un beau geste, en effet. Il faudra l'en remercier. Rien ne subsiste donc — si ce n'est le souvenir — de l'aventure de la maladie du Dragon ?

M. Pansard s'était à nouveau levé et se frottant les mains, jouissait de l'effet qu'il allait produire.

— Si, monsieur le directeur, ceci.

Tirant une boîte oblongue, de dimensions restreintes,

de sa valise, il la posa avec précaution sur le bureau du directeur.

Celui-ci la regarda, avec curiosité, imité en ceci par chacun.

— Qu'est-ce que c'est ? finit-il par dire.

M. Pansard prolongea l'attente et enfin se décida.

— La machine à battre la roulette, monsieur le directeur !

Il y eut une exclamation générale. Tout le monde était debout et faisait cercle autour du bureau.

Prestement M. Pansard ouvrit la petite boîte.

Une de ses moitiés était prise par des rouleaux de fils électriques et trois petites ampoules d'allure mystérieuse, tandis que l'autre était la reproduction exacte de la roulette, chacune des petites cases numérotées supportant un disque noir qui pouvait se lever et se rabattre à volonté.

— Vous expliquer scientifiquement l'appareil, commença M. Pansard, est, vous le pensez bien, au-dessus de mes forces ; mais, ce que nous connaissons des rayons invisibles nous aide à en comprendre le mécanisme. En abaissant tous les disques moins un, et en établissant, grâce à ce bouton, un courant, vous déployez un tel champ de ces rayons invisibles que tout objet est inexorablement arrêté et immobilisé dans la cuvette demeurée libre.

Par un moyen quelconque et, grâce à la T. S. F. sans qu'il soit besoin de fil, projetez les mêmes rayons sur une vraie cuvette de roulette et, par un synchronisme, que je me déclare incapable de vous expliquer, la boule lancée par le croupier aura, après quelques tours, son élan brisé et s'immobilisera sur le numéro même indiqué dans l'appareil.

— Fantastique !

— Mais exact. Ce matin, avec un électricien, nous

avons tenté l'expérience. Ignorant le moyen employé pour projeter le rayon par T. S. F., nous avons relié la table à un fil. Ç'a été concluant. Pas une fois la boule n'a été sur un autre numéro que celui choisi par nous.

— Pas une fois ?

— Pas une seule ! Monsieur le directeur, je remets cet appareil entre vos mains. Il est unique et son inventeur est mort. Sa place est dans un musée.

Le directeur prit le petit appareil et quelques instants le considéra en silence.

— Dommage, finit-il par dire, d'anéantir cette merveille. Mais ce serait trop tentant. J'ai envie d'aller faire cette après-midi une promenade en bateau du côté de Villefranche. Il y a des fonds de deux mille mètres, et ce petit appareil sera beaucoup mieux à cette profondeur que sur terre. Les poissons, s'ils sont muets, ont encore cette qualité : ils ne s'intéressent pas au Rouge et au Noir.

— Sauf les homards avant et après leur cuisson ! remarqua M. Pansard, qui devant les éloges et l'espoir d'un avancement retrouvait toute sa superbe.

Et comme le Grand Maître et le chef de la police daignèrent sourire, ce fut une explosion de rire comme Confucius lui-même n'en connut jamais quand il jonglait avec son riz.

Et c'est ainsi que se termina l'aventure qui dans les annales secrètes de Monte-Carlo prit le nom de « La Maladie du Dragon ».

Mais cela c'est de l'histoire passée.

Ceux qui lui rendent toujours visite s'aperçoivent qu'il se porte à merveille et qu'il n'a jamais été en meilleure condition.

Ce qui prouve sa belle vitalité et, comme eût dit l'Ennemi, que Confucius protège vraiment sa Bête favorite.

Jamais les deux couleurs n'ont été plus brillantes. Elles rutilent, — l'une du moins, — versant du rêve et de l'espérance au cœur de tous les hommes.

Oui, Confucius protège le Dragon !

Laissons donc les héros de cette histoire à leur destinée. Lord et lady Lydia voyagent et chassent le tigre aux Indes. Les fourmis et les mouches évoquent, entre elles, pour le regretter, le temps où elles avaient un si beau rôle à remplir. Quant à M. Pansard, la presse parisienne, après les journaux locaux, n'a pas tari d'éloges à son sujet.

Quelques jours après la nuit dramatique, une jeune femme blonde et souriante qui, dans un compartiment de l'Orient-Express, lisait un journal français publié à Vienne, ne put retenir une exclamation.

— Tiens ! Une sensationnelle affaire vient d'être résolue en France ! annonça-t-elle.

Son compagnon, un homme au crâne rasé et à l'épaisse barbe, qui portait un costume de prêtre grec, et dont une paire de lunettes noires voilait le regard, se tourna vers elle, interrogateur.

— Il paraît que l'on a élucidé le mystère du jeune Hollandais assassiné sur la Moyenne Corniche.

— Ah ! remarqua simplement son compagnon.

— Oui, le meurtrier s'est suicidé et l'auteur de ce succès policier ne serait autre qu'un monsieur Pansard, qui vient d'être promu à un grade supérieur.

La jeune femme blonde, comme si elle eût trouvé cela très amusant, éclata de rire tandis que le digne prêtre grec hochait la tête, attristé, sans doute, par cet irrespect.

— Petite fourmi, petite fourmi que j'ai emmenée avec moi pour meubler ma solitude et ne pas vous laisser en otage, énonça-t-il gravement, ceci prouve que le vrai mérite est toujours reconnu. Confucius l'a dit il y a bien longtemps. Mais il est doux au cœur humain de voir que cette vérité est éternelle.

Sur quoi, laissant sa folle compagne à son hilarité, ironique, le vieux prêtre grec se renfonça dans son coin et tirant quelque chose de sa poche l'étala sur sa paume. Chose curieuse, c'était du riz, du riz très blanc et très fin, qu'il se mit à compter grain par grain, comme s'il eût dévidé un chapelet.

— Mille grains, murmura-t-il, pas un de moins. J'ai besoin de demander un peu de sagesse à Confucius.

FIN

TABLE

I. — L'ÉNIGMATIQUE JOUEUSE 1
II. — L'IMPOSSIBLE NUMÉRO 8
III. — LE DRAME DE LA MOYENNE CORNICHE 14
IV. — L'ÉTRANGE SYSTÈME..... 19
V. — LA MENACE CONTRE LE DRAGON 28
VI. — LE 6 EN FOLIE 35
VII. — LA LUMIÈRE QUI SAUTE 47
VIII. — M. HUAN LI, POLICIER CHINOIS 58
IX. — QUAND L'OUEST ET L'EST SE RENCONTRENT. 67
X. — LA GARDE AUTOUR DU DRAGON 78
XI. — LE SIGNAL DANS LA NUIT..... 83
XII. — SUR UN AIR DE PHONOGRAPHE..... 89
XIII. — LES PERTES FANTOMES. 102
XIV. — LE CANOT QUI PASSE 114
XV. — LA VOIX DE BOUDDHA..... 128
XVI. — TROIS GOUTTES DE SANG... ET DES GRAINS DE RIZ 139
XVII. — LA DANSEUSE DE SHANGHAÏ..... 149
XVIII. — L'AGRÉABLE DEVINETTE 161
XIX. — N'AVOUEZ JAMAIS..... 170
XX. — LE DRAGON EN DANGER..... 184
XXI. — LE PLAN DE M. PANSARD 193
XXII. — L'APPEL DE LA FOURMI 200
XXIII. — 18-29..... 209
XXIV. — L'ENNEMI DU DRAGON 218
XXV. — ...ET LA LUMIÈRE RESSAUTA ! 227
XXVI. — LA SURPRISE DE M. PANSARD..... 241
XXVII. — ...ET M. HUAN LI S'EN FUT CULTIVER SA RIZIÈRE 250

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
LES ÉDITIONS DE FRANCE
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ
A CORBEIL (SEINE-ET-OISE)
LE 28 FÉVRIER 1933 -:- 2887

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp — PARIS-VII[e] — Téléphone : Ségur 92-80

"A NE PAS LIRE LA NUIT" (SIX FRANCS)

Dans la collection **"A NE PAS LIRE LA NUIT"** nous publions des romans policiers inédits.

Les œuvres étrangères que nous faisons paraître sont traduites pour la première fois dans notre langue. Nous choisissons, de préférence, des œuvres ayant obtenu un grand succès à l'étranger.

Nous publions le 10 de chaque mois deux nouveaux volumes.

Parus :

PETER BARON :
Le Poignard de jade, roman policier.

MAURICE DEKOBRA :
Adaptation de **La Forêt qui pleure**, roman policier, de Wadsworth Camp.
Adaptation de **M. Lambers sera tué le...**, roman policier d'Isabelle Ostrander.

GAVIN HOLT :
Le Banc de Hyde Park, roman policier.

ARSÈNE LEFORT :
Le Mystère de Ker-Gor, roman policier.

MARTIN PORLOCK :
Panique, roman policier

CHARLES DE RICHTER :
La Lumière qui saute, roman policier.

EDMOND ROMAZIÈRES :
Il manque une cartouche, roman policier.
Un crime à Ceylan, roman policier exotique.

ROGER SCARLETT :
La Griffe du chat, roman policier.

MANSFIELD SCOTT :
Le Passager fantôme, roman policier.

JEAN SORGUES :
La Femme en gris, roman policier.

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.